JEAN COTE

ADRIEN ARCAND

UNE GRANDE FIGURE DE NOTRE TEMPS

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/adrienarcanduneg0000cote

NOTA BENE

Tiré à 500 exemplaires,cet ouvrage a été publié par les survivants de la période d'Adrien Arcand, lesquels veulent ainsi perpétuer son nom et sa mémoire.

Toutes les photos proviennent des archives du Parti National Social Chrétien fondé en 1933; ce mouvement politique regroupait- à l'époque de son fondateur- plus de 100 000 membres dans tout le Canada.

JEAN COTE

ADRIEN ARCAND

UNE GRANDE FIGURE DE NOTRE TEMPS

Trent University Library
Peterborough, Ont.

FC 2924.1 .A72 C67 1994

REMERCIEMENTS

Pour l'aide qui nous a été apportée dans notre recherche et la cueillette de documents, nous voulons remercier les vieux compagnons d'armes d'Adrien Arcand, toujours fidèles à sa pensée politique.

Les Éditions PAN-AM

COLLECTION: HISTOIRE ET TRADITIONS

Les hommes et leur message.
Une vision du passé pour
mieux comprendre la
mutation de la société
québécoise.

Dépôts légaux, quatrième trimestre 1994
Bibliothèque nationale du Québec et
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-9801677-3-8
Tous droits réservés

QUELQUES-UNS DES OUVRAGES DE L'AUTEUR

Poésie
Deux ombres
Laissez-moi vous aimer, ne serait-ce qu'un instant

Roman historique
Jos Montferrand, le Magnifique
Les Chemins qui Marchent
Les Coureurs de Bois
Douglas Bravo, le maquisard

Biographie
Marcel Chaput, pionnier de l'indépendance
Jean-Marc Brunet, la force et la santé
Jacques Gagnon, un grand de chez nous
Tony Lesauteur, champion de l'environnement
Jean de la Trinité, prophète parmi les hommes

Économie
Guerriers de l'Émergence
Les Conquérants (en coll. avec François-Xavier Simard)

Roman
De l'autre côté du pont

Satire
Séduire
Cinq à sexe

Série policière
Requiem pour les pimps
Une jolie bande de salauds
Alonzo à la Havane
À la vie à la mort
Parti pour la gloire
Alonzo chez les nudistes

Politique fiction
Échec au Président

Communication
La communication au Québec

Santé\loisirs
Bronzage
Pour trouver le bonheur et jouir de la vie (en coll. avec Sam Char)
Le Guide Nautique

À paraître
Au delà du bizarre (Contes)
Rêves sous les sables (Poésie)

Le lecteur serait bien avisé de tenir compte que les acteurs dont les noms sont mentionnés dans cet ouvrage, vivaient alors dans une société pastorale, stéréotypée, soumise aux diktats religieux.

Au début des années «30», la misère et le chômage favorisèrent l'émergence des partis de droite un peu partout dans le monde.

Chef du Parti National Social Chrétien du Canada, inspiré par le chanoine Groulx, Adrien Arcand mènera un combat farouche contre le capitalisme sauvage, le libéralisme et le judéo-communisme.

AVERTISSEMENT

Pour apporter un éclairage sur la période d'Adrien Arcand – 1899-1967 –, début d'un siècle sauvage mais créateur, nous avons eu accès à une montagne de dossiers conservés par quelques-uns des fidèles qui lui survivent.

L'époque active d'Adrien Arcand, se déroula entre les deux conflits mondiaux – 1914-18 et 1939-45 – qui firent des millions de morts.

Les bombes ne choisissent pas leurs victimes.

Les deux guerres intensifièrent la vocation militariste des États-Unis et permirent à la Russie et à ses satellites, sous la poigne de fer de Staline, de déclencher une troisième guerre souterraine baptisée «guerre froide».

En vingt-cinq ans, la planète connut une accélération de la violence sous toutes ses formes, les deux grandes puissances réglant bon nombre de leurs différends par pays interposés.

La bombe atomique fut dans tous les rapports politiques – à l'échelle internationale – l'argument de dissuasion.

Les romantiques et nostalgiques évoquent souvent ce «bon vieux temps» inoubliable qui n'était pas aussi bon, aussi pur et aussi honnête qu'on veut le laisser croire.

À bien des égards, le siècle qui se termine vit émerger des milliers de démons, lesquels, s'évadant des profondeurs abbyssales de l'enfer, gagnèrent la surface de la terre pour répandre la mort et la terreur et accélérer dans la violence, le désordre et l'insécurité, la tragique destinée de l'humain.

ADRIEN ARCAND
FICHE SIGNALÉTIQUE

Naissance: 3 octobre 1899, paroisse de l'Immaculée-Conception, à Montréal. Quatrième d'une famille de 12 enfants.

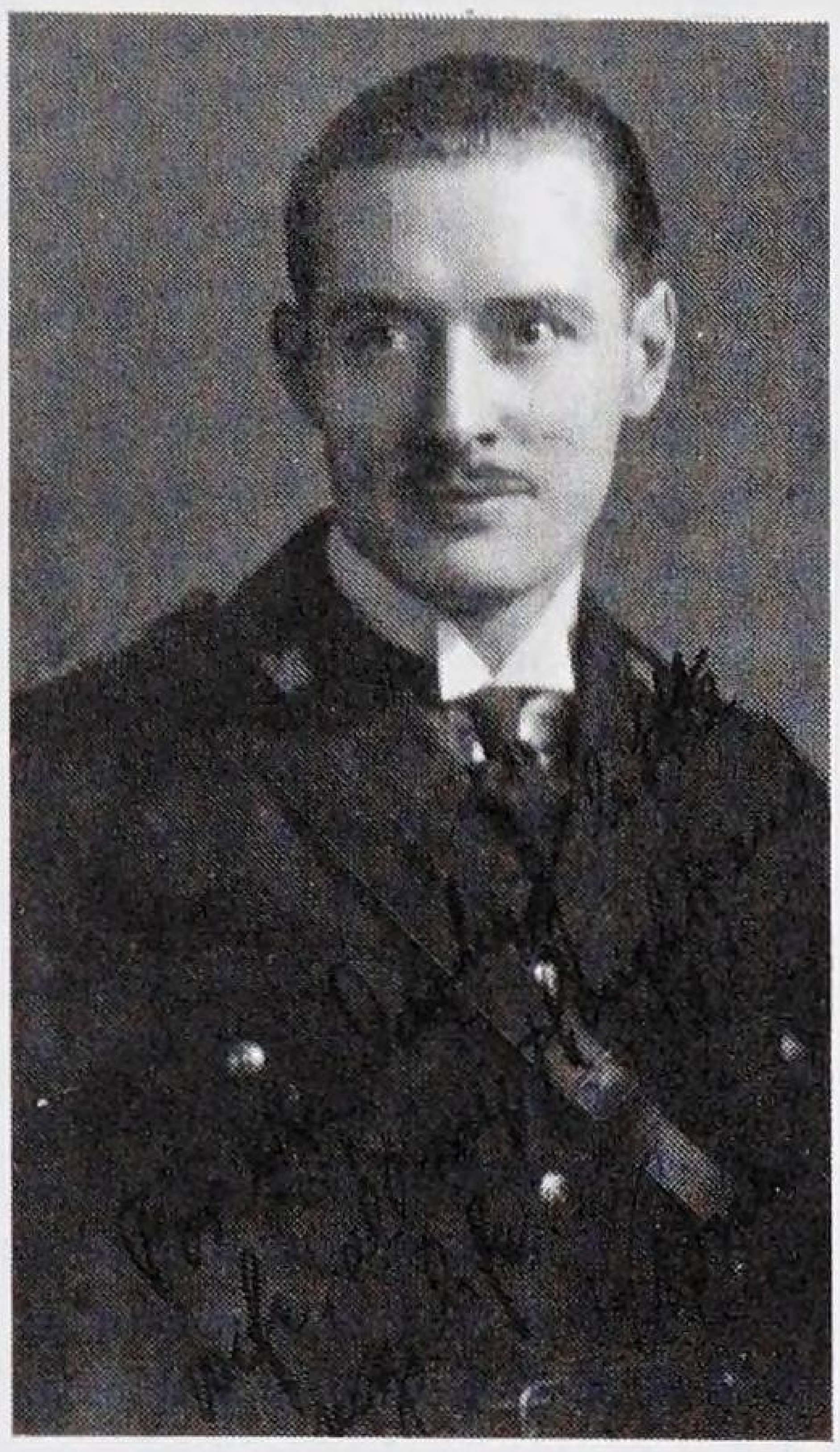
Parents: Fils de Narcisse Arcand, originaire de Saint-Joseph de Deschambault (Portneuf). Charpentier de son état et syndicaliste.

Sa mère, Marie-Anne Mathieu vit le jour à Sainte-Marie-de-Beauce. Directrice d'école. Organiste et maîtresse de chapelle.

Études: Collège de Saint-Stanislas, Collège de Saint-Jean et Collège de Montréal (conventum 1919). Philosophie au Collège Sainte-Marie. Ses études furent interrompues par la grippe espagnole qui tua 43 000 personnes au Canada.

Mariage: Épousa Yvonne Giguère, le 14 avril 1925. De cette union, trois fils naquirent: Yves-Adrien, Jean-Louis et Pierre.

Profession: Journaliste. Dès 1920, il trouva du travail à la Patrie, alors



journal quotidien, à La Presse et au «Montreal Star». Sa parfaite connaissance de l'anglais et de plusieurs autres langues, lui ouvrit bien des portes.

Initiatives: Il est l'un des fondateurs de la Société des auteurs canadiens-français (1923) et fonda le Syndicat des journalistes de Montréal, dont il assuma la présidence.

Carrière militaire: En 1924, obtint le grade de lieutenant dans la Milice Royale du Canada, au régiment de Châteauguay; avec son frère, le Major Louis-Georges Arcand, il dessina l'écusson de ce corps militaire.

JOURNALISTE

À La Presse: Chroniqueur judiciaire et théâtral, il quitta ce quotidien en 1929; congédié pour activités syndicales, il décida de voler de ses propres ailes.

Le Goglu: Premier journal fondé le 8 août 1929. (durée: 4 ans) 85 000 exemplaires vendus dès sa parution. Arcand ne ménage pas le régime corrompu de Taschereau. Le 24 août 1931, des inconnus à trois reprises saccageront et incendieront l'atelier qui imprimait le Goglu.

Le Patriote: Journal mensuel fondé le 4 mai 1933. (durée 3 ans).

Le Fasciste Canadien: Journal fondé le I^er^ janvier 1936 (durée: quelques mois).

Credo politique: Publication de «Mon livre d'heures» rédigé durant les années 1935-36

Le Combat National: Fondé le 1^er^ juillet 1938.

Le Miroir: Fondé le 6 avril 1929. Sera publié jusqu'au 19 avril 1931.

L'Illustration Nouvelle: Fondé en avril 1930, cette publication deviendra l'organe officiel de l'Union Nationale sous le vocable de **MONTRÉAL MATIN**.

Activités politiques: Fonde le Parti National Social Chrétien en octobre 1933.

En 1935, le Premier ministre fédéral R.B. Bennett lui offre le portefeuille de ministre du Travail, qu'il refuse.

* Fusionnement des forces nationalistes de droite du Canada. Congrès à Kingston, le 1er juillet 1938.
* Fondation de l'Unité Nationale du Canada.
* Candidat en 1949, aux élections fédérales, dans la circonscription Richelieu-Verchères. Défait.
* Candidat en 1953, sous la bannière du PUNC, dans Berthier-Maskinongé de Lanaudière. Défait.
* La Société Radio-Canada, repaire de la go- gauche, lui refuse le droit -ce qu'elle accorde à tous les candidats - de s'exprimer sur les ondes. Une polémique s'ensuivra au cours de laquelle Adrien Arcand apprendra qu'il était sur une «liste noire».

Internement: Arrêté, le même jour que le Major Scott, le 30 mai 1940, alors qu'il séjournait dans les Laurentides. Il sera privé de sa liberté durant cinq ans et cinq semaines. Les autorités fédérales le traitèrent avec une sévérité excessive et l'empêchèrent de voir sa femme durant les 18 premiers mois de son internement. Pour un prisonnier politique, détient le record de captivité au Canada, en nombre d'années.

Lieu de résidence: À sa libération du camp de Fredericton, (1940-45) s'établit en permanence à Saint-Joseph-de-Lanoraie, village situé à une quarantaine de milles de Montréal.

Tournées et conférences: Dans les années qui vont suivre, entreprend une série de conférences qui vont le conduire d'un bout à l'autre du Canada, sous le parapluie de Civitas.

L'Unité Nationale: Création en 1953 d'un journal de combat.

Santé : Début de problèmes majeurs. Intervention chirurgicale (estomac).

Serviam : Publication en décembre 1965 d'un bulletin mensuel pour rejoindre les membres de sa formation politique.

Décès: Ier août 1967.

Devise: Sois fidèle à Dieu, à la Patrie, à la Famille.

PRÉFACE

Les cinquante ans et plus se rappellent du personnage fascinant que fut – dans sa période active – Adrien Arcand, l'honnête homme que ses adversaires, en manière de dérision, surnommaient le «Führer».

Malheureusement, coupés du passé et de leurs racines profondes, les plus jeunes n'ont pas une mémoire historique; pour eux, l'histoire de l'humanité commence au moment où ils ont été éjectés du ventre de leur mère.

Tribun au verbe incendiaire, véritable Mirabeau de son époque, Arcand savait électriser les foules; plus d'une femme l'apercevant sur les tribunes publiques ou le croisant à tout hasard, le comparait – pour la prestance et pour le charme – à Rudolph Valentino ou à Clark Gable.

Pourtant, Adrien Arcand n'avait rien du coureur de jupons classique ou du playboy accumulant les bonnes fortunes.

Sa nature sérieuse, réfléchie, sa haute moralité et ses valeurs chrétiennes lui tenaient lieu de garde-fou dans son quotidien.

Issu d'un milieu modeste, fidèle ami de Monseigneur Georges Gauthier, archevêqe coadjuteur de Montréal, journaliste à la plume acérée, Arcand, ce bretteur émérite à l'esprit chevale-

resque, fit une profonde impression sur ses auditoires, le petit peuple lui vouant une admiration sans borne.

Ce Croisé moderne des temps difficiles, entra dans la mêlée – visage à découvert – pour affronter les forces occultes, malsaines et souterraines des barons du capitalisme, de la franc-maçonnerie et du judéo-communisme, doctrine bassement matérialiste qui n'avait rien d'humain.

Visionnaire, méprisant les rieurs, il prévoyait l'éclatement du «monstre» comme il prévoyait l'effondrement des valeurs chrétiennes dans le monde occidental.

Les disciples d'Arcand se rappellent de la ferveur de leur chef, de son charisme irrésistible, de sa vaste culture, de sa passion pour la Vérité, de son esprit de sacrifice dans l'épreuve.

Écroué d'abord au camp d'internement de Petawawa et de Fredericton ensuite, il sut par son exemple, sa dignité et son stoïcisme réconforter ses compagnons d'infortune, arbitrairement enlevés à leur famille par la soldatesque et jetés en cage tels des chiens galeux et répugnants.

L'État cynique ne connaît qu'une seule morale: la sienne.

Les années «30» au Québec et ailleurs dans le monde sont marquées par la recrudescence d'une misère généralisée, reliquat d'un certain «jeudi soir» qui vit les bourses s'effondrer et les financiers se suicider à la douzaine.

Ce climat économique malsain favorisait l'émergence des forces de droite; ce fut Mosley, en Angleterre; Degrelle, en Belgique; Franco, en Espagne; Salazar, au Portugal; Hitler, en Allemagne; Mussolini, en Italie; Arcand, au Canada.

C'est aussi l'époque des kolkhozes en Union Soviétique, des purges staliniennes, des ultimatums de Ghandi à l'Angleterre, de la guerre civile en Chine, de l'instabilité ministérielle du gouvernement français.

Le monde est entraîné dans la folle sarabande des incertitudes, des expansions sauvages et du syndicalisme «matraqué» par les forces de l'ordre.

Au Québec, Alexandre Taschereau dirige un gouvernement libéral corrompu.

Jusqu'à la moëlle!

Les scandales de ce «gouvernement de la honte» éclataient à répétition et certains humoristes n'hésitaient pas à comparer la bande de «Al Taschereau» à celle de «Al Capone».

En jetant les bases d'un vaste mouvement nationaliste[1], baptisé «l'Ordre Patriotique des Goglus», (l'ancêtre du «Parti National Social Chrétien» fondé trois ans plus tard), Adrien Arcand voulait non seulement diffuser la formule du corporatisme, mais combattre aussi par la plume, les rassemblements populaires, la parole, le pamphlet, la corruption des politiciens tarés.

Rude tâche pour un jeune journaliste que les défis fascinaient.

Monseigneur Gauthier avait vite décelé les qualités d'Arcand et c'est au cours d'un entretien qu'il proposa à ce dernier d'aller plus loin, de faire un bond en avant.

– Pourquoi ne fondez-vous pas un parti politique? Cet instrument vous fournirait les moyens de répandre plus efficacement le corporatisme.

Mais on n'accouche pas d'une formation politique par un simple claquement des doigts.

Par où commencer?

Quelle serait la clientèle du nouveau parti?

– Je souscris à votre idée, Monseigneur. Avant de donner mon accord, je dois y penser, développer ma philosophie personnelle, la rendre accessible.

– L'idée vous plaît?

– Énormément.

– Si vous passez aux actes, vous pourrez compter sur mon soutien inconditionnel.

---

1) Le Bill David.

Arcand n'en doutait pas. Monseigneur Gauthier lui témoignait une vive amitié et lui demandait à l'occasion de mettre sa plume au service d'une cause.

– Savez-vous que les députés Cohen et Rabinovitch intriguent auprès d'Anathase David, secrétaire de la province, pour imposer la création d'un système scolaire israélite au Québec?

– Je l'ignorais, Monseigneur.

– Nous sommes heureusement bien informés. Nous avons de grands combats à soutenir, Adrien. Il y a péril en la demeure. Tout se passe en catimini, mais il faudrait en parler, écrire sur ce problème.

– J'en ferai état dans *Le Miroir*, Monseigneur.

– Mon cher Arcand, vous êtes l'homme de la Providence. Intègre, indépendant, non lié par les intérêts à ces libéraux corrompus qui pactisent avec les judéo-communistes, vous avez le don de la parole, vous possédez une personnalité agréable, quoi de mieux pour un chef de parti!

– Cela ne me donne pas une clientèle, Monseigneur.

– Vous la trouverez facilement. Les sans-voix, les laissés-pour-compte, tous ceux qui veulent protéger les valeurs chrétiennes dans notre monde occidental, vous suivront aveuglément. Il suffirait de bien peu de choses pour que vous ayez le vent dans les voiles. Les temps sont mûrs pour la moisson, Adrien.

Monseigneur Gauthier s'enflammait facilement. Avec l'âge, il gardait un côté primesautier, bon enfant, gouailleur. Dans l'arène politique – sans son col romain – il aurait été pour ses adversaires une véritable plaie d'Égypte.

Dans les mois qui suivirent son entretien avec Monseigneur Gauthier, Adrien Arcand écrivit son credo, «Mon livre d'heures» résumant sa démarche spirituelle et politique.

Le Parti National Social Chrétien – avec 84 000 membres – allait en un temps record s'imposer un peu partout et devenir le fer de lance de la droite au Québec.

Rarement un homme ne fut, de son vivant, aussi cruellement torturé sur la place publique, vilipendé, diffamé, et dépecé par ses bourreaux.

S'il éprouvait parfois des sursauts de révolte, Arcand se cantonnait finalement dans une tranquille résignation, disant:

– Il y a un prix à payer pour dire la Vérité. La Presse m'a congédié parce que les administrateurs préféraient l'argent à la Vérité et à la Justice. Malgré le mal que l'on a dit de moi, je n'ai jamais cédé à la haine. Le vrai chrétien ne peut être haineux. Les Juifs m'ont combattu, c'était de bonne guerre. M'appuyant sur leurs grands penseurs, je leur ai donné des coups loyaux; ils ont répondu par des coups déloyaux parce que c'est dans leur nature de l'être et d'utiliser le mensonge à leurs fins. On m'a traité de nazi; n'étant ni Allemand et ne vivant pas en Allemagne, je ne pouvais être nazi, pas plus que j'étais à la solde d'Hitler et pas plus que ne l'était Édouard Drumont qui, des années avant moi, faisait une lutte analogue à la mienne. Toute ma vie, souvent dans l'opprobre et la solitude, j'ai pointé du doigt ceux qui s'efforçaient par le mensonge, la propagande et l'argent, de détruire l'Occident Chrétien. Parler de judéo-communisme, c'était se rendre suspect à l'opinion publique et cela explique le silence peureux de maints historiens sur cette question. À la Vérité, ils ont choisi la sécurité. C'est tellement plus facile et réconfortant. Je les plains! La lâcheté est une forme de démission qui encourage la prolifération du mensonge institutionnalisé, de l'injustice et de la dégradation des sociétés humaines.

Entouré de ses fidèles, Gérard Lanctôt et Gérard Lemieux, Adrien Arcand mourut le 1er août 1967, l'année où le général de Gaulle lança son fameux cri de ralliement, un 23 juillet, du balcon de l'Hôtel de Ville:

Vive Montréal!
Vive le Québec libre!

Jean Côté

CHAPITRE

1

Rendez-vous avec l'ogre de Lanoraie

Ô vous, compagnons de mon époque! n'interrogez ni vos médecins ni vos prêtres quand votre âme fait naufrage

Hoelderlin

C'était, je pense, un mercredi.

Le jour n'a pas vraiment d'importance.

Le chef du Parti National Social Chrétien m'avait donné rendez-vous chez l'un de ses amis, un avocat de renom de la rue Sherbrooke, Salluste Lavery où se déroulerait le début d'une série d'interviews.

Il avait même été question d'aller plus loin, d'écrire un livre, mais ce projet – comme tant d'autres – fut emporté dans le torrent des activités pragmatiques.

Malgré les ans, la maladie – il souffrait d'un cancer – les soucis matériels, Adrien Arcand demeurait actif, écrivait beaucoup, se demandait, perplexe, si son mouvement lui survivrait.

Avant cette rencontre, je m'étais entretenu à plusieurs reprises au téléphone avec Adrien Arcand, pour lui exposer le but de ma démarche.

– Envoyez-moi vos questions, me dit-il, cordial. Nous fixerons le rendez-vous un peu plus tard.

Par ses connaissances, je le savais malade, très malade et m'informai de sa santé.

– Si j'en crois mon médecin, je me porte mieux de jour en jour. Son optimisme me fait du bien, ajouta-t-il, badin, comme si sa santé n'avait plus qu'une importance relative.

Sa réponse me rappelait l'épigramme de Balzac; à son médecin qui réclamait son dû avec insistance; le célèbre écrivain avait troqué sa dette pour quelques lignes, lesquelles, affirmait-il au disciple d'Esculape, vaudrait une fortune ...à titre posthume.

– Depuis que le docteur Gidal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital
Et l'on a fait deux cimetières.

À sa résidence de Lanoraie, cadeau d'un vieil ami, le notaire Robillard, Adrien Arcand menait une existence discrète et studieuse, ne sortait que rarement, sauf pour des cas spécifiques.

Sa chambre, toute petite, austère et monacale, ne comportait – avec ses murs blancs – que l'essentiel. Une table de travail, quelques images pieuses rappelaient simplement aux visiteurs, pour ceux-là qui pénétraient dans son intimité, que l'ogre de Lanoraie, l'homme le plus calomnié de son temps par les Juifs canadiens, vivait à la manière d'un ermite.

La première fois que je pénétrai dans l'antre de ce dinosaure, je fus surpris par pareil dépouillement, car j'imaginais – pour en avoir rencontré plusieurs à leur domicile – que tout chef d'une formation politique fait étalage de sa réussite.

Rien de tout cela chez Arcand qui vivait d'une façon spartiate.

– La Foi nous rend présentes les choses qu'on espère et nous convainc de celles qu'on a point, me dit-il, amusé par mon étonnement.

Je sus, plus tard, au cours de nos nombreuses discussions, que ce pourfendeur de Juifs possédait une Foi inébranlable... celle qui transporte les montagnes.

* * * * *

La grande salle de conférence dans laquelle nous nous trouvions assis, face à face, sur des fauteuils de cuir vert irlandais, me fit penser que le Chef du Parti National Social Chrétien ne man-

quait pas d'amis dans les milieux huppés et qu'à l'occasion, en souvenir du bon vieux temps, ces derniers lui rendaient de menus services, sous la condition expresse que cette coopération ne serait pas ébruitée.

Exception faite de quelques-uns, les avocats ne brillent ni par le courage ni par le désintéressement. Logé à l'enseigne de la pleutrerie et de la cupidité, ils n'aiment pas qu'on fasse trop de vagues autour de leur chaloupe, à plus forte raison si les gestes marginaux qu'ils posent risquent de les compromettre. Impératif, donc, que les «petites audaces sentimentales» ne soient connues que des seuls initiés.

Pâle, amaigri, les traits tirés, l'esprit alerte, toujours très digne et le geste noble, légèrement emphatique, Adrien Arcand, d'une ponctualité à la militaire, m'attendait déjà, me tendit une main chaleureuse. Par ses yeux délavés, je vis à quel point la maladie le tenait fermement dans sa tenaille.

Physiquement, il avait hérité d'une ossature délicate et restait fragile ce qui ne l'empêchait nullement d'avoir d'énormes réserves de vitalité et d'énergie. « Je plie et ne rompts pas» du bonhomme Lafontaine, pouvait s'appliquer à Arcand.

Au camp de Petawawa, il s'était montré plus résistant que bien des costauds et son garde-du-corps, le major Maurice Scott, un taupin de plus de six pieds, disait de lui «que les réserves nerveuses et intellectuelles de son chef, compensaient l'absence de muscles proéminents».

Bien que fils d'ouvrier, Adrien Arcand pouvait fort bien passer pour un aristocrate, tant ses gestes, empreints de noblesse, le hissaient au dessus du commun. Une distinction innée émanait de son personnage.

Esprit très fin, perspicace, il maniait sa langue avec brio, en connaissait toutes les astuces et les possibilités; il tranchait avec les chefs politiques d'alors plutôt mal engueulés.

Parler à cette époque une langue correcte, châtiée – après avoir tout souffert pour en conserver l'usage – équivalait à

joindre les rangs des pédants, des intellectuels voire des tapettes.

* * * * *

Adrien Arcand me tendit une feuille de papier et précisa, moqueur:

– Il résume ma démarche. Étapes principales. Ça vous aidera à mieux comprendre ma longue traversée du désert.

Instinctivement, mes yeux s'arrêtèrent sur la date de sa naissance:

1899 fin du dix-neuvième siècle.

Le capitalisme dur et pur prenait à ce moment-là son vol anarchique, écrasant tout sur son passage.

Époque de la ruée sauvage vers le Klondique que Jack London a décrit magnifiquement; «Croc Blanc» enfièvra les rêves de nombreux adolescents.

Contaminés par la fièvre de l'or, des milliers d'aventuriers s'embarquaient à pleins bateaux vers Dawson City, une ville champignon aussi folle et bruyante que ceux qui l'habitaient. Gredins, forbans et têtes brûlées plantaient leur tente le long de la Bonanza pour forer les puits qui leur avaient été concédés.

Je pris brièvement connaissance du curriculum inachevé du chef du PNSC.

Fils de Narcisse et de Marie-Anne Mathieu, Adrien Arcand avait vu le jour à Montréal, paroisse de l'Immaculée Conception. Son père, charpentier de son état, originaire de Saint-Joseph de Deschambault, dans le comté de Portneuf, s'intéressait au syndicalisme, collaborait à diverses associations.

Sa mère, Marie-Anne Mathieu, directrice d'école, organiste et maîtresse de chapelle, avait trouvé le temps de mettre au monde douze enfants et de les élever chrétiennement.

Une famille comme il y en avait au Québec et comme il n'y en aura plus jamais.

Le temps du courage, de l'abnégation et du dur labeur appartenait au passé.

1900: ce chiffre me semblait magique, au même titre que l'an 2 000.

Les oracles n'affirmaient-ils pas qu'il y avait eu plus de progrès en cent ans – technologiques, va sans dire – que dans toute l'histoire de l'humanité?

L'homme est-il devenu meilleur pour autant? Alors que le monde bouge, éclate dans toutes les directions, le Québec dévoré par des dizaines de «petites et grandes peurs» hésite à ouvrir des fenêtres sur la modernité.

À sa porte, pourtant, rugissent les monstres de la modernité. L'automobile, l'aéroplane, le téléphone, la radio, avec Marconi, la télévision un peu plus tard; le déclin des monarchies, les idéologies naissantes annoncent d'énormes bouleversements sur la planète. Bienfaits et méfaits voyagent dans le char du progrès accéléré et quelques visionnaires – Arcand, le mystique en est un – ont pressenti l'éclatement des sociétés pastorales, l'anéantissement des valeurs traditionnelles, une rupture avec le passé et les traditions. Société oppressive, le Québec n'échappera pas aux grands courants qui vont balayer le monde.

– Par quoi allons-nous commencer? me demanda Adrien Arcand, avec un fin sourire. Avez-vous des préférences?

– Les sujets ne vous manquent pas, dis-je. Avec votre aide, j'aimerais recréer les débuts de ce siècle compulsif. Comment vivaient nos concitoyens? Quels étaient leurs espoirs. Et ce retour à la terre avorté?

– Pour échapper à la misère noire, dit Arcand, nostalgique. En 1920, j'avais vingt ans. Comme dans la chanson. Plein de feu et de fougue. Je me croyais éternel. Par mon père, je savais une chose: nonobstant leurs vices et défauts, nos ainés avaient une chose en commun: le courage. Ils faisaient face à l'adversité avec une rare détermination. Autonomes, orgueilleux, fiers comme d'Artaban, ils étaient à leur façon des pionniers entreprenants, exigeants pour eux-mêmes, durs à leur corps, possédés par la rage et l'amour du travail. Rien n'était facile.

– On dit que le passé se porte garant de l'avenir. Le Québec a-t-il un avenir?

– Le Québec est entré dans l'ère des grandes illusions qui ne mènent nulle part. Comme certains aiment le répéter, le passé n'est pas garant de l'avenir. Avec la «révolution tranquille» qui ne l'a été qu'en apparence, il y a une rupture brutale avec tout ce que nous avons été pour le meilleur ou pour le pire. Le pire nous reste. Avant longtemps, coupés de leurs racines profondes, anesthésiés par les nouvelles modes, nos enfants ne se rappelleront même plus que le Québec a eu un passé.

– Le pire nous reste, dites-vous?

– La désagrégation de notre société et de la famille a enclenché le processus de l'assimilation. Plus nombreux viendront les immigrants pour compenser notre dénatalité. Les Canadiens français mènent actuellement un combat d'arrière garde. Sur le dos de l'âne Catin, nous poursuivons des chimères. Est-ce pessimiste de dire que les peuples ne sont pas éternels? Après des luttes homériques, Bysance et Constantinople ont été rayées de la carte. On peut en dire autant de nombreux peuples amérindiens condamnés à l'errance dans leur propre pays. Le peuple Canadien français n'échappe pas à la règle du jeu.

– Le chanoine Groulx disait pourtant que le passé est notre maître.

– Malgré le respect que j'éprouve pour lui, je crois que son oeuvre a la fragilité de la porcelaine. Le passé ne corrige pas nos faiblesses, il les accentue et nous rend plus vulnérables en tant que collectivité du fait que nous sommes en train d'émietter nos traditions et de les éparpiller dans l'insouciance et l'imprévoyance. Nous vivrons de plus en plus dans une maison de verre. Qui tourne le dos au passé, n'a plus de références. Déconnecté de son patrimoine, que restera-t-il à notre peuple? Les contradictions politiques, les modes déshumanisées, les sectes qui vendent du bonheur à rabais? Personne n'écoute plus personne. On me traite d'illuminé parce que j'affirme que le communisme, dans sa forme bassement matérialiste et vidée de toute spiritualité, ne pourra survivre. Seules les bêtes vivent sans spiritualité.

Elles s'en accommodent parce qu'elles sont des bêtes. La doctrine du judéo-communisme est une aberration, une maladie incurable de notre siècle déboussolé qui vit à l'heure du sionisme international.

– Vous condamnez le sionisme?

– Disons que je méprise le sionisme et le condamne comme étant une entreprise d'expansion colonianiste au détriment du peuple palestinien. L'antisémitisme est le prétexte qui garde un dossier chaud et permet aux sionistes d'attaquer, de dénoncer et de calomnier leurs adversaires. Sans antisémitisme, les Juifs seraient privés de leur «grosse Bertha» et perdraient ainsi leur pouvoir de culpabiliser les contradicteurs et d'orchestrer des campagnes d'intimidation et de salissage. Israël, il ne faut pas l'oublier, est un État raciste condamné maintes fois par l'ONU.

– D'après ce que nous lisons dans diverses publications, vous avez une très mauvaise réputation auprès des Juifs du Québec et d'ailleurs. Ils vous tiennent rigueur de vos propos acides et écrits incendiaires et vous adressent des épithètes peu élogieuses.

– Écoutez, il est dans la nature des Juifs de crier pour des riens à l'écorchement. Vous pouvez injurier des Canadiens, des Anglais, des Américains, des Italiens ou des individus appartenant à d'autres nationalités sans que ça déclenche la moindre vague, mais les Juifs souffrent d'un complexe viscéral de persécution. Ils oublient facilement que d'autres peuples – les Acadiens, chez nous – ont souffert et souffrent encore mille maux sans que les gouvernements occidentaux ne lèvent le petit doigt. Des massacres à l'échelle du globe se produisent partout dans l'indifférence générale. Malheureusement, ces peuples ne disposent pas de complicités et d'une machine de propagande. Toute injustice envers les Juifs, les Arméniens ou quiconque, est intolérable. Que l'on dise de moi les pires ignominies, ça ne change rien à la Vérité. Jésus la prêchait et les Juifs du temps l'ont crucifié.

Propos recueillis lors
d'une interview en 1965.

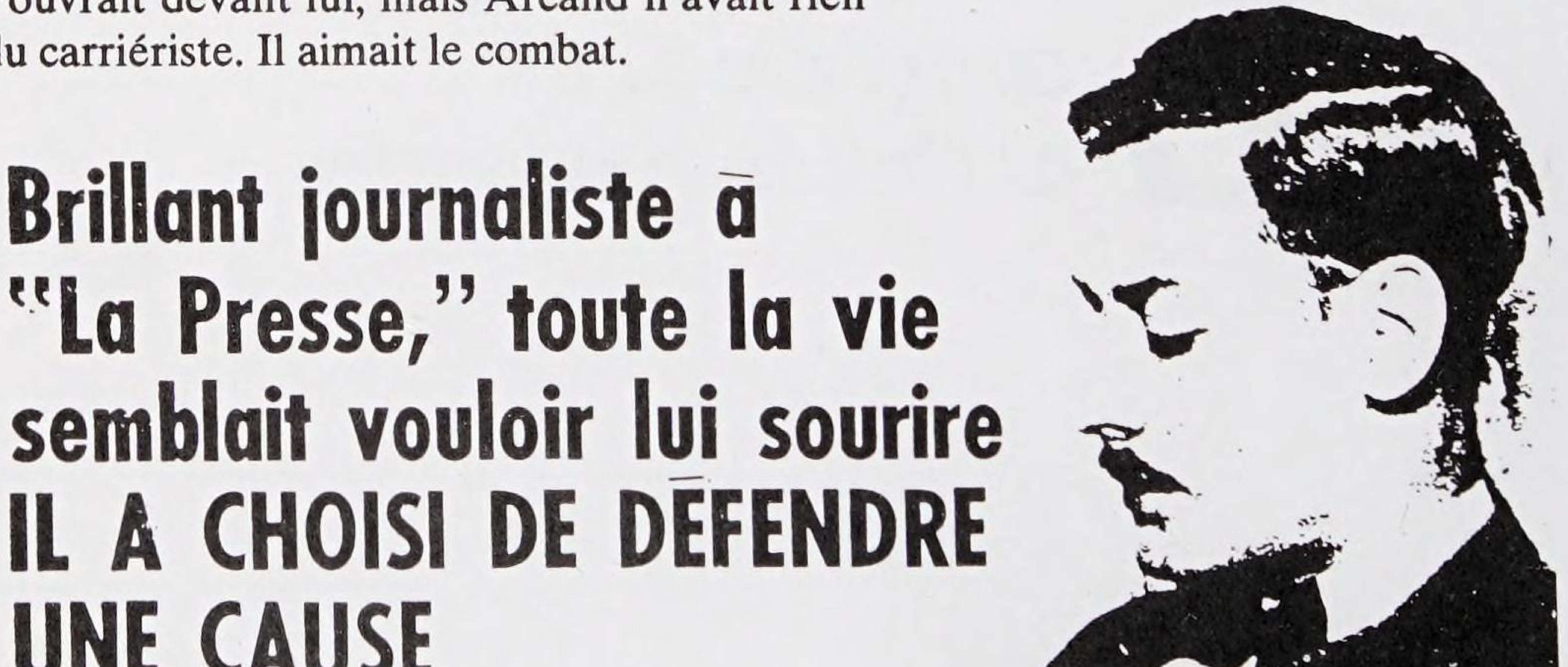
CHAPITRE

2

La Presse le congédie pour activités syndicales

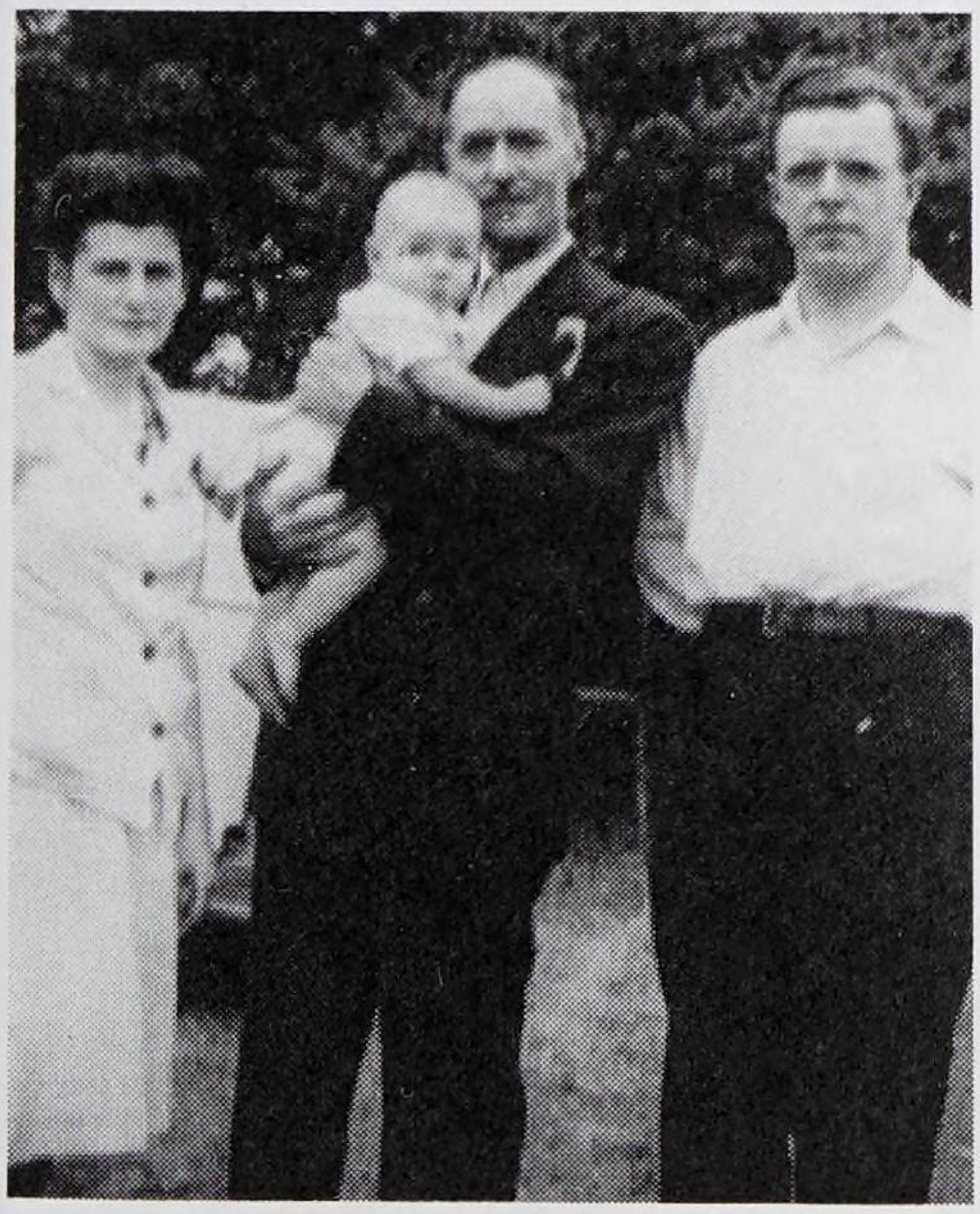
Frère du Major Louis-Georges Arcand, Adrien obtint le grade de lieutenant dans le célèbre régiment de Châteauguay dont la devise est «toujours prêt». Un bel avenir s'ouvrait devant lui, mais Arcand n'avait rien du carriériste. Il aimait le combat.

Brillant journaliste à "La Presse," toute la vie semblait vouloir lui sourire
IL A CHOISI DE DÉFENDRE UNE CAUSE



Sa femme, Yvonne Giguère, aujourd'hui décédée, à l'époque de son mariage.

Adrien Arcand portant le frac et chapeau haut de forme.



En compagnie d'un fidèle lieutenant, Gérard Lemieux et de sa jeune femme, Réjeanne.

Adrien Arcand avec sa femme, Yvonne et leurs enfants, Yves, Jean et Pierre.

Élève au Collège de Saint-Jean et au Collège de Montréal, c'est vraiment au Collège Sainte-Marie, là où il suivait des cours de philosophie, que la vocation journalistique d'Adrien Arcand se précisa.

Dans un premier temps, il avait voulu devenir ingénieur chimiste en suivant des cours du soir à McGill – mais l'épidémie de grippe espagnole[1] qui sévissait alors au Canada, lui fit changer ses plans.

– Cloué au lit durant neuf mois, j'eus tout le temps d'examiner mes options. À nouveau sur pied, je fis savoir à mon professeur, l'ingénieur Paul de Guise, que je m'orientais vers l'écriture.

– Ce n'est pas sérieux! s'exclama-t-il. Journaliste! Pour l'amour du ciel, reviens sur terre, Adrien. Tu ne pourras même pas gagner ta pitance.

Paul de Guise, animé des meilleures intentions, citait les cas de quelques-uns de ses amis qui gagnaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim avec le journalisme, un métier sans avenir.

Arcand plaidait sa cause avec son éloquence habituelle.

---

1) La grippe espagnole fit 43 000 morts au Canada, 13 000 au Québec et 3 000 à Montréal.

– Ce ne sera pas toujours ainsi. Nous allons bientôt entrer dans l'ère des grandes communications, Monsieur de Guise. Les communications vont bouleverser le monde.

– Pour le moment, mon cher Arcand, ça ne se passe pas comme ça; enfin, c'est toi qui décides! Ta vie t'appartient!.

La vie! Quelle blague! Longtemps alité, Arcand se demandait à quoi elle tenait. Il valait cent fois mieux galoper avec son rêve, que de moisir toute sa vie avec un job ennuyeux comme la pluie.

Les parents Canadiens français de l'époque voulaient pour leurs enfants des professions libérales – avocats, médecins, notaires – et par dessus tout un «curé dans la famille», le divin passeport pour le ciel. Hélas! il y avait beaucoup d'appelés, peu d'élus... et il fallait bien se contenter que les enfants deviennent le plus souvent des cheminots pour le CN ou encore des commis-voyageurs, métier de perdition peu recommandable mais payant.

Le jeune Arcand lisait, écrivait beaucoup, s'intéressait particulièrement aux événements internationaux, à l'émergence des nouvelles idéologies et suivait de près les fantastiques progrès de la communication de masse.

Ce qui se passait hors de leur patelin, de leur région, les Canadiens français pour la plupart s'en fichaient pas mal. L'agitation extérieure leur semblait une anomalie, une punition méritée et ordonnée par la divine Providence.

– Pourquoi tous ces malheurs arrivent-ils aux autres, jamais à nous? se demandaient-ils.

Ils posaient une question dont ils avaient la réponse.

– Nous autres, on se mêle de nos affaires!

Le Québec du vase-clos, du repli, du refus de l'étranger, de la méfiance viscérale, se préparait timidement à l'invasion des nouvelles techniques.

Pourquoi changer?

Nos pères ont toujours fait les mêmes choses de la même façon. Après tout, ils s'en tiraient pas mal.

Dans les sociétés primitives, on échangeait des connaissances ou des informations par le biais des sorciers, des prêtres ou des marabouts; au Québec, faute de mieux, de réseaux de distribution, c'est sur le parvis des églises que l'on apprenait les nouvelles du jour, vieilles de plusieurs mois.

– Les Anciens, disait Arcand, aimaient partager et protéger la connaissance en utilisant un rituel ésotérique; les modernes protégeaient l'absence de connaissances sous un déluge d'imprécisions et de faux-fuyants.

On parlait énormément à l'époque de Graham Bell, le magicien qui avait transformé l'énergie sonore en énergie électrique; après sa première expérience fructueuse à Boston, en 1876, le téléphone commençait à se répandre dans les coins les plus reculés.

Dès 1910, les sociétés commerciales s'équipaient fiévreusement du télégraphe pour véhiculer – par l'utilisation d'un code de signaux – des messages de toute nature.

Pour transmettre leurs dépêches aux journaux lors du premier grand conflit mondial, les correspondants de guerre avaient trouvé avec la télégraphie une alliée efficace.

À mesure qu'un chercheur trouvait une nouvelle «patente», qu'on la commercialisait à petits pas, faute de consommateurs, les espaces se rétrécissaient.

* * * * *

Le marché des journaux au Québec n'était pas encombré comme aujourd'hui. La Patrie, hebdomadaire fondé par Joseph-Israël Tarte, culminait avec un tirage de 300 000 exemplaires; le Petit-Journal, propriété des frères Maillet, était bon second, et l'on comptait – outre le Photo-Journal, le Samedi, la Revue Moderne – peu de publications prestigieuses, excluant les quotidiens dont Le Devoir fondé en 1910 par Henri Bourassa. Quatre ans après sa fondation, ce journal de combat employait seulement une douzaine de personnes, publiait huit pages pour un tirage de 15 000 exemplaires.

Ce n'était pas la mer à boire.

– Dans le domaine des publications, en nombre et en qualité, le Québec traîne la patte. Un peuple mal informé est toujours plus corvéable et sujet à vivre dans le ghetto de la soumission. Avant longtemps, on ne pourra plus se retrancher du reste du monde, vivre la tête dans le sable, répétait à satiété Adrien Arcand à ses collègues, de jeunes Turcs dans son genre.

Tant que l'information avait voyagé verticalement, en circuit fermé, pour les initiés qui s'en servaient à des fins personnelles, alors que la masse restait dans l'ignorance totale des événements importants – même sur son propre sol – les nantis avaient pu tirer leur épingle du jeu sans obstruction. Ces privilégiés détenaient l'arme absolue du pouvoir: **l'information**. Partagée entre des groupes et chapelles jalousement protégées, le commun des mortels n'avait d'autre choix que de se satisfaire des miettes tombées des becs acérés des oiseaux de proie.

Pas de nouvelle, bonne nouvelle!

La découverte par Gutenberg de la typographie avait ouvert une voie magnifique à l'écriture, l'outil primordial de la connaissance.

Mais Gutenberg au Québec, ça ne valait pas une «Black Horse». Et qui connaissait Gutenberg?

La connaissance, mon oeil!

Un homme ne devait pas en savoir trop, répétait-on. Ce n'était pas bon pour le cerveau. Trop de savoir rendait fou. On citait des cas. La connaissance dérangeait énormément.

* * * * *

Les patrons des publications des années «20», à l'époque où Arcand fit ses premières armes comme journaliste à La Patrie, à La Presse et au Montreal Star, tenaient la vis serrée, les scribes disposant d'une marge de manoeuvre assortie aux impératifs des propriétaires de la boîte.

– La démocratie au Québec et au Canada a toujours emprunté la voie de l'intimidation et de l'hypocrisie institutionnelle. On voit plus volontiers la poutre dans l'oeil de son voisin que dans le sien, disait Arcand, gouailleur, rappelant les interdits imposés aux journalistes de son temps.

Une société doctrinaire et autoritaire comme l'était le Québec à cette époque, tolérait mal les divergences d'opinions et les fauteurs de troubles.

Trouver un poste de journaliste en 1920, gagner sa vie avec un métier de crève-la-faim, tenait à la fois du prodige et du sacerdoce.

D'abord, le nombre restreint de journaux, limitait les emplois et il fallait de l'influence pour entrer dans une salle de rédaction.

Mieux nantis, les anglophones du Québec avaient compris l'importance du pouvoir naissant de la communication de masse, en fondant «The Star»[1] dès 1869, journal de quatre pages qui logeait dans une boutique de la rue Sainte-Thérèse.

Tout au long de sa tumultueuse existence, cette publication se fit remarquer par son opposition farouche à toute émancipation des Canadiens français. À la remorque des intérêts et du colonianisme britannique, ce quotidien entretint vicieusement l'antagonisme entre les deux peuples fondateurs.

La Presse ne fut au départ qu'une petite feuille de troisième zone. Fondée par William-Edmond Blumbard, de Cap-Rouge, en banlieue de Québec, cédée en 1888 par son propriétaire d'alors, le notaire Clément Dansereau, à Guillaume Nantel, ce dernier s'en débarrassa un an plus tard en faveur de Trefflé Berthiaume, typographe à La Minerve, à la condition que le journal serve les intérêts du Parti Conservateur.

Trefflé aurait servi le diable lui-même pour profiter d'un pareil filon; la manne lui tombait du ciel et il sut avec sa famille en profiter largement et habilement.

---

1) Devient «The Montreal Star» en 1877.

Mais La Presse joua vraiment sa carte maîtresse lorsqu'elle annonça, en 1922, qu'elle construisait un émetteur-radio sur le toit de son édifice, de concert avec la compagnie Marconi.

L'inauguration eut lieu le 22 octobre de la même année, en présence de deux invités de marque Mary Pickford et Douglas Fairbank, deux grandes vedettes américaines.

Premier poste français d'Amérique, les appareils récepteurs fonctionnaient au moyen d'un «crystal»; à l'aide d'écouteurs, l'auditeur captait les émissions, surtout musicales, CKAC fonctionnant sans programmation au gré de sa fantaisie.

– Innovation révolutionnaire, écrivit Adrien Arcand, car la radio – aussi primaire était-elle à l'époque – abolissait les distances et servait de tremplin à un éventuel rapprochement et à une complicité entre les Canadiens français isolés et dispersés aux quatre coins du Québec.

* * * * *

Pour rappeler brièvement l'importance de la radio indispensable agent de rapprochement et outil de développement culturel à ses débuts – Adrien Arcand racontait une anecdote amusante, celle survenue à une connaissance du Lac Saint-Jean.

Hors des villes, les réseaux routiers n'existaient pas. Pour aller à leurs affaires, l'été, les voyageurs empruntaient des pistes impraticables ou prenaient le bateau, les voies d'eau restant le seul trait d'union entre les différentes localités.

L'hiver, les routes de campagne étaient balisées de rangées de courts sapins pour les attelages de chiens et de chevaux.

Traverser en cariole le lac Saint-Jean exigeait de sérieux préparatifs. Un drôle de phénomène se produisait au centre de cet immense plan d'eau. La glace en se décompressant, provoquait une grande mare à la surface. Pour la franchir, un pont de bois était érigé au début de la saison froide et, à proximité, on avait construit une cabane (relais) pour que les voyageurs s'y reposent et échangent des sacs d'avoine froids pour des sacs

chauffés dont on emplissait les carioles. Et on se remettait courageusement en route pour la dernière étape d'une douzaine de milles. Les chevaux, que les conducteurs tenaient au trot, ne survivaient pas toujours à cette épreuve de force.

L'ami d'Adrien tenait un petit hôtel à Albanel, au lac Saint-Jean. Le déjeuner coûtait 75 cents, le dîner 1$ et l'abri et le foin pour le cheval,1.50$.

Comme le chameau est la cadillac du désert, le cheval permettait de pénétrer à l'intérieur des terres.

Un jour, dans le grand salon de l'hôtel qui servait de pièce de séjour, un voyageur qui venait régulièrement à Albanel, demanda à la ronde:

– Aimeriez-vous ça entendre la radio? Il va falloir se brancher quelque part. Le clocher de l'église ferait l'affaire. Pensez-vous que c'est possible?

– Pour sûr. Le curé va nous donner la permission.

Les préparatifs étant terminés, l'initiateur de cette soirée radiophonique en fit connaître le déroulement. À tour de rôle, on se passerait les écouteurs, mais comme il y avait affluence, chacun disposerait de cinq minutes. Pas plus.

Pour passer le temps, en attendant leur tour, les femmes avaient apporté leur tricot. Presque tout le village était sur place.

Il y avait déjà quelques années qu'on discutait de l'invention de Marconi et les journaux – La Presse surtout – lui faisaient une énorme publicité. La radio était un procédé révolutionnaire que l'on disait promu à un avenir fantastique.

Cette soirée radiophonique chez Émile Gaudreault, l'une des premières au Québec, démontre à quel point nos prédécesseurs – isolés et laissés à eux-mêmes – étaient sous-alimentés en communication, une barrière se dressant entre eux et leurs concitoyens, que seule la radio put franchir à ce moment-là.

Pour Adrien Arcand, jeune chroniqueur judiciaire et théâtral à La Presse, la radio contribua à l'unité des Québécois et

favorisa l'expansion d'une culture populaire. Elle prolongeait la parole et, dans sa formule primitive, devenait la messagère des idées débattues jusque-là dans des auditoires restreints.

Sans la radio, les hommes d'État de cette époque n'auraient pu exister politiquement.

Le 29 septembre 1923, CKAC fêtait son premier anniversaire organisé par son premier directeur, Jacques N. Cartier.

* * * * *

En 1924, la population globale du Canada dépasse à peine neuf millions, celle du Québec compte 2 500 000 individus.

En politique, les tensions entre francophones et anglophones sont énormes si bien que Rodrigue Villeneuve – il deviendra cardinal à Québec – déclare dans un discours que le «tronçonnement du Canada» est inévitable.

Esprit curieux, fonceur, passionné, Adrien Arcand montrait en tout la ferveur d'un collégien.

Début de siècle dur, impitoyable.

Le paternalisme, la rapacité des patrons, leur comportement souvent inhumain – les travailleurs se bousculent aux portes des entreprises – choquent profondément Adrien Arcand. Comme partout ailleurs dans les usines, La Presse pressure son personnel, les Berthiaume n'étant ni des humanistes ni des mécènes.

Les patrons de la boîte, gens timorés et peureux, régnaient par l'intimidation et les ultimatums.

Pour l'époque, La Presse fait des profits alléchants. Les Berthiaume ne roulent-ils pas carosse?

Partager équitablement une part des profits en rémunérant décemment des employés, était une idée contraire à la philosophie de la maison.

– Que les insatisfaits décampent! clament les propriétaires de la boîte.

Ou encore, dans l'esprit du temps, les uns disaient:

– Les employés ça se mène à coups de pied dans l'cul!

Les excès d'un patronat sauvage et inhumain devenaient à ce point intolérables, que le syndicalisme va trouver un terrain fertile pour recruter des membres.

Mais beaucoup de travailleurs se tenaient au large des agitateurs, car ils craignaient de perdre leur emploi.

Cependant, en toute connaissance de cause, sachant que tôt ou tard on le ferait passer à la guillotine, le jeune Arcand crut le moment venu, avec son premier allié, Hervé Gagné, d'annoncer la création du Syndicat Catholique des Journalistes de Montréal.

La haute direction du quotidien de la rue Saint-Jacques fulmina:

« Un blanc-bec ne dictera pas sa ligne de conduite aux patrons de la boîte. L'ingrat mord la main qui le nourrit. Les révolutionnaires n'ont pas leur place à La Presse. Arcand est dangereux. Il faut lui casser les reins. Il est mauvais d'avoir dans une équipe un employé qui sème la zizanie et ameute le personnel. Qu'il aille se faire pendre ailleurs. Mais il va apprendre à ses dépens qu'un croquant de son espèce n'entre pas en lutte avec une institution respectable.»

Jusque-là apprécié par ses patrons, Arcand devint soudainement l'idiot du village, le crétin par excellence, la grenouille de marais qui veut se faire plus grosse que le boeuf.

Pas de quartier pour Arcand!

Les documents de son foutu de syndicat, on en ferait des boules de papier pour les paniers.

Ordre fut donc donné en haut lieu de terrasser le David rugissant, grotesque et revendicateur et de lui couper les vivres au besoin, car un journal sérieux et estimé ne pouvait accepter de réchauffer en son sein un serpent à sonnette.

Le syndicalisme était quelque chose comme le ver dans la pomme.

Racontant cette étape de sa carrière journalistique, Arcand la considéra comme un excellent apprentissage pour mieux connaître l'esprit tordu des hommes d'argent, leur rapacité viscérale et leur malhonnêteté.

– Ils me donnèrent vicieusement tant de crocs-en-jambe dans cette partie inégale que je perdis vite mes illusions. Ils me tendaient tantôt une carotte, tantôt le bâton. Ils allaient même jusqu'à prétendre que mes revendications syndicales les mettraient à la rue. Ils m'offrirent d'adoucir mon sort, d'améliorer mes conditions de travail et, comme je restais inébranlable, ils se montrèrent sous leur vrai visage en me disant: «Arcand, on va t'anéantir!» Ils firent circuler un document que les partisans du syndicat durent signer sous peine de renvoi. «Qu'allons-nous faire?» me demandaient-ils, affolés. Signez-le. Vous n'avez pas d'autre choix. Protégez vos familles. Tôt ou tard, il y aura un syndicat dans cette boîte et nous aurons fait ce qu'il faut pour que nos successeurs récoltent la maigre moisson que nous avons semée. Tous apposèrent leur signature sur le document de reddition. Victorieux, les patrons de La Presse me firent parader, me semoncèrent et me signifièrent mon congé. J'eus droit à toute une mercuriale:

« Arcand, me dirent-ils, avec une morgue toute patronale, évitez donc à l'avenir de vous mettre les pieds dans les plats. Vous nous avez causé beaucoup d'ennuis et fait perdre un temps précieux. Le temps, c'est de l'argent, mon garçon. Vous êtes pusillanime, idéaliste, trop fougueux, Arcand. À l'avenir, ne forcez pas votre chance!

– Vous me congédiez et j'accepte votre verdict. Cependant, en regard de mes années de loyaux services, j'intercède pour mon collègue Hervé Gagné. Sa responsabilité dans cette histoire de syndicalisme est minime par rapport à la mienne.

– N'insistez pas, Arcand. Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. Si nous gardions ce mouton noir dans le troupeau, il aurait tôt fait de le contaminer avec vos théories fumeuses.

– Aujourd'hui, vous triomphez, dit Arcand, réprimant un mouvement de colère, mais le temps n'est pas loin où vous ne

ferez plus peur à personne. Aujourd'hui, vous traitez vos employés en esclaves, vous foulez aux pieds leur dignité, vous jouez avec leurs émotions, mais je vous prédis des jours sombres.

Et Arcand sortit en claquant la porte. Hervé Gagné le retrouva sur le trottoir.

– Alors, comment s'est passé ton entrevue?

– De sombres crétins! mon cher. Allons prendre un café chez la mère Lelarge pour nous replacer le moral.

– Cette journée vaut bien un double scotch, dit Gagné, emboîtant le pas au président d'un syndicat qui venait de connaître son Waterloo.

CHAPITRE

3

Il fonde «Le Goglu» en pleine crise économique

Un chef, avec une allure d'ambassadeur.
– Par son charisme, son verbe, ses idées, il savait recruter ses disciples dans toutes les classes de la société. Son intégrité fascinait ses collaborateurs.

Pendant que les Canadiens français du Québec, exception faite de quelques-uns, croyaient leurs institutions invulnérables et solides comme le Cap Diamant, mijotaient dans la marmite européenne les idéologies qui allaient à tout jamais ruiner les belles certitudes.

En Italie, après avoir marché sur Rome (1922), Benito Mussolini, directeur du journal «Il Popolo d'Italia» dont la devise était «Qui a le fer a le pain», s'orientait graduellement vers le fascisme.

Les socialistes criaient «À bas la guerre!», mais dans leur for intérieur ils avaient envie de la faire.

En France, pays que Mussolini détestait, car elle était l'héritière du syndicalisme révolutionnaire, le pacifiste Jean Jaurès s'inquiétait:

– Les socialistes parlent de pacifisme, mais ils ont le ton et l'esprit guerrier.

Le push manqué d'Adolf Hitler à Munich, les déchirements économiques et sociaux du Reich étranglé par le traité de Versailles, la misère croissante du peuple allemand, le chômage à l'état endémique, la fondation de l'URSS par le congrès des Soviets, autant d'événements alarmants pour l'observateur attentif.

Décédé le 21 janvier 1923, Lénine – servi dans ses projets par la famine et l'affreuse misère du peuple Russe – laissait à Staline, le liquidateur, un héritage empoisonné qui allait contaminer l'Occident.

– Nous sommes assis sur un baril de poudre, écrivit Arcand, dans son journal. Tous les ingrédients pour le déclenchement d'une deuxième guerre mondiale sont en place.

* * * * *

Congédié de La Presse pour «activités syndicales», Adrien Arcand ne perdit pas de temps à s'attendrir sur son sort.

Le 8 août 1929, l'année tragique où la Bourse de New York s'effondra entraînant la ruine de milliers de porteurs de titres, Adrien Arcand lança «Le Goglu», un journal à caractère polémique et humoristique.

Il fallait avoir du culot pour lancer – à une époque de dépression – une publication nouvelle au Québec.

Mais Arcand n'en manquait pas.

Dès la parution du premier numéro, «Le Goglu» connut un succès inespéré avec des ventes de 85 000 exemplaires.

On se l'arrachait.

Dans «Le Goglu», Arcand prenait un malin plaisir – par la caricature et l'écrit – à démolir le régime corrompu de Taschereau. Ses attaques vitrioliques, son style incisif, mordant, ne laissaient personne indifférent.

Monseigneur Gauthier jubilait.

– Ce rôle de pourfendeur vous va bien, mon cher Arcand.

Si «Le Goglu» comptait des milliers d'amis et de partisans, il collectionnait des ennemis farouches.

– Ce salaud d'Arcand ne perd rien pour attendre! disaient-ils. «Le Goglu» est en sursis.

Pour les uns, Arcand était un vendu, une créature au service du Parti Conservateur, un dangereux agitateur et son journal une feuille de chou[1].

On le menaçait, on l'injuriait, on le calomniait, mais il n'en avait cure.

– Il faut avoir beaucoup d'ennemis, pour mieux apprécier ses amis, raillait-il.

Les lettres anonymes pleuvaient.

En éditorial, Arcand traitait avec un souverain mépris ceux qui, sous le couvert de l'anonymat, le vilipendaient en termes crus et lui reprochaient d'abuser de la liberté.

Il faut dire que le jeune journaliste utilisait des mots et des expressions, lesquels, dans le contexte actuel, lui auraient causé de gros ennuis.

– C'est au nom de la liberté, répliquait Arcand, que les communistes ont usurpé tout pouvoir. Non pour libérer les foules miséreuses, mais pour détruire radicalement leur liberté de propriété, de famille et de religion.

Le jeune journaliste n'avait rien du carriériste qui pesait ses mots avant de parler ou d'écrire un article. Il servait «ses vérités» sans mettre les gants blancs. Passionné, il aimait la polémique et rien ne lui plaisait autant que de mettre l'adversaire en déroute en l'assommant à coups d'arguments irrésistibles. La controverse était son élément favori. Arcand détestait le compromis.

– C'est le début du mensonge, disait-il.

– Mais en politique, le compromis est important, lui rétorquait-on.

– La politique sert beaucoup d'intérêts inavoués et le mensonge est indispensable à la poursuite d'objectifs des partis. Ne demandez pas aux politiciens d'être honnêtes, ce ne serait pas

1) Au scrutin du 24 août 1931, des malfaiteurs – à trois reprises – saccagèrent et incendièrent l'atelier qui composait et imprimait «Le Goglu».

normal et ils auraient un mal de chien avec les hautes instances de leur formation politique. Comme le commerce, la politique c'est l'école de la tromperie.

Adrien Arcand se refusait d'être le mercenaire de qui que ce soit.

– Si vous avez décidé d'un but, il ne faut pas vous laisser distraire par les accessoires. Qu'importe ce qui arrive. Les grands peintres devenus célèbres à titre posthume, ne peignaient pas parce qu'ils pensaient devenir célèbres de leur vivant; ils peignaient pour satisfaire leur passion intérieure. Leur mission sur terre était de peindre.

Adrien Arcand avait l'âme du spartiate. Il croyait à l'héroïsme, à l'abnégation, au défi suprême et à la totalité du sacrifice.

– Si vous avez un rêve, ne le laissez pas à mi-chemin par manque de courage. Beaucoup de gens ont des besoins matériels, très peu ont des rêves. Si un rêve vous habite, vous êtes privilégié. Assumez-le dans sa totalité. À quoi sert de vivre si vous n'avons rien à aimer et si nous sommes dans la vie les témoins complaisants de la fourberie et de l'injustice.

– Enfin, lui rétorquait-on, tous les gens ne peuvent pas être des héros.

– Oui, dans la mesure de leurs moyens et de leurs espérances. Il faut avoir la Foi. Être un héros, c'est contribuer à des changements fondamentaux qui améliorent l'homme et lui donnent une véritable dimension spirituelle. Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, l'inverse se produit. On pense à l'amélioration de l'homme en réduisant ses aspirations profondes à un univers matériel. On détruit sa raison d'être et tôt ou tard, à la recherche de sa finalité, l'homme se retrouve devant le vide. Tout ce qui dégrade l'homme doit être combattu.

Adrien Arcand envisageait le progrès et l'évolution du Québec dans une perspective chrétienne.

Abordant son sujet favori, intarissable, il dénonçait les modes, les suppôts du marxisme et cette **gauche** militante qui

méprisait les valeurs anciennes et cherchait à leur substituer une société aliénante où l'homme ne serait plus qu'une bête à consommer.

Arcand aimait profondément le Québec; il en connaissait les faiblesses et les forces.

Des Canadiens français, il disait:

« Le Canadien français n'est pas Français à part entière; il n'est pas non plus complètement Anglais. Il reconnaît bien les liens qui le rattachent à la mère patrie, mais dans la France actuelle, il y a quelque chose qu'il n'aime pas: la conception de la liberté. Chez les Anglais, il y a quelque chose qui l'agace: la conception de la propriété. Voilà qui définit le Canadien français.

Dans la vie d'un homme, il y a deux choses auxquelles il tient: sa peau et sa chemise, c'est-à-dire sa liberté et sa propriété. La première passe toujours avant l'autre. Comme le Canadien français a subi deux dominations, française puis anglaise, il a assimilé ce qu'il y avait de plus précieux et dans l'une et dans l'autre. Dans ces deux civilisations, il a choisi le meilleur rejetant ce qu'il n'aimait pas, ce qui a contribué à faire de lui l'homme le plus équilibré que l'on connaisse».

Arcand donnait toutes sortes d'exemples de la vitalité de ses compatriotes. Il mentionnait leur esprit inventif, leur débrouillardise, leur ardeur au travail et une belle honnêteté que l'on ne retrouvait nulle part ailleurs. Une poignée de main valait souvent le meilleur contrat.

– L'athéisme corrompt. Là où l'honneur n'est plus une valeur dans une société, là où sévit le matérialisme le plus éhonté et la rapine, il ne peut y avoir que dégradation. Un arbre qui ne capte plus les rayons du soleil, est appelé à dépérir. Un peuple qui supprime ses racines profondes, court à sa perte. Ne croyez pas que les Canadiens français seront toujours à l'abri de la horde des démons qui, actuellement, étendent leurs tentacules sur le monde, prédisait-il. Aujourd'hui, mes adversaires se moquent de moi; demain, ils riront moins fort quand les démons seront à

leurs portes pour leur arracher ce qu'ils ont de plus précieux: leur langue, leurs croyances religieuses, leurs institutions et même leur identité.

* * * * *

La fermeture d'usines, l'exploitation scandaleuse des travailleurs et travailleuses, la «misère noire», l'incapacité des gouvernements à trouver des solutions originales et immédiates aux problèmes engendrés par le chômage, marquèrent les débuts des années «30».

D'un bout à l'autre du Canada, régnaient la panique, le désespoir.

Incapable d'affronter la crise(1), Terre-Neuve se mit en faillite.

En apprenant que des industriels et de nombreux hommes d'affaires profitaient de la situation et pressuraient leurs employés, Adrien Arcand laissa éclater son indignation:

– Les crapules ne sont pas toutes en pénitencier. Il faut être dépourvu de toute intégrité et de toute compassion, pour payer des employées – il s'agissait de femmes – deux cents de l'heure pour 75 heures de travail par semaine. Les amendes ridicules imposées aux profiteurs nous donnent le goût de vomir. Ne nous étonnons pas: la Justice au Canada est faite pour les riches! Nous vivons dans un système qui privilégie la crapule. Les affameurs du peuple ont les coudées franches et peuvent extorquer de pauvres femmes avec la bénédiction des juges.

Devant l'ampleur du phénomène de la «misère noire» qui allait s'accroissant, les gouvernants ne trouvaient rien de mieux à offrir à leurs commettants qu'un retour à la terre, l'agriculture.

– Ces bâtards trouveront toujours de l'argent pour faire la guerre, mais la caisse est vide lorsqu'il s'agit de secourir le

1) La colonie est dissoute le 16 février 1934, et deviendra la dixième province canadienne le 31 mars 1949.

peuple. Il y a des groupes, tonna-t-il, au cours de l'une des assemblées de son mouvement, qui ne sont ni producteurs, ni consommateurs ni agriculteurs: pourtant, ils ont la puissance pour fixer les prix et déterminer le revenu des producteurs. Ils sont plus puissants que les classes nationales entières. Pourquoi? Parce qu'ils sont organisés, alors que les producteurs ne le sont pas. Ils sont soutenus par le pivot de tout régime démocratique, l'argent, le Veau d'Or. Comme l'argent est le maître suprême en démocratie libérale, il ne faut pas s'étonner si toutes les activités économiques sont asservies à ces groupes occultes qui fonctionnent et pensent en fonction de profits accrus, toujours plus grands. En réalité, les vieux partis ne veulent pas de changement. Cessons d'avoir des illusions. De temps en temps, ils jettent un peu d'eau fraîche sur les plaies enfiévrées du corps électoral. Ils disent: «Sauvons la démocratie!» mais je ne les entends jamais dire: «Sauvons le Canada et les Canadiens». La démocratie libérale ou système des partis, est tout le contraire de la vraie démocratie. La démocratie libérale, c'est l'exploitation et la ruine des petites gens planifiée par les factions politiques au service et pour le profit des puissances d'argent. Il est dommage, ajoutait-il, que les peuples du monde entier ne puissent comprendre à quel point ils sont bafoués, trompés, dépouillés à tous les échelons, réduits à la mendicité, simplement pour satisfaire aux exigences d'une institution juive, la Banque Internationale de l'Or. Seul un parlement corporatiste pourra fixer le coût de la vie, stabiliser les prix, éliminer les spéculateurs et les «jobbers» qui parasitent sur le dos des producteurs. Le corporatisme, c'est la disparition de l'assiette à beurre, du **patronage** partisan, des prébendes politiques, des commissions sur les contrats, des souscriptions aux caisses électorales et de tout ce qui gonfle illégalement les prix. La cause de presque tous nos problèmes, est dans la corruption d'un système qui favorise les opérations crapuleuses au détriment du mieux-être des citoyens.

Arcand ne mâchait pas ses mots.

Sa virulence effrayait souvent les politiciens traditionnels.

Arcand, ce **tordu**, dérangeait.

Pour le petit peuple, les démunis, il était la réponse à leurs espoirs.

– Nous sommes les victimes des mensonges de nos gouvernements, disait Arcand, et je ne cesserai de les dénoncer tant que je serai vivant.

Le député de Québec-Centre, le docteur Philippe Hamel appuya ouvertement Arcand lors d'une causerie qu'il prononça en la salle de Saint-Alphonse d'Youville.

«Depuis plus de cinquante ans, les gouvernements se sont trop désintéressés de la spéculation sur les grands marchés du monde. Ils ont permis des jeux de bourse à la hausse et à la baisse pour le bénéfice d'un certain nombre de profiteurs... une bande organisée de chevaliers d'industrie. Le mouillage des capitaux n'est plus que vol légalisé... et la manière indirecte du régime supercapitaliste de frustrer l'ouvrier de son juste salaire et la manière directe de voler l'épargne. Le corporatisme est une réponse à nos problèmes et la meilleure voie à suivre pour changer les choses. Cette formule s'oppose à l'individualisme, à la haine des classes et à l'égoïsme. Le premier pas vers le corporatisme, c'est la préparation des esprits, la formation de syndicats, une prise de conscience du peuple sans que le régime parlementaire ne soit affecté, car le corporatisme consiste à grouper en corps professionnels tous les individus qui travaillent dans une même profession ou un même métier. À tout prix, il faut détruire la dictature économique et la dictature de l'argent, les deux monstres qui s'alimentent de notre labeur, de nos sacrifices et nous volent nos épargnes par dessus le marché.

Arcand préconisait le «gros bas de laine», expression consacrée à l'époque.

L'émancipation financière des Canadiens français, croyait Arcand, passait inévitablement par l'épargne. Mais encore fallait-il que les travailleurs gagnent suffisamment d'argent, aient des emplois stables pour en mettre de côté.

Le député Hamel partageait cette opinion.

Mais tout ça ne serait pas facile.

* * * * *

Partout, les travailleurs quêtaient du travail et les «marches de la faim» se multipliaient. Les gagne-petit n'avaient aucun pouvoir pour changer quoi que ce soit, sauf d'aller voter une fois tous les quatre ans à des «élections paquetées».

À la taverne du coin, devant une grosse «Black Horse», ils discutaient à leur façon de leurs problèmes... et ceux du monde entier.

– Le «boss» qui payait ses employés deux cents de l'heure, n'était-il pas une vraie ordure? Et le juge qui le condamnait à 10$ d'amende, qu'est-ce qu'il était lui? Quelque chose de pire? Quelle merde ce monde de fou! Et dire qu'on ne pouvait rien faire pour l'améliorer. Il fallait le subir, vivre chichement, pour que les cochons s'engraissent à même la sueur des autres.

– On est né pour un p'tit pain, répétaient-ils, fatalistes, comme une leçon apprise par coeur.

– Hey, Jos! Qu'est-ce que tu penses du retour à la terre?

– Je suis parti d'une terre, au lac Bouchette, pour venir en ville. Crois-moi, j'ai pas envie d'y retourner. Y'a pas d'avenir là-dedans. Je veux me lancer dans la mécanique. Plus il y aura d'autos, plus on aura du boulot. La campagne, les prairies, c'est bon pour les vaches, pas pour le monde!

– N'empêche qu'on te fait des bonnes conditions. C'est Taschereau qui le dit.

– Justement, faut se méfier. Ce type-là m'a jamais fait confiance. Sur des terres de roches, mon Réal, les conditions seront jamais assez bonnes.

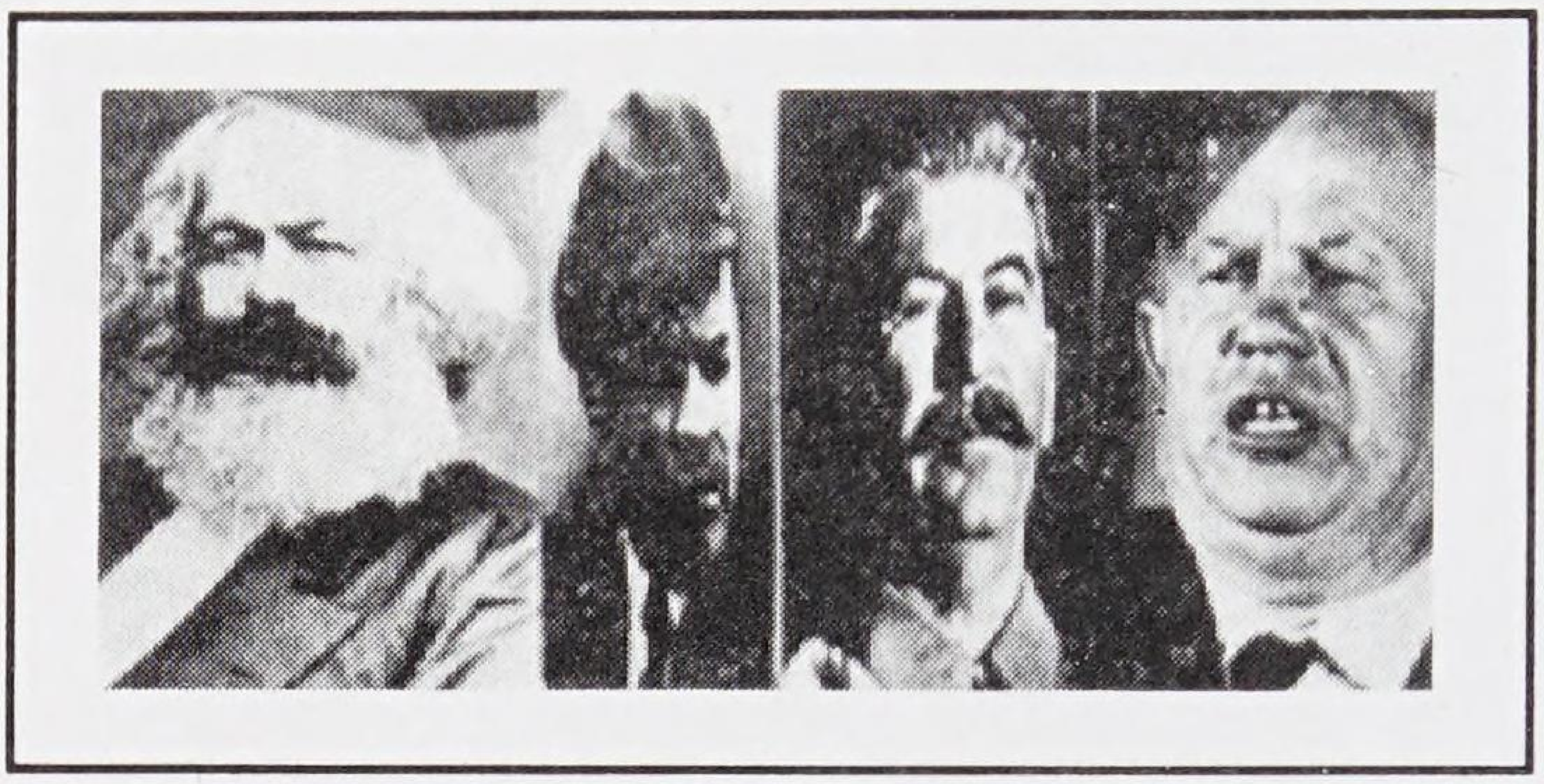
– Arcand, qu'est-ce que tu penses de lui?

– Ben, à l'entendre, y'est franc comme un coup de couteau dans le beurre. De toute cette bande de politiciens, ça me paraît le plus honnête. Le plus vrai. Hey, garçon! Une autre «Black» pour me remonter le moral! Ce ne sont pas les guerres qui tuent, mais le chômage.

CHAPITRE

4

Tirez-le à vue! (shoot him)



Au début du siècle, le Québec pastoral fut confronté à diverses idéologies dont le marxisme, doctrine qui fait de l'État le dépositaire de tous les pouvoirs, politique, économique et culturel.

Entre Adrien Arcand et les judéo-communistes, ce fut l'occasion d'une véritable foire d'empoigne, une partie de bras de fer.

Bien que le marxisme légitimait tous les abus dans les pays dominés par les «communistes», l'Occident, surtout après la deuxième grande guerre, vit proliférer les sympathisants au Québec; une meute d'intellectuels, d'écrivains, de philosophes en pantoufles et de syndicalistes doctrinaires monta dans le train stalinien.

Cette «go-gauche» clairsemée récupéra à son profit – avec un succès relatif – le discours communiste dont Tim Buck fut le chantre attitré au Canada.

Le fascisme – représenté par Adrien Arcand et son parti politique – trouva chez nous une clientèle nombreuse et attentive, il n'en fut pas de même pour la doctrine communiste (la bête immonde) férocement combattue par Arcand.

– Dans les pays communistes, c'est au cri de «liberté» qu'on a usurpé tout pouvoir. Non pour libérer les foules miséreuses qui ont servi de marchepied aux usurpateurs, mais pour réduire

radicalement leur liberté de propriété, de religion et de famille, ne cessait de répéter Adrien Arcand.

Le judéo-communisme heurtait de plein fouet les convictions religieuses d'Adrien Arcand.

– On a cru que les immortels principes de la Révolution française avaient pour objet de libérer l'humanité des chaînes forgées par la tyrannie des rois, les restrictions religieuses, l'ordre des hiérarchies, les disciplines de la tradition, les vieux codes d'honneur. C'est ce que la propagande a chanté sur tous les tons. Mais ceux qui ont concocté les terribles poisons, les sophismes destructeurs, les mortels principes, ne cachèrent pas dans leur correspondance et leurs conversations intimes, le but réel qu'ils voulaient atteindre. Les lettres de Voltaire, d'Alembert, de Condorcet, de Diderot et autres «gloires» du modernisme matérialiste sont unanimes sur ce point. Leur oeuvre entière, leurs efforts opiniâtres et tenaces visaient d'abord et avant tout à écraser «l'Infâme». Et d'après leurs explications, «l'Infâme» n'était nul autre que le Christ et Son oeuvre sur la terre.

«Adrien Arcand est un opportuniste qui utilise le tremplin de la mystique religieuse pour se faire une carrière politique», colportaient plusieurs de ses adversaires, s'efforçant par le dénigrement de détruire sa crédibilité. Ils le comparaient à Duplessis qui, le mercredi, journée consacrée à Saint-Joseph et commencée par une messe à la Basilique, allait chercher le vote des dévots.

« Duplessis était un rusé matois et un hypocrite, Arcand aussi. Comme papistes sournois, l'un et l'autre se valaient. Derrière l'écran de fumée, il y avait deux politiciens retors, ambitieux».

La vie du chef du Parti National Social Chrétien, sa correspondance publique et personnelle, ses articles , brochures, pamphlets, ses déclarations à différentes tribunes, balayaient les médisances.

Arcand était vraiment un mystique et le proclamait.

– Laissons braire les semeurs de faussetés, disait-il, amusé.

Polyglotte parlant l'anglais, l'espagnol, le grec, l'hébreu et l'allemand, très versé en théologie et en sciences religieuses – au point qu'en cette matière on le disait plus savant que la majorité des membres du clergé – véritable encyclopédiste par l'étendue de sa culture, journaliste de combat, certains de ces collègues affirmaient qu'il avait du génie.

À sa manière, dans son milieu et à son époque, il était une espèce de Pic de la Mirandole(1).

Sa féconde et prodigieuse mémoire étonne ses amis et connaissances qui fréquentent – dans les années «20» – le restaurant de la **Mère Lelarge** où il déjeune tous les jours avec son ami, le docteur Philippe Panneton. Autour de leur table, on retrouve Victor Barbeau, Ubald Paquin, Edouard Montpetit, le notaire Victor Morin, les frères Chauvin,Léon Lorrain, le juge Édouard Fabre-Surveyor, Armand Lavergne, Louis Francoeur, tous passionnés de politique, d'art et de littérature.

La Mère Lelarge ne cachait pas son affection pour Adrien Arcand, un client hors de l'ordinaire qui, à l'époque, pouvait réciter en grec les quatre évangiles de la passion, les églogues de Virgile, plusieurs chapitres de l'Iliade, les homélies de Chrysostôme et d'innombrables pièces classiques en français et en anglais.

Qu'est-ce qui fait qu'un grand homme se démarque du commun de son vivant?

Bien fol pourrait le dire.

Si Napoléon était né au début de notre siècle, il aurait possiblement été un grand militaire. Né quelques années plus tôt, César serait-il devenu dictateur? Si Arcand n'avait vécu l'époque – entre deux grandes guerres – d'une spectaculaire mutation industrielle et connu l'émergence de doctrines révolutionnaires,

---

1) Jean Pic de la Mirandole (1463-1494) fut célèbre par sa précocité et son savoir. Àdix ans, on le plaçait au premier rang des poètes et orateurs de son époque. Il parlait couramment les langues latine, grecque, arabe, hébraïque, chaldéenne.

il ne se serait probablement pas lancé dans un vaste débat public ni fondé un parti nationaliste.

Les circonstances façonnent le destin des hommes.

Le plus souvent, les événements décident des orientations et de l'ascension des individus, ce que les anglophones nomment le «just in time».

Certains hommes – Arcand entre dans cette catégorie – adorent la turbulence, la polémique, les combats épiques. Que leurs valeurs spirituelles et traditions soient menacées, ils sautent dans l'arène avec la conviction profonde que c'est là le seul choix logique.

S'il eut vécu au temps de la Révolution française et des dogmes hérétiques, Adrien Arcand aurait probablement étranglé Robespierre de ses propres mains et brûlé Mirabeau sur la place publique.

«Quels sont les plus mortels ennemis du Christ? Le **Catéchisme national** qui porte l'imprimatur de feu le cardinal Rodrigue Villeneuve, alors archevêque du diocèse de Québec, répond à cette question:

« La franc-maçonnerie, la judéo-maçonnerie et le néo-messianisme juif».

Adrien Arcand n'avait donc nullement besoin de s'alimenter aux doctrines étrangères pour tirer la conclusion que tout l'édifice social chrétien courait un effroyable danger avec le judéo-communisme et qu'il était de son devoir d'entrer dans la mêlée. Il ne fut pas tributaire des courants antisémites ou du fascisme à l'allemande, comme certains le crurent, mais le devint à cause de sa culture religieuse, sa Foi vive et sa certitude que rien ne pouvait remplacer le catholicisme.

– En mon temps, écrit-il au chanoine Georges Panneton, durant les années 1917-18-19, au Portique des Sulpiciens, je découvris l'école par excellence de la mémoire, de la discipline et surtout de l'auto-discipline. Plus tard, au Gésu des Jésuites, pour la philosophie, je fus consterné par le laisser-aller et surtout le mondanisme qui y régnaient; mes confrères ne parlaient

que de leur blonde et d'autres pratiquaient, en s'en vantant, leur homosexualité. Ce «cours d'histoire» ne me sanctifia pas. Mon stage au Gésu fut de courte durée puisque la grippe espagnole me frappa et m'immobilisa pour neuf longs mois. Mais un ineffable souvenir de jeunesse, très saisissant, me reste comme un relent très vif; le passage du Petit Séminaire au Gésu des Jésuites a été comme une chute du haut mysticisme dans la vie de ce monde.

Jean Bruchési, son confrère au Petit Séminaire et plus tard ambassadeur, dira de lui:

– Adrien est un soldat, mais avant tout un soldat du Christ. Il a l'âme d'un missionnaire. Il y a en lui une notion d'Absolu.

* * * * *

Au Canada, le mouvement communiste n'avait pas précisément le vent dans les voiles, mais ses animateurs multipliaient les assemblées publiques et cherchaient à recruter des membres dans le milieu ouvrier et les syndicats, chez les **Chevaliers du travail** qui avaient essayé de mettre sur pied un parti ouvrier, restreint à Montréal et d'inspiration travailliste. Cette formation rassemblait des travailleurs de tous les métiers et fonctionnait sur une base exclusivement régionale.

Vendre le communisme au Québec, province foncièrement catholique, était quelque chose comme une mission impossible, mais Tim Buck, adversaire irréconciliable d'Arcand, menait adroitement sa petite guerre de diversion et de manipulation dans les camps de chômeurs.

Marches de la faim, émeutes à Régina, bagarres et arrestations, arbitraire du gouvernement fédéral qui refusait d'augmenter l'aide aux chômeurs, nombreux affrontements entre les communistes et les nationalistes au Québec, autant de facteurs violents qui alimentaient la crise.

Lors des assemblées du PNSC, Adrien Arcand malmenait durement les «pantins de Moscou» et leurs sbires.

– Quand, par hasard, à Hollywood, on fait un film de nature religieuse, on confie le rôle des prêtres à des athées ou des communistes tels Sinatra dans «The Miracle of the Bells», Gregory Peck, dans «The Keys of Kingdom», Henry Fonda, dans «The Fugitive». Maxwel Anderson qui a préparé le scénario de «Joan of Arc» est membre d'une organisation communiste qui est en constant rapport avec le consulat soviétique de Los Angeles. L'esprit qui anime le communisme est un esprit de haine et de destruction.

Les émissaires de Tim Buck rapportaient à leur chef les propos incendiaires d'Arcand.

Pat Walsh, éminence au Québec du Parti Communiste canadien, avait le feu vert pour lâcher sa bande de fiers-à-bras. Entre les **Légionnaires** d'Arcand et les communistes, les accrochages étaient fréquents, dans les parcs (Jarry, Lafontaine) où se tenaient les assemblées sur des estrades improvisées; un certain Michel Chartrand courait d'un meeting à l'autre pour endoctriner les chômeurs et leur vanter les vertus des régimes socialistes.

Lors de mémorables affrontements, le **major** Maurice Scott, ex-vétéran de la première grande guerre mondiale, et chef des **Légionnaires** du PNCS, connaissait la manière de mâter les intrus; colosse de six pieds et quatre pouces, rompu aux arts martiaux, il pouvait d'un coup de poing assommer un boeuf.

Il vénérait son chef.

Malheur à celui qui aurait levé la main sur Adrien Arcand!

Dans le feu de l'action contre la horde communiste venue saboter une assemblée, le «Major» faisait merveille, jouait des pieds et des mains avec une belle virtuosité.

Après une bonne bagarre, il disait d'un air entendu à ses hommes, des «jeunesses» qu'il entraînait à la dure:

– Assommer des communistes – que Dieu me pardonne! – est une véritable délectation.

Les forfanteries de son «Major» amusait Adrien Arcand.

– Ne frappe pas trop fort! lui conseillait-il, sarcastique. Après tout, ces matamores ne savent pas ce qu'ils font.

– Chef, faites-moi confiance! Le «Major» brandissait son poing énorme. Si Dieu m'a donné autant d'atouts physiques, c'est pour m'en servir, pas vrai?

Au demeurant pacifique, le «Major», sous une écorce plutôt rude, cachait une grande sensibilité. Il entraînait ses **soldats** en leur inculquant le respect de l'ordre et de l'autorité.

– Je vous apprends ce que je connais le mieux, les arts martiaux. Si l'un de vous se bat dans la rue, il sera radié du parti. Compris?

– Message reçu, major.

À l'affût des assemblées ordinaires du Parti National Social Chrétien, et en l'absence des hommes du «Major», les communistes surgissaient en trombe et tapaient sans discernement sur les spectateurs. Les moins vigoureux écopaient d'horions qui les laissaient souvent avec une binette sérieusement amochée.

Pour les grandes assemblées au Marché Atwater, Saint-Jacques ou Maisonneuve, les communistes – ayant déjà goûté à la médecine du «Major» – se tenaient au large, mais il n'en était pas de même à Toronto où à Québec, dans le quartier Saint-Roch; dans ces deux villes, les communistes étaient solidement structurés.

Jos. Farr, un individu qui s'exprimait avec une grande aisance, dirigeait la branche ontarienne du PNSC. À tour de rôle, lors des assemblées, les responsables de secteurs rendaient compte à l'auditoire des progrès accomplis dans leur province respective, après quoi Jos. Farr présentait Adrien Arcand.

À l'extérieur de la salle du Massey Hall où se tenaient souvent ces importantes assemblées organisées avec la collaboration de la police de Toronto, les communistes ne perdaient pas de temps, tapissaient les murs des édifices et les poteaux d'un poster géant montrant Arcand, avec la mention suivante: **Shoot him at sight!** (Tirez-le à vue!)

Le «Major» rugissait.

– Si je mets la main sur l'un de ces colleurs, son compte est bon!

Malgré une intense surveillance des allées et venues des spectateurs, des matamores communistes réussissaient à se faufiler dans la salle et attendaient une occasion propice pour déclencher une bonne bagarre.

Les Légionnaires passaient à l'action, expulsaient les indésirables que les policiers de Toronto, en service à l'extérieur, flanquaient dans les paniers à salade.

– Il n'y a personne comme Arcand pour faire sortir les rats de leur trou! disaient les officiers, chargés de maintenir l'ordre.

Au cours de superbes envolées oratoires, Arcand ne manquait jamais d'assaisonner à sa façon les fantoches de Moscou, ces envoyés du Diable qui collaient sur les murs des pancartes haineuses.

– Ces fous suggèrent de me tirer à vue! Mais pour des «Sans-Dieu», incapables de comprendre la fraternité humaine, cela n'a rien d'étonnant. Imaginez l'humanité sous la coupole de ces tyrans! Dans ce monde ne règneraient plus que le Mal, la destruction et la persécution, la confusion et le chaos. Et ils osent parler de **liberté**! Pour eux, la liberté, ce sont les prisons, les camps de concentration, la torture morale et physique. C'est par millions – au nom de la fraternité – que les communistes martyrisent, emprisonnent et massacrent leurs frères derrière le rideau de fer.

La salle se levait d'un bloc pour applaudir à tout rompre.

De tous les opposants à l'expansion du judéo-communisme au Québec et au Canada, le groupe piloté par Adrien Arcand, était le mieux structuré.

Et le plus virulent.

CHAPITRE

5

À *l'hippodrome de New York, la visite d'Arcand déclenche une émeute*

Par son charisme, son verbe, ses idées, il savait recruter ses disciples dans toutes les classes de la société. Son intégrité fascinait ses collaborateurs.

Vers l'expansion

Notre Parti est un mouvement fédéral s'étendant d'Halifax à Vancouver. Dans toutes les provinces, déjà, nous avons des organisateurs, moniteurs, etc., enfin les cadres complets d'une organisation politique.

Pour tous tant que nous sommes, ce n'est pas tout de connaître notre programme, d'être membres. Il faut en plus répandre, donner ce que nous avons reçu. Garder la lumière sous le boisseau n'est point profitable.

Il faut que dès le début de l'automne, tous les Canadiens sans exception aient lu notre programme. Le Parti, dit un article de nos règlements, ne pourra progresser que dans la mesure où le programme sera connu. Et c'est vrai.

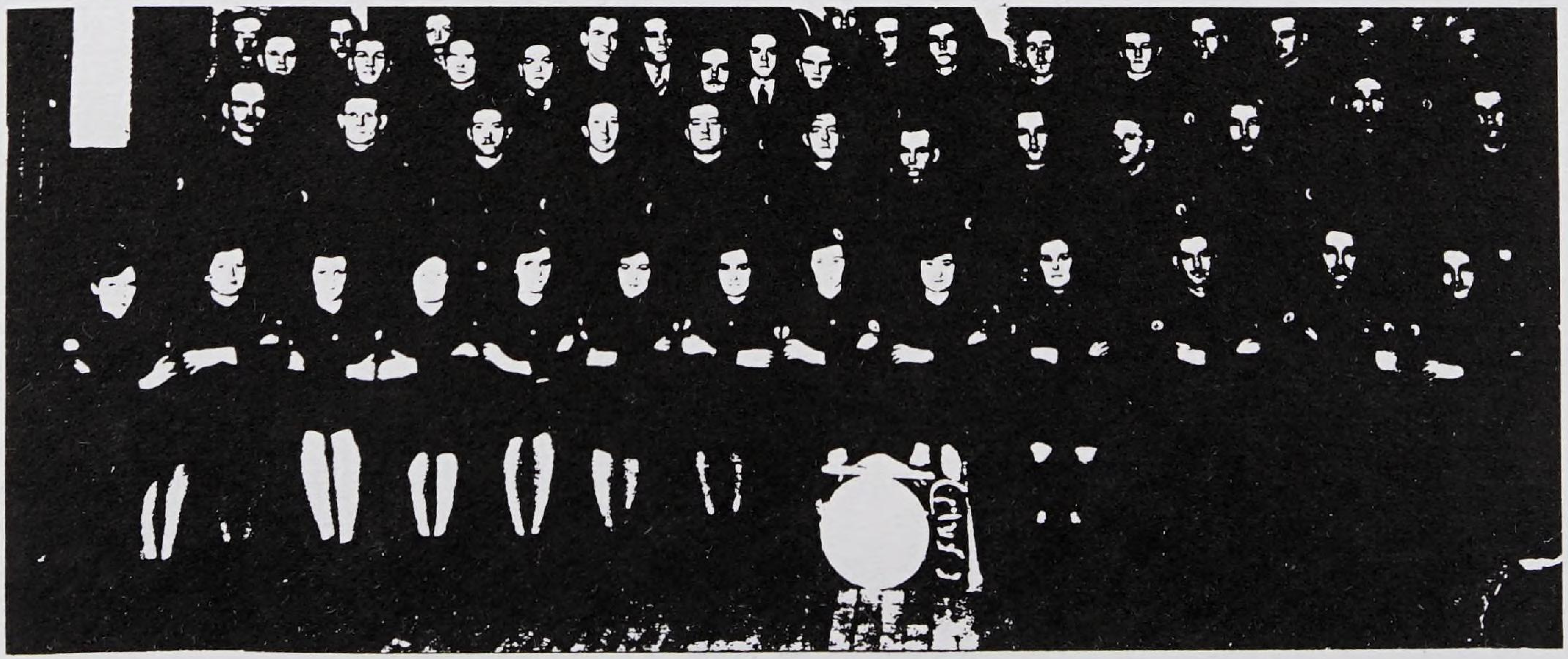
Notre programme, c'est notre mouvement et il faut le répandre. Personne en Canada n'a osé discréditer notre programme. Et personne ne peut discréditer quelque chose de sensé, de logique.

Diffuser le programme, c'est propager le Parti. Et plus notre mouvement sera connu, plus la juivocratie reculera.

Notre programme, tous le réclament, mais tous ne le connaissent pas. Et c'est notre devoir, à nous qui connaissons le danger judéo-communiste, de voir à la diffusion de nos idées. Notre programme réclame le Canada aux Canadiens et quel est donc le Canadien en ce pays, qui ne le veut pas ainsi?

Alors, durant les mois de mai et d'été faisons un effort tout particulier pour répandre plus que toute autre littérature, le Programme de l'Unité Nationale, le seul qui peut nous débarrasser de l'emprise de la juiverie, de la franc-maçonnerie, du communisme et nous donner une fois pour toutes le "Canada aux Canadiens".

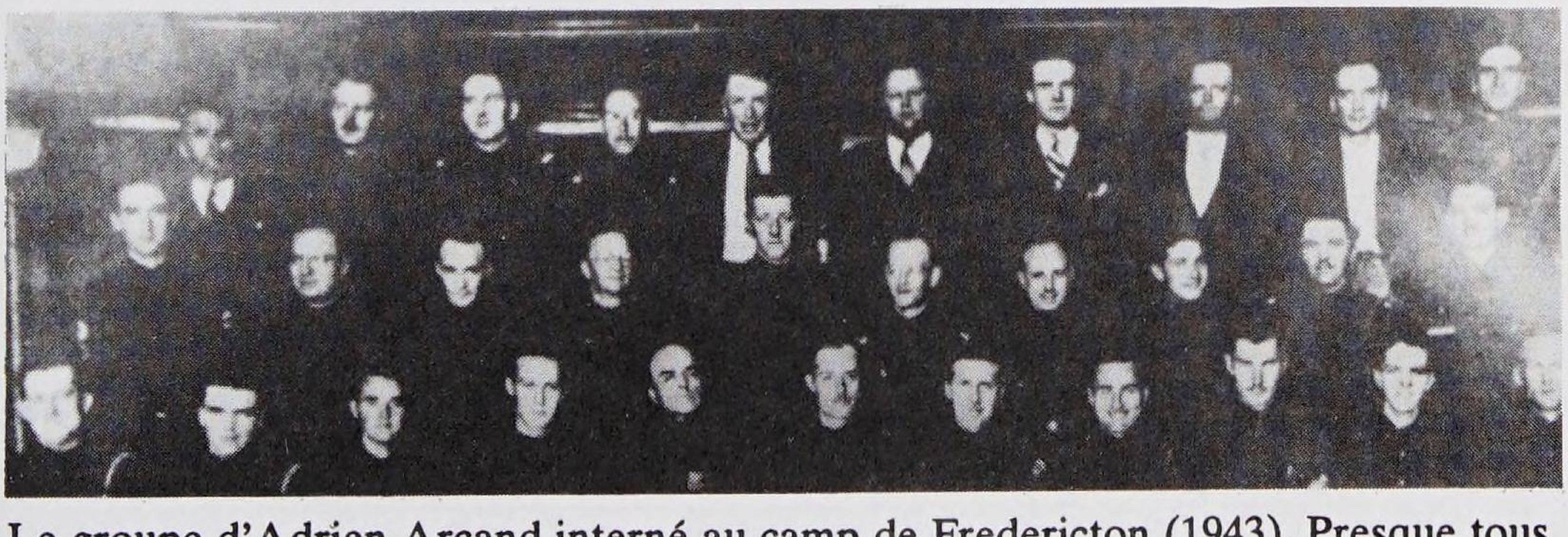
L'ORGANISATEUR PROVINCIAL



Après sa libération en 1945, Adrien Arcand disait souvent: « Nous avions une organisation bien structurée un peu partout au Canada. S'il n'y avait eu la guerre, notre parti aurait tout au moins formé l'opposition à Ottawa. L'unique photo d'époque que nous publions, nous montre les organisateurs d'Arcand, réunis à l'occasion d'un colloque.

A la conclusion de la convention nationale

● Photographie de quelques délégués à la convention de l'Unité Nationale, prise en l'hôtel LaSalle, de Kingston, le 2 juillet dernier, lors de la signature des procès-verbaux de la convention. Assis, de gauche à droite, M. ADRIEN ARCAND, chef du parti; M. JOSEPH C. FARR, organisateur national; M. DANIEL O'KEEFE, organisateur pour le Nouveau-Brunswick; M. MARIUS GATIEN, organisateur pour Québec; debout, M. JOHN SCHIO, organisateur pour la Saskatchewan; M. JAMES DUNCAN JR., organisateur pour Ontario; M. C. S. THOMAS, organisateur pour la Colombie-Britannique; M. JOHN S. LYNDS, organisateur pour le Manitoba; M. WILLIAM McDUFF, organisateur pour la Nouvelle-Ecosse; M. H. ARCAND, membre du comité national du Transport.



Le groupe d'Adrien Arcand interné au camp de Fredericton (1943). Presque tous sont décédés.

Avant l'effrondement du régime tzariste le 12 mars 1917 et l'abdication de Nicolas II, l'Orient, les Canadiens, tout comme l'Occident, ne connaissaient qu'un seul régime économique, celui du «capitalisme sauvage».

En 1924, généré par la révolution Russe, un seul État socialiste existait dans le monde sous le vocable de «l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques» ou URSS.

Né le 22 avril 1870, Vladimir Illitch Oulianov, dit Lénine, sortait de la petite bourgeoisie russe; à sa mort survenue le 21 janvier 1924, il laissait à la planète un héritage empoisonné accaparé par Staline, un tyran sans scrupule.

Dans l'un de ses derniers messages au Congrès du Parti communiste, Lénine crut nécessaire de mettre en garde les membres concernant le camarade Staline, devenu le secrétaire général.

« Il a concentré entre ses mains un immense pouvoir et je ne suis pas certain qu'il puisse en user avec prudence».

Les événements donnèrent raison à Lénine, à titre posthume.

Ces changements politiques et idéologiques à l'échelle internationale, accouchèrent d'une rhétorique particulière, d'un langage ésotérique qui poussa Staline à écrire un opuscule dans le style pompeux, «Le Marxisme et les Problèmes de Linguistique».

On ne peut, sans sourire un peu, évoquer la pseudo **go-gauche** marxiste-léniniste québécoise qui se donnait du «camarade» à tour de bras dans les salons ou à leur bar préféré et s'affichait comme les «éclaireurs d'un nouvel ordre mondial». Réal Caouette, le saltimbanque d'Abitibi, qui dirigea un temps à Ottawa, une formation politique dont plusieurs membres se vendirent au Parti Libéral, pour un plat de lentilles, parlait aussi de cet «Ordre Nouveau», nom de la revue qui véhiculait les idées funambulesques des créditistes.

Le credo communiste, marxiste, maoïste et autres superlatifs idéologiques, coïncida avec la liquidation du pan-canadianisme bourassien.

Adrien Arcand n'aimait pas beaucoup Bourassa.

– C'est le nationaliste qui a fait le plus de tort à notre peuple et notre race. Depuis trente ans, il n'a fait que la desservir. Au lieu de se battre pour les Canadiens français, comme c'était son devoir, il s'est battu pour les **minorités.** Au pays, nous avons des colonies d'immigrants, des groupes ethniques différents, mais combien avons-nous de minorités. Et qu'est-ce qu'une minorité? En conférant à ces groupes ethniques le titre de minorité, Bourassa a travaillé contre nos droits nationaux exclusifs. Par ses interprétations du catholicisme et son indiscipline doctrinaire, c'est le catholique chez nous qui aura fait le plus de mal au catholicisme. À sa conférence «Honnête ou canaille» digne d'un Rahard, il a bavé sur notre clergé jetant ses âneries en pâture à la curiosité avide de l'ennemi. Mais pourquoi n'a-t-il pas également jugé les rabbins et les «clergymen?». C'est très simple, les adversaires de notre clergé ont trouvé – pour augmenter leur prestige au détriment de nos institutions – un champion en la personne de Bourassa. Pour Bourassa, le nationalisme a consisté à l'anglophobie et à être en même temps pro-juif, pro-irlandais et pro-tout-ce-que-vous-voudrez. S'il y a une canaille dans toute cette histoire, c'est bien cette queue-de-veau de Bourassa.

Dès ses premiers tours de piste à l'échelle canadienne, la formation politique d'Adrien Arcand connut un essor fulgurant.

Le message du PNSC tranchait avec les thèmes éculés des vieux partis, rouge et bleu, les seules couleurs visibles dans le ciel politique canadien. Nonobstant leur divorce apparent, **rouges** et **bleus** logeaient à la même enseigne, celle de la prévarication et des prébendes aux larrons ou aux clans pourvoyeurs des caisses électorales.

– Que le Canada parvienne à se soustraire de la tutelle gourmande et impérialiste de l'Angleterre, rien de plus normal pour un pays normal, disait Arcand. Le «British Empire» devait se débrouiller avec ses guerres et ses politiques d'expansion et d'extorsion colonialistes. Si Laurier a cédé sur cette question en 1914-18, c'est que Joseph Chamberlain lui-même, ministre des colonies en Angleterre, a été coincé par la haute finance de la juiverie internationale. Chamberlain l'a dit et répété.

C'était toujours après coup que la Vérité éclatait, alors que l'on comptait les pots cassés et qu'éclopés et mutilés tendaient, implorants, leurs moignons sacrifiés et demandaient à retardement:

– Pourquoi? À quoi cela a-t-il servi?

Les hommes, malheureusement, ne retiennent pas les leçons de l'histoire; les mandarins en sont conscients, ce qui leur permet de spéculer et d'exploiter sans vergogne les masses aveugles et manipulées par les démons de la désinformation.

Adrien Arcand, s'inspirant du renouveau nationalisme proposé par Armand Lavergne, Jules Fournier, Omer Héroux et quelques autres jeunes journalistes idéalistes, croyait plutôt à une autonomie plus large consentie par Ottawa au Québec, «l'enfant terrible» du fédéralisme .

– Les combats contre l'impérialisme anglais, disait-il, gouailleur, c'est un peu comme jouer du violon pour un public de sourds. La musique est très belle, mais personne ne l'entend sauf celui qui tient l'archet. Réclamons plutôt pour notre peuple, dans le maintien du lien fédéral, une autonomie novatrice et pratique.

Armand Lavergne, un collègue qu'il rencontrait souvent à son restaurant favori, chez la Mère Lelarge, abondait dans ce

sens et pensait qu'un mouvement nationaliste endossé par les élites libérale et religieuse trouverait une bonne clientèle.

Dans un manifeste adressé à la génération montante, le journaliste André Laurendeau reprenait le cri de ralliement de «Maîtres chez nous» lancé par le chanoine Lionel Groulx, slogan magique récupéré en 1960, par les libéraux réformateurs de Jean Lesage.

Dans la revue **Vivre** dont il assumait la direction, le journaliste Jean-Louis Gagnon n'y allait pas de main morte, en proclamant, dans le numéro de novembre 1935:

– C'est par millions que nous expédions le fruit de notre travail pour faire vivre les provinces de l'Ouest, peuplées de la chienlit et des désaxés de l'Europe centrale. Un jour, nous nous battrons pour défendre nos droits bafoués. Nous disons merde à la Confédération!

Le pan-canadianisme prôné par Bourassa était maintenant limogé par les nouvelles préoccupations des Canadiens français du Québec.

Adrien Arcand ne ménageait ni la chèvre ni le chou.

– Si l'indépendance doit se faire, disait-il, elle se fera comme une chose naturelle et souhaitable pour l'épanouissement de notre peuple. Mais faire l'indépendance avec des communistes, ce n'est pas rassurant pour l'avenir. On dira tantôt que le «séparatisme» est dangereux, en oubliant que le véritable fléau de la planète sera toujours le judéo-communisme, un effroyable danger qui plane sur les libertés religieuses et civiles. Tuer la vipère avant qu'elle ne nous tue, voilà notre mission commune et le défi de l'Occident chrétien pour les années à venir.

* * * * *

Le 30 octobre 1937, les Américains lançaient une formation politique de droite à l'hippodrome de New York.

Un «big party!»

Tous les sièges avaient été vendus d'avance; le service d'ordre comprenait 5 000 policiers à pied et à cheval et la fanfare des policiers newyorkais assumait la partie musicale.

Autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'hippodrome, flottaient des centaines de drapeaux de l'Oncle Sam, italiens, anglais, allemands, canadiens.

L'Amérique fasciste, traditionaliste, isolationniste, forte de ses certitudes, affichait ses couleurs.

Les journaux avaient annoncé l'événement à grands coups de manchettes, citant les orateurs qui prendraient la parole, parlaient d'une assemblée explosive avec de gros risques de violence, les communistes américains ayant annoncé qu'ils seraient aussi de la partie pour s'opposer à cette «valetaille rétrograde».

Sur le site de l'hippodrome, les marxistes distribuaient – l'injure à la bouche – tracts et brochures de propagande.

Sous la surveillance de cadets fascistes américains qui se relayaient au service d'ordre toutes les trente minutes, l'assemblée fut ouverte par James Weeler-Hill, chef du groupe américain-allemand.

Il parla dix minutes, fustigea les communistes, ces «pourrisseurs de sociétés» et céda le micro à John Finizio qui apportait les salutations des italo-américains.

Venu spécialement de Londres, Henry Beamish, fondateur et président des «Brittons» d'Angleterre, auteur de «Who Wants War» et grand ami d'Adrien Arcand, s'adressa à la foule durant près d'une heure.

– Une nouvelle guerre mondiale vous pend au bout du nez, déclara-t-il. Nous vivons tous dans une fausse sécurité. Pendant que vous élevez vos familles en préparant de votre mieux l'avenir de vos enfants, la «juiverie internationale» travaille et complote jour et nuit pour provoquer une guerre, comme elle l'a fait en Afrique du Sud et comme elle l'a fait en 14-18. Et lorsque la prochaine éclatera, votre pays vous demandera de servir de chair à canon pour enrichir un peu plus ceux qui tirent les ficelles de nos malheurs collectifs.

Beamish présenta Adrien Arcand.

– C'est un Croisé dans son pays, un Chevalier, un homme qui sert la Vérité. C'est le plat de résistance de cette assemblée et j'ai le plaisir d'introduire un ami de longue date, le chef du Parti National Social Chrétien du Canada, Adrien Arcand.

Pendant que la foule gonflée à bloc explosait dans le délire d'une ovation interminable, les maxistes passaient à l'action à l'extérieur. Armés de rasoirs à longues lames, comme on en trouvait à l'époque chez les barbiers, ce type de rasoir qu'ils aiguisaient sur une lanière de cuir, un groupe de commandos aguerris entaillaient le ventre des chevaux montés par les policiers de New York, alors que d'autres fauteurs de troubles dispersés sur le terrain, déclenchaient des bagarres avec les badauds massés devant l'hippodrome.

Alerté, le «Major» se précipita sur la scène du combat; une dizaine de bêtes gisaient sur la chaussée, les tripes à l'air, baignant dans des flaques de sang. Sachant son chef bien entouré et protégé par sa «Garde de Fer», le «Major» propulsa ses 230 livres dans la mêlée, hurlant à tue-tête:

– Emmenez-en des communistes!

Ses poings d'acier martelaient à droite et à gauche, percutaient des crânes, écrasaient des nez, si bien qu'un officier de la police de New York ne put s'empêcher de lui dire, en riant:

– Un gars comme vous ne serait pas de trop à New York.

Les échauffourées entre les forces de l'ordre, les marxistes et les fascistes, dura une bonne heure; elle cessa, faute de communistes.

En regardant partir les «paniers à salade», le «Major» frotta ses jointures meurtries et dit, regardant ses coéquipiers:

– Grâce à Dieu, nous n'avons que des écorchures. Les pauvres bêtes n'ont pas eu notre chance.

* * * * *

– Mes amis, lorsqu'on m'a transmis l'invitation de dire un mot à cette mémorable assemblée, j'étais quelque peu hésitant.

Pourquoi? me demandez-vous. Et bien, je vous le dis sans ambage; de langue française et Canadien, je ne suis pas chez moi et je craignais que vous pensiez que je m'interposais dans vos affaires. Mais après avoir lu dans les journaux que Monsieur Earl Browder, citoyen de New York, était venu au Canada pour apprendre à notre population de quelle façon il entend bâtir un monde nouveau, je n'ai plus hésité. Le monde proposé par Ed Browder, un système inique qui réclame l'abolition de Dieu, du patriotisme, de la religion, du droit de propriété, de la famille, de l'initiative personnelle, est un monde à combattre, car mon mouvement lutte pour conserver ce que cherche à détruire Ed Browder. Je me suis dit que si on permettait à un Newyorkais de répandre son venin chez nous, je pourrais à mon tour, dans votre bonne ville, vous apporter l'antidote.

À maintes reprises dans les journaux américains et canadiens, j'ai lu – dans tous les styles – les propos injurieux et mensongers de journalistes qui servent les forces du Mal. Dans son pays, mon bon ami Beamish a eu sa part d'épreuves. La diffamation est l'arme favorite des communistes. On a dit que mon ami Beamish recevait des fonds d'Adolf Hitler. Comme mon ami Beamish a commencé sa carrière il y a 40 ans et que Hitler en a tout juste 40, on voit à quel point les affirmations des communistes sont saugrenues.

Pour ma part, n'étant ni Allemand et ne vivant pas en Allemagne, je ne puis être nazi...et encore moins à la solde d'Hitler comme certains de mes adversaires s'amusent à en répandre le bruit. Je ne suis pas à la solde d'Hitler ou de qui que ce soit, pas plus que le furent les Pères des douzaines de Conciles locaux et généraux de l'Église qui légiférèrent contre les Juifs pour protéger la Chrétienneté dans le passé; pas plus à la solde du maître de l'Allemagne, que ne le fut Édouard Ier, d'Angleterre, qui expulsa les Juifs pour sauver son pays; pas plus que ne l'étaient Philippe Lebel, Philippe le Hardi, Charles **V1,** Saint-Louis, Louis **X1V**, de France, pas plus que ne le furent les Pharaons, les Césars et princes de l'histoire. Comme eux et comme bon nombre d'entre vous, nous ne sommes que des patriotes désireux de défendre leur patrie et leurs traditions.

Je ne vous cache pas, mes amis, que l'Occident Chrétien court de très graves dangers et si nous ne savons individuellement nous montrer vigilants, nous cramponner à nos traditions, il n'est pas certain que nos enfants, demain, conservent leur héritage. Les coups pleuvent de tous les côtés. Les communistes et leur prétendu «nouvel ordre social» s'emploient farouchement, haineusement, à niveler nos valeurs. Ils ont entrepris depuis longtemps leur guerre souterraine. Par le cinéma, la propagande vicieuse, ils s'infiltrent dans nos forteresses. En ce moment, nous pensons tous que nos acquis, notre passé, notre Foi sont des valeurs impérissables. Nous pensons tous que les assauts continuels de nos ennemis seront repoussés. Méfiez-vous, car ils disposent d'appuis dans tous les milieux, de complicités et ils achètent, financés par les organisations occultes des «Sans Dieu», ceux qui leur barrent la route ou emploient l'arme perfide de la calomnie pour les détruire. Ils sont capables de tout, car l'argent est leur dieu, et ils cherchent dans le monde à établir par la corruption et autres moyens de persuasion leur pouvoir absolu, démoniaque. Ils envoient partout leurs émissaires pour flatter les plus bas instincts de nos populations et réduire à néant notre dimension spirituelle. Oui, méfiez-vous, mes amis, car un grand pays comme le vôtre est particulièrement visé par les suppôts du communisme. Nous défendons nos valeurs à visage découvert, mais tantôt ils nous accuseront publiquement de tous les péchés d'Israël. Ils diront de vous que vous êtes des racistes, des antisémites parce que nous cherchons à nous prémunir. Ils détruiront l'âme des citoyens qui forment nos sociétés traditionnelles. Si nous ne veillons au grain, nous verrons nos sociétés basculer dans l'anarchie et l'hérésie. Autour de vous, dans votre milieu de travail, vous verrez peu à peu – si vous n'y prenez garde – les changements imperceptibles qui mineront vos valeurs. Si vous laissez faire dans l'insouciance et l'irresponsabilité, les pays chrétiens seront déchirés par la horde des «Sans Dieu» qui veulent, pour la plus grande gloire du prince des ténèbres, un pouvoir absolu sur les masses. Quand ce jour-là sera venu, face à l'écroulement de tout ce que vous aimiez et chérissiez, vous direz, impuissants, devant l'ampleur du désastre: «C'était donc ça l'Apocalypse!»

* * * * *

Le discours d'Arcand fut abondamment cité et commenté dans de nombreux journaux américains.

«Cet homme au verbe facile est-il un visionnaire? Il nous apporte un message. Le retiendrons-nous? Il a su à l'hippodrome dans un anglais parfait, fasciner son public. Ses propos incitent à la réflexion. Pour Adrien Arcand, l'Occident Chrétien court de graves dangers et son pire ennemi est le communisme.

Suivaient de longs extraits de l'allocution.

CHAPITRE

6

Avec Hitler, l'Allemagne a un nouveau maître

Le groupe d'Adrien Arcand interné au camp de Fredericton (1943). Presque tous sont décédés.

Tout juste cinq mois après que les Allemands aient occupé la Rhénanie, Hitler inaugura à Berlin, les Jeux Olympiques de 1936.

Le «Fürher» reçut fastueusement les sommités du monde entier et l'on crut un moment que cet événement spectaculaire dissiperait les malentendus.

En visite à l'Exposition internationale de la chasse qui se tenait à Berlin en novembre 1937, Lord Halifax fut invité à rencontrer Hitler à Berchtesgaden et le dictateur l'assura – il multipliait les déclarations rassurantes – que la paix était un bien trop précieux pour ne pas tout tenter pour la préserver.

Les usines fonctionnaient à plein régime, on construisait des sous-marins en phase accélérée et la mobilisation militaire allait bon train.

Les éditorialistes avaient changé de ton, l'odieux traité de Versailles étant relégué aux oubliettes.

Pour sa survie, son économie, la prospérité et le bien-être du peuple allemand, l'Allemagne avait besoin de respirer et d'expansion.

À ses collaborateurs immédiats, Hitler ne cachait pas son plan global: d'abord, il fallait armer le pays jusqu'aux dents, tester le matériel militaire en Espagne où Franco avait mâté la guerre

civile pour devenir le seul maître à bord et l'autorité suprême du pays, couper l'Europe en deux avec l'accord de Mussolini, créer l'Axe Rome-Berlin et annexer l'Autriche (l'Anschluss) avant que les chefs des différents gouvernements européens aient le temps de se retourner de bord.

– Notre suprématie militaire doit être éclatante. Pour le reste, surprenons nos adversaires par la rapidité de notre action, répétait Hitler.

Pour agir sans obstruction, il entreprit de se débarrasser des indésirables. Il évinça le maréchal Von Blomberg qui venait d'épouser une ex-prostituée – Hitler avait servi de témoin au maréchal et il fut grandement humilié d'apprendre qu'il avait cautionné une ex-fille de joie – écarta le général Von Fritsch, accusé d'homosexualité et assuma dès lors le commandement suprême de la Wehrmacht.

Aux Affaires étrangères, il remplaça Neurath par Ribbentrop, un jeune courtisan sans véritable envergure. Pour la grande aventure qu'il caressait, Hitler ne voulait autour de lui que des hommes sûrs et souples.

Sans tirer un seul coup de fusil, fort d'un plébiscite qui l'approuvait (plus de quatre millions de «oui» contre 10 000 «non») Hitler annonça aux Viennois, le 15 mars 1938, l'annexion de l'Autriche au troisième Reich, un vieux rêve caressé par les Allemands et les Autrichiens, désir contrecarré par les puissances occidentales.

Il restait maintenant à prendre les bouchées plus grosses, mais Hitler se sentait en appétit.

* * * * *

Avant d'être la figure de proue de l'Allemagne, l'auteur de «Mon Combat» (Mein Kampf), connut toutes les vicissitudes de la politique.

Après son push avorté de Munich, le 9 novembre 1923, Adolph Hitler se retrouvait en prison à Landsberg, sur la Lech.

Sa formation politique – le parti national socialiste – était provisoirement décapité, ce qui n'empêcha nullement le futur maître de l'Allemagne de jouir d'appuis solides et de nombreuses complicités à tous les échelons de l'appareil gouvernemental.

Le traité de paix de Versailles assorti de conditions excessives, l'envahissement de la Ruhr pour forcer l'Allemagne à respecter ses engagements, la misère, le chômage et la déprime avaient engendré une irritation croissante dans toutes les couches de la société allemande.

Les patriotes montaient aux barricades.

Fils d'un modeste employé des douanes de Braunau, en Autriche, Adolf Hitler avait rejoint la horde des mécontents, créant – sans programme précis – un mouvement revendicateur qui regroupait au départ quelques centaines de partisans.

Exangue, épuisée moralement et économiquement, l'Allemagne demandait aux vainqueurs du conflit de 1914-18 de lâcher un peu de lest pour que le pays puisse surmonter des problèmes aigus.

De tous les conquérants qui ont défilé au long de la tragique histoire humaine - on pense à Périclès, Gengis Kann, Attila, le «fléau de Dieu», Alexandre, César, Tamerlan, Mahomet II, le vainqueur de Constantinople ou encore Mustapha Kemal, le tueur d'Arméniens – drame atroce qui laissa le monde occidental indifférent – jamais un homme n'aura été aussi conspué de son vivant et à titre posthume que le dictateur du troisième Reich, Adolf Hitler.

– Une propagande indécente par sa démesure s'est efforcée à travers Hitler de ternir à tout jamais l'image du peuple allemand, disait Adrien Arcand, à ses assemblées publiques.

Après plus de cinquante ans, la propagande sioniste ne lâche pas.

Nonobstant le fait que toutes les guerres génèrent l'horreur et une kyrielle de malheurs – amplifiés par des armes de plus en plus destructives – comme on a pu le constater avec la frauduleuse guerre contre l'Irak, on en arrive à se dire que la

manipulation émotive des foules et le bourrage de crânes ont des limites.

Les atrocités commises par les Américains au Vietnam, les bombes atomiques rayant de la carte Nagasaki et Hiroshima, le génocide planifié des «Sauvages» de l'Amérique du Nord, ne seraient, à vrai dire, que des peccadilles.

L'humanité est invitée à ne retenir qu'un seul crime de guerre: celui perpétré contre les Juifs en 1939-45, alors que le deuxième grand conflit mondial a fait plus de cinquante millions de victimes.

À l'époque contemporaine, doit-on s'étonner que tant de peuples soient massacrés dans l'indifférence internationale? En Afrique, sans nous attarder aux ethnies qui subissent des répressions sanglantes, les atrocités commises envers bon nombre de peuples ne soulèvent même pas un cri d'indignation ni ne valent une manchette dans les journaux des pays occidentaux.

Sur cette question de «machine de propagande» Adrien Arcand, toujours direct et souvent brutal, affirmait que la «désinformation» était une spécialité de la clique judéo-communiste.

* * * * *

Condamné à cinq ans de réclusion, libéré 13 mois plus tard, Adolf Hitler avait mis à profit cette période de réflexion pour écrire «Mein Kampf». Confortablement installé, il disposait de deux pièces, l'une lui servant de chambre à coucher, l'autre de cabinet de travail où il entassait paperasse et colis, ses compagnons de lutte et ses partisans le comblant de cadeaux.

À son procès tenu le 26 février 1924, il prononça un véritable réquisitoire contre ceux qui empêchaient l'Allemagne de retrouver sa place dans le concert des nations.

Ayant tout le temps de réfléchir à la future doctrine de sa formation politique, Hitler pensait qu'elle devait non seulement incarner l'idéal commun, mais se hisser au niveau de la mystique

pour capter la ferveur des membres afin que tous deviennent des missionnaires.

– Pour conquérir le pouvoir, disait Hitler à ses partisans, lors des assemblées «chauffées à blanc» par un arsenal approprié, nous devons rester dans la légalité et utiliser à nos fins les attentes et les failles de la société allemande.

Peu à peu, Hitler transforma son parti en une organisation para-militaire, y ajoutant tous les symboles extérieurs – costume, croix gammée, drapeaux, slogans, etc – susceptibles de frapper les imaginations.

Alfred Rosenberg, compagnon du dictateur, dans son livre «Le Mythe du XXème siècle»(1) décortique la philosophie hitlérienne. Cet ouvrage de plus de 600 pages a été traduit en français 50 ans après sa première édition et fut longtemps un livre maudit.

Les races, comme les individus, sont inégales. Les grandes civilisations ont été faites par des races fortes, saines, guerrières. Les Allemands (les Aryens), la race par excellence, devaient reconquérir les qualités viriles de leurs lointains ancêtres. Pour y arriver, Hitler prônait l'esprit spartiate, une morale réformée, une discipline sans faille. Il demandait à des hommes ordinaires — Aryens ou pas – de devenir des surhommes qui imposeraient leur façon de vivre au reste de la planète. Rien de plus, rien de moins. Tout un programme pour un peuple!

Sous toutes les latitudes, les hommes se ressemblent ni meilleurs ni pires, mais avec une tendance à être pires que meilleurs. L'homme étant ce qu'il est, un animal intelligent mais irrationnel, il faut croire que le futur dictateur de l'Allemagne entretenait de fortes illusions sur l'espèce humaine.

Mais Hitler possédait – à commencer par le petit cathéchisme «Mein Kampf» – une formidable machine d'endoctrinement.

---

1) Le Reich fut durement touché par le traité de Versailles; amputé de 70 000 km^2, l'Allemagne perdit près de six millions d'habitants et fut condamnée à payer en 42 versements la somme fabuleuse de 226 milliards de marks-or pour les réparations de guerre.

Servi par son extraordinaire présence en scène, son charisme évident et une voix rauque qui semblait jaillir de ses entrailles, il assumait son rôle de **Führer** avec le brio d'un grand acteur qui sait que le succès d'un film dépend de son jeu.

Mais plus encore, Hitler savait vibrer au diapason de l'âme germanique. Il pouvait décoder les pensées secrètes de ses auditoires, panser les plaies de ses compatriotes et leur laisser croire à la résurrection du Saint-Empire qu'une guerre de trente ans avait décapité.

Sous les faisceaux des projecteurs balayant les scènes où il prononçait ses discours, son apparition – dans le bruit et le tintamarre des instruments de musique – créait toujours une impression profonde sur les foules.

Sa manière aussi de saluer en projetant la main vers l'avant, galvanisait les foules. Ce seul mouvement – salut hitlérien – lui valait une solide ovation.

Hitler parlait un langage que tous comprenaient, car son verbe s'adressait aux tripes du peuple allemand.

– Vive la Grande Allemagne!
Nous nous battrons pour le Reich homogène!
Heil Hitler!

* * * * *

L'homme qui succéda à Hitler et dirigea l'impitoyable guerre sous-marine lors de la deuxième guerre mondiale, le grand amiral Doenitz fournit – dans ses mémoires – un bon éclairage sur l'emprise qu'exerça le **Führer** sur l'Allemagne.

– Le parti communiste progressait à vive allure. S'il parvenait au pouvoir, écrit Dönitz, l'Allemagne serait devenue communiste non sans que les Allemands vivent une révolution sanglante. Les partis bourgeois et le gouvernement démocratique des années «20» n'avaient pu enrayer l'expansion du communisme. La **Reichswehr** ne pouvait se battre simultanément contre la droite et la gauche. Dans les circonstances, elle facilita l'accession d'Hitler au poste de chancelier.

Le Führer prônait, entre autres choses, la fin de la lutte des classes et l'avènement d'un socialisme nouveau, une libération politique vis-à-vis l'étranger, une coalition des efforts pour mettre un terme au chômage et la constitution d'un État ordonné et sain. S'il aimait sa patrie, souffrait des servitudes étrangères, de la situation économique désespérée de son pays, tout Allemand ne pouvait qu'applaudir un tel programme. Les buts proposés par Hitler répondaient à la nature du soldat formé à remplir son devoir et à servir la collectivité.

Successeur in-extremis d'Adolf Hitler et appelé, dans son nouveau rôle à préparer les étapes de la capitulation de l'Allemagne, Dönitz:

– L'objectif pour l'Amérique était de vaincre l'Allemagne. Il aurait été facile pour le commandement américain de pousser rapidement vers l'est et de s'emparer de Berlin. Mais Eisenhower laissa l'Armée rouge prendre Berlin, livrant ainsi, par un comportement inexplicable l'Allemagne aux communistes. On connaît la suite.

Plan diabolique ou stratégie préparés longuement à l'avance, qui sait? Les Américains laissèrent les Russes dépecer l'Allemagne, la vider de son matériel industriel, contruire le mur de Berlin et instaurer la «guerre froide».

Pour les États-Unis, pays militariste et agressif, constamment à la recherche de solutions militaires, le communisme devenait la «poule aux oeufs d'or» susceptible d'alimenter les industries de guerre.

Enrichis par les deux premières guerres mondiales, sortis de leur isolationnisme et nouveau gendarme de la planète, pourvus d'un gigantesque complexe militaro-industriel, les États-Unis, à la faveur de la «guerre froide», trouvaient une opportunité sans précédent pour donner une fantastique expansion aux industries de la mort.

Les Américains, produits d'une culture militariste, surent peu après la déconfiture de l'Allemagne qu'ils avaient – grâce à Dieu et au communisme – une nouvelle guerre sainte sur les bras.

Pour le triomphe de la patrie, du patriotisme bien compris, du sacrifice collectif dans les meilleures traditions militaires, s'amorça une grande bataille stimulante, anticommuniste et forcément doctrinaire, pour le bénéfice de la démocratie.

CHAPITRE

7

Ottawa joue Godbout contre Duplessis

Une époque difficile pour les travailleurs, les syndicats et tous les contestataires qui veulent changer les règles du jeu.

Comme au temps de l'Inquisition, la chasse aux sorcières allait commencer.

Au nom de la démocratie.

Pour le bon droit.

Pour la paix et la sécurité du pays.

Sus aux dissidents, aux empêcheurs de danser en rond, aux sympathisants du nazisme, aux espions en puissance, aux oppositionnistes de la circonscription, aux prophètes de malheur qui, tel Adrien Arcand drainait dans son sillage 84 000 disciples fanatiques.

* * * * *

Adrien Arcand voyait poindre à l'horizon la deuxième guerre mondiale.

Il se montrait inquiet. Dans les périodes troublées, la «chasse aux sorcières» est comme une bombe tombant au milieu d'une ville: beaucoup d'innocents sont sacrifiés aux raisons d'État.

La conscription – ouvertement combattue – semblait certains jours reculer, avoir du plomb dans l'aile, mais il fallait voir au-delà des apparences. Adrien Arcand considérait que les opposants à la conscription marchaient sur des lames de rasoir.

– En temps de guerre, sous prétexte de justifier leurs politiques, les gouvernants optaient pour la répression, tous les coups bas étant permis.

– Jamais je ne sacrifierai mes fils pour le salut de l'Angleterre ou de n'importe quelle autre nation étrangère, déclarait, larmoyant, le député de Labelle(1) au Québec.

Thomas C. Douglas, député CCF de Weyburn, en Saskatchewan, dans une belle envolée oratoire, abondait dans le même sens.

Le 4 février I937, Ernest Lapointe, ministre de la Justice, confessait, de sa banquette à la Chambre des Communes, son horreur pour la guerre.

– Je ferai l'impossible pour que le Canada reste à l'écart de ce conflit.

Se disant contre la conscription, King, toujours ambigu, ajoutait que le «Canada ne pouvait se désintéresser des affaires mondiales».

Noblesse oblige.

Les porte-parole des syndicats catholiques, des sociétés Saint-Jean-Baptiste, de la Confédération des Travailleurs, de l'Alliance des Professeurs – tous contre la conscription – s'époumonnaient sur les tribunes publiques, ajoutaient leur dissidence au concert des protestataires.

Non! à la conscription.

Cette agitation verbale n'était pas tout à fait inutile, pensait Arcand, car elle servait à tester l'opinion publique. Le jeu de la démocratie c'est d'abord de permettre aux citoyens de s'exprimer et de livrer leur pensée pour que les décideurs ensuite, interviennent arbitrairement pour séparer le bon grain de l'ivraie.

La raison d'État est toujours la meilleure.

---

1) Maurice Labelle.

Au coeur de ce débat hautement politique, McKenzie King se conduisait comme une véritable queue de veau. Les uns lui reprochaient son manque d'envergure, mais sa plus grande faiblesse – la plus évidente – était l'absence d'une pensée originale.

La banalité de son discours alimentait la confusion.

Pour renforcer leurs positions, les circonscriptionnistes crurent nécessaire d'inviter la Reine d'Angleterre(1) à faire une tournée au Québec.

Les Canadiens français n'avaient pas pour Elizabeth et son mari, George V1 de sentiments haineux.

Ils trouvaient le couple royal sympathique.

Fidèle haut-parleur des militaristes, les souverains anglais effectuèrent une tournée du genre glamour, serinant le même refrain d'une ville à l'autre.

En dévoilant le «National War Memorial» à Ottawa, George V1 invoqua l'esprit chevaleresque et fit appel à la conscience nationale des Canadiens. Il cita la participation du Canada à la grande guerre de 1914-18. Il souhaitait que l'âme d'un peuple se révèle une seconde fois, oubliant qu'il y en avait deux au Canada.

* * * * *

À partir du moment où le Canada annonça ses couleurs, la propagande fabriqua des images envoûtantes où, en évidence, sur des posters géants, des héros de papier – en noir et blanc et en couleurs – couraient vers l'objectif et vers la mort un sourire aux lèvres.

Habituellement, les héros meurent jeunes, mais ceux qui les envoient à la boucherie, pour des raisons autres que l'honneur de défendre la Patrie menacée, finissent leurs jours octogénaires.

---

1) Elle arriva le 17 mai 1939, retourna dans son pays le 15 juin.

Il n'y a pas d'amour dans les guerres, seulement des intérêts. Des mercenaires tels le colonel Trinquier, Mike Hoare, Bob Denard et autres baroudeurs ont compris ça depuis longtemps.

– Tuer des communistes, déclarait Hoare à Libre Belgique en décembre 1965, c'est comme tuer de la vermine. Tuer des nationalistes africains, c'est comme tuer des animaux. Je n'aime ni les uns ni les autres.

En guerre contra l'Allemagne et son dictateur Adolf Hitler, le Canada ne tarda pas à mettre en place toute une série de mesures restrictives et arbitraires.

Maxime Raymond, le député de Beauharnois Laprairie, donna sa version des faits:

– Quand l'Angleterre et la France vendent des canons aux Allemands, cela s'appelle de la civilisation; mais que les Allemands s'en servent contre elles, ça devient de la barbarie. Rien, absolument rien, dans le pacte confédératif, ne reconnaît que nous devons nous porter à la défense des pays européens. Nous courons tout droit vers la conscription.

Jusque-là impuissant à aider les chômeurs faute de moyens financiers – la caisse du ministre des Finances étant à sec – le gouvernement canadien sortit une baguette magique, fit jaillir un bon génie d'une folle générosité qui trouva en un temps record une somme de cent millions de dollars(1), budget affecté à la conduite des opérations militaires.

Bien que rien ne l'obligeait à déclencher des élections, son mandat se terminant en 1940, Maurice Duplessis se sentit coincé par les événements :

– Le gouvernement de l'Union nationale a toujours travaillé à des oeuvres de construction, mais jamais à des oeuvres de destruction; un vote pour l'autonomie, c'est un vote contre la conscription, déclarait Duplessis tout au long des assemblées fiévreuses qui marquèrent la campagne électorale d'octobre 1939.

---

1) La deuxième grande guerre coûta cher aux Canadiens. La dette nationale per capita tripla passant de 21,34 $ à 729,86 $ au début de 1940.

Mais Ottawa, en la personne de Godbout, avait trouvé son «homme de paille»; pour le plus grand malheur des Canadiens français, il céda d'un trait de plume tous les droits pour lesquels les Canadiens français avaient lutté depuis des générations, même s'il s'engagea solennellement, sur son honneur, à démissionner et à quitter son parti si un seul Canadien français était mobilisé contre son gré sous un régime libéral.

Cette déclaration bidon eut l'heur d'amuser Adrien Arcand.

– Ce Godbout est une calamité. Si jamais il démissionne, je veux bien affronter un ours blanc à mains nues, badina-t-il.

Ministre dans le cabinet de McKenzie King, Ernest Lapointe utilisa les procédés les plus vicieux pour faire battre Duplessis. Dans sa bouche, «l'Union nationale devint L'Union nazi... onale».

Élu avec 54,2 pour cent du vote populaire, Adélard Godbout triomphait, mais plus encore Ottawa. Enfin, cet emmerdeur de Duplessis prenait son trou. Les anglophones trinquèrent à la défaite de l'Union nazi...onale et à son chef autonomiste.

La situation entre les gouvernants et les oppositionnistes se détériora très vite.

Lapointe fit savoir aux membres de la Chambre des Communes, le 21 mai 1940, que le temps était venu de mettre au pas les agitateurs sociaux, de les enfermer là où ils ne pourraient plus nuire. Les communistes – déjà visés par la loi du cadenas du gouvernement Duplessis – les sympathisants nazistes, les fascistes du Parti d'Adrien Arcand, la Russian Workers and Farmers Club, tous les groupements étrangers, italien, ukrainien, allemand, pas moins d'une vingtaine d'associations tombaient sous la loi des mesures de guerre.

Sous la pression de l'Union pancanadienne qui réclamait, au cours d'assemblées des gestes concrets d'Ottawa, et avant même l'adoption de la loi des mesures de guerre, les **grands chapeaux** effectuaient une série de **descentes** chez des individus ou groupes identifiés à la «cinquième colonne».

Le nom d'Adrien Arcand figurait sur la liste noire avec la mention «agitateur dangereux». Les membres du Parti National

Social Chrétien furent donc parmi les premiers à recevoir de la «grande visite» au jour et à l'heure ou personne ne l'attendait.

Outre une paperasse abondante, dossiers et documents, croix gammées, insignes, livres compromettants et objets jugés subversifs, les policiers se saisirent de la personne d'Adrien Arcand.

Le chef du PNSC perdait sa liberté jusqu'à la fin de la guerre et c'est à Fredericton et à Petawawa, dans un camp de concentration qu'il se retrouva avec 11 de ses principaux lieutenants dont le chef de ses Légionnaires, le fameux «Major» au coeur d'or et aux muscles d'acier.

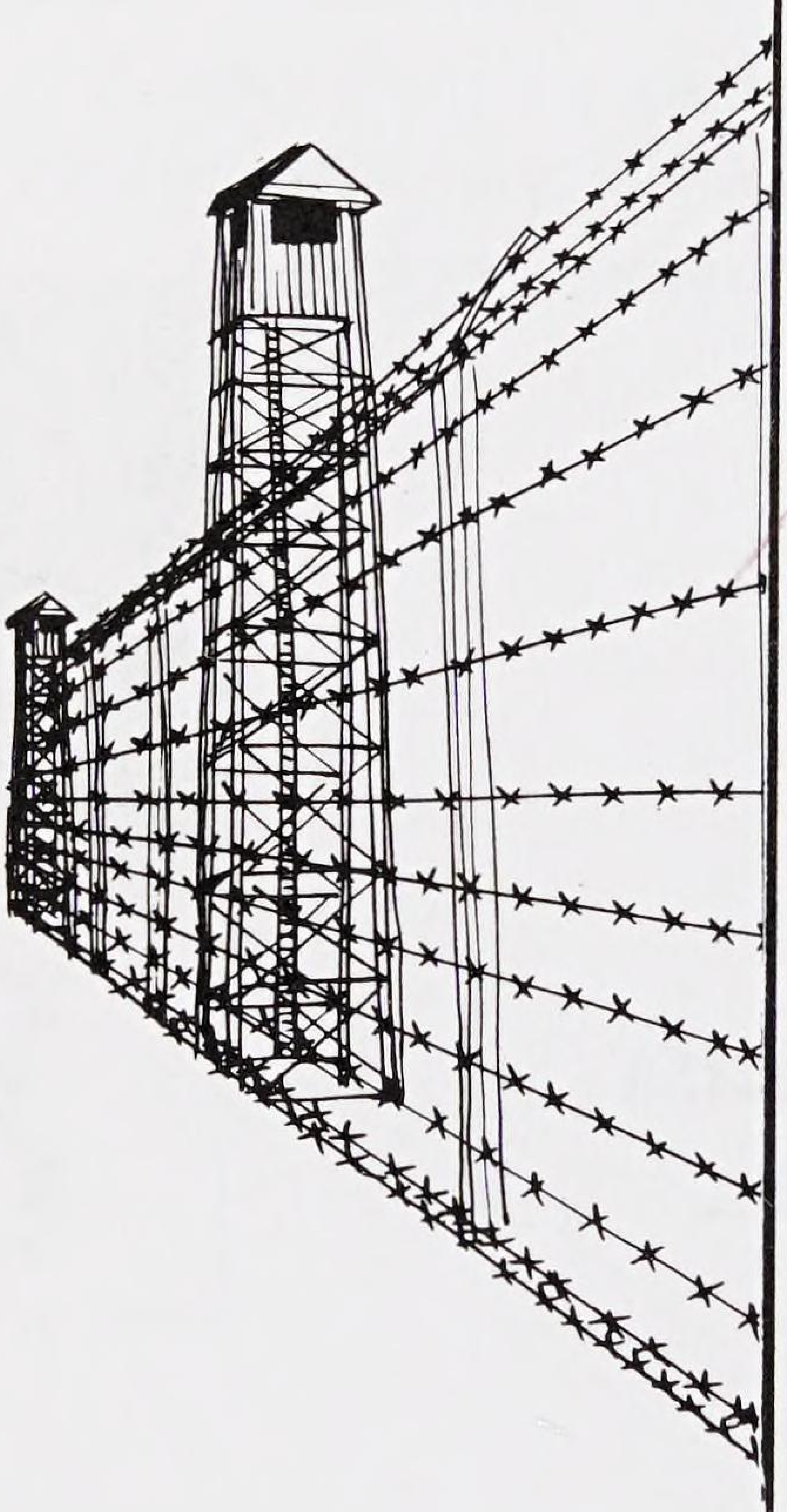
Partout dans les pays européens en guerre ouverte contre l'Allemagne, on procédait à des rafles gigantesques.

Le barbelé se vendait bien.

CHAPITRE

8

Arcand et ses lieutenants sont internés



P.W.	NOMS
503-	ADRIEN ARCAND
508-	Henri Arcand
703-	Albert Abdelahad
490-	Léo-Paul Brunet
501-	Roméo Bark
678-	Paul Bazin
804-	Hughes Bouchard
398-	Raphael Bruno
685-	Henri Bernier
440-	Jules Cardella
408-	Hughes Clément
791-	Camille Côté
792-	Rosaire Chabot
507-	Noël Décarie
488-	Angelo Dalle Vedove
504-	Jos. C. Farr
577-	Joseph Frascadore
686-	Docteur J.-N. Fortin
500-	Marius Gatien
502-	Paul Giguère
976-	Gérard Lanctôt
982-	Gérard Lemieux
866-	Eddy Legault
	Arthur Lebrun
789-	Louis-Émile Lorange
506-	John-M. Lorimer
794-	Aimé Marchand
687-	Gérard Poitras
505-	J. M. Scott
402-	Armand Thibert

LA PRESSE

LE PLUS GRAND QUOTIDIEN FRANÇAIS D'AMERIQUE

Séquestration de tous les biens des associations illégales

A la fin de la guerre, les autorités décideront de la disposition de ces biens et droits, annonce le très hon. Ernest Lapointe.

Le cas de l'Unité Nationale

Les poursuites contre les chefs de cette organisation internés pour la durée du conflit ne sont pas abandonnées mais suspendues.

(Du correspondant de la PRESSE)

Ottawa, 22. — L'internement des chefs du parti de l'Unité Nationale, la saisie des biens ennemis et le chômage ont été les trois principales questions étudiées, hier, à la Chambre des communes.

Tel qu'entendu, le ministre des finances fera, lundi, l'exposé budgétaire, mais le débat sur le budget ne commencera que le lendemain. Lundi, le budget sera suivi de la reprise du débat sur le chômage.

Afin de permettre au très hon. MacKenzie King et à ses collègues de tenir une séance du cabinet, et de donner aussi quelques heures de congé à la députation, à la suite d'une semaine particulièrement bien remplie, la séance de la Chambre a été ajournée à six heures.

Le très hon. E. Lapointe, ministre de la justice, a déposé la copie de deux arrêtés ministériels, l'un déclarant illégale une organisation connue sous le nom de "Technocracy Incorporated" et l'autre concernant le contrôle et la séquestration de tous les biens appartenant à des associations déclarées illé-

rêts au Car[illegible] appartenant à toute association déclarée illégale, étaient soumis au contrôle et à la direction du sequestre, tel que l'exige les règlements concernant le commerce avec l'ennemi. Ces règlements, qui datent de 1939, s'appliquent tout comme si ces biens et ces droits appartenaient à l'ennemi. A la fin

LA PRESSE

LE PLUS GRAND QUOTIDIEN FRANÇAIS D'AMERIQUE

MONTREAL, VENDREDI, 21 JUIN 1940

Le groupe Arcand dans un camp de concentration

Recommandations de l'hon. M. Girouard au ministre de la justice à Ottawa

Après avoir étudié le dossier, le procureur général aurait jugé que les 11 suspects de l'Unité Nationale avaient conspiré contre l'Etat.

On a arrêté deux autres membres de l'Unité Nationale

Autres arrestations prévues

L'affaire des onze suspects de l'Unité National l'enquête est commencée mercredi dernier, pour être née soudainement, dans l'après-midi, au 26 du courant, a pris une tournure sensationnelle, au cours de l'avant-midi, au retour de Québec de Me Gerald Fauteux, C.R., substitut du procureur-général, où celui-ci avait une entrevue avec l'hon. Wilfrid Girouard, procureur-général de la province.

Après l'entrevue, ce matin, de Me Fauteux avec les autorités de la gendarmerie royale canadienne, il aurait été décidé de recommander, de concert avec le procureur-général, au ministre de la justice, à Ottawa, d'envoyer dans un camp de concentration Adrien Arcand, chef du parti de l'Unité Nationale, John-

On pourra s'étonner que les Canadiens français aient voté en 1939 pour les libéraux d'Adélard Godbout, une créature d'Ottawa, plutôt que pour Duplessis, récupérateur et champion de l'autonomie.

Tout au long de son histoire, le «peuple de la nuit», comme l'a appelé le chanoine Groulx, s'est enferré dans les ambiguités et les contradictions.

Il est vrai qu'à l'époque, dans une période de crise, l'autonomie – après le pan-canadianisme de Bourassa – n'était pas vraiment une formule comprise des électeurs.

L'autonomie ne se mange pas; pour les travailleurs, le pain et le beurre ont plus d'importance que les idéologies fumeuses.

L'enjeu était majeur et les bonzes derrière la «machine fédérale» avaient donné à Godbout une orientation claire: ouvrir une brèche dans le mur des oppositionnistes à la conscription.

Cependant, en y regardant de plus près – invoquant la participation du Canada au conflit mondial – les fédéraux voulaient récupérer un certain nombre de secteurs clés détenus par le Québec. Il fallait que ces pouvoirs soient cédés à Ottawa, pour la durée de la guerre.

Godbout était un allié complaisant, ce qui n'était pas le cas avec Duplessis, le bouledogue de l'autonomie.

– Battons Duplessis, confiait Lapointe à des intimes, et tout le reste sera un jeu d'enfant.

Les observateurs anglais avaient suivi de très près la campagne électorale; ils saluèrent en termes élogieux la victoire de Godbout et de son parti, disant que cet exercice démocratique permettrait au Canada de joindre les nations combattantes engagées dans une guerre à finir contre l'Allemagne.

Que se serait-il passé si Duplessis avait été reporté au pouvoir? On peut imaginer une bonne douzaine de scénarios. Le but visé par Ottawa – casser les reins du Québec – n'échappait pas aux observateurs.

Duplessis se serait sans doute débattu comme un diable dans l'eau bénite pour échapper à la duplicité fédérale mais on peut penser – en ce temps de guerre où tous les coups étaient permis – que la démocratie ne le protégeait pas.

Traîné dans la boue, il aurait misérablement terminé ses jours politiques au pilori, condamné pour crime de collusion avec l'ennemi.

* * * * *

Comme tant d'autres nationalistes, fascistes et adversaires de la conscription, Adrien Arcand n'avait pas prévu l'ampleur d'une «rafle» sans précédent à l'échelle nationale. Chef d'une formation politique de 100 000 membres, leader incontesté de la droite alliée avec l'Église, il se pensait immunisé contre une éventuelle arrestation.

Les Canadiens français contemporains n'ont pas subi sur leur territoire l'atrocité des guerres ni connu ses nombreux visages monstrueux. Aussi furent-ils désarçonnés et mortellement inquiets par la «grande rafle» décidée par Ottawa, comme l'étaient les «séparatistes» en 1970, lors du raid injustifié ordonné par le machiavélique Pierre-Elliott Trudeau, prince des chasseurs de sorcières.

Une campagne de haine contre les fascistes et orchestrée par l'Union pancanadienne qui réclamait à grands cris des camps de

concentration, allait fournir une belle occasion au gouvernement canadien de mettre au ban de la société les associations séditieuses et d'amorcer la chasse, alimentée par les dénonciations.

– Monsieur Rivard a un portrait d'Hitler dans son salon.

– Si vous allez chez les Langevin, vous trouverez des croix gammées.

Ou encore:

– Monsieur Untel lit l'allemand.

Les Européens connaissent bien les arômes empoisonnés de la délation et ses conséquences à court et à long terme. Se disculper d'une peccadille devient parfois impossible.

L'opération déclenchée par Ottawa atteignit son but; l'on fit peu de cas des titres ou des positions sociales. Même Camilien Houde, maire de Montréal, tribun tapageur, populaire et adversaire de la conscription retrouva son nom à la une d'une liste noire rédigée par les grands inquisiteurs du Parti Libéral.

Pour sa part, John Diefenbaker, député conservateur de Lake Centre en Saskatchewan et farouche royaliste, voyait des nazis partout, sa province, affirmait-il, «étant infestée» de disciples hitlériens.

– Débarrassez-nous de cette engeance! tonnait-il à la Chambre des Communes.

* * * * *

Petawawa.

Construit sur un territoire boisé couvrant plus de 30 000 hectares, en bordure des rivières Outaouais et Petawawa, ce camp militaire – avant de devenir un camp d'internement – servait à l'entraînement des miliciens de l'Est de l'Ontario.

Vers 1610, le coureur de bois et interprète Étienne Brûlé, ainsi que Champlain, trois ans plus tard, naviguèrent sur ces cours d'eau pour se rendre à l'île aux Allumettes.

À leur tour, les Anglais avaient installé des comptoirs commerciaux, construits des forts et baptisé leurs emplacements: Campbelton, Pembroke[1].

Peter White, officier sous l'amiral Nelson, s'était établi avec sa famille, en 1828, au confluent des rivières Indian et Muskakarat, donnant par sa permanence en ces lieux sauvages, le signal du développement d'une région riche d'un important capital forestier.

À l'orée de la deuxième grande guerre mondiale, le camp militaire de **Petawawa** apparut (de même celui de Frédéricton) comme l'endroit rêvé – il pouvait contenir 1 000 détenus – pour y interner des Allemands, des Japonais, des Italiens, des Canadiens français, les premiers parce que leur pays d'origine était dans le camp ennemi, les seconds parce qu'ils ne cachaient pas leur sympathie pour les régimes fascistes ou pour leur opposition à la conscription.

Petawawa ne manquait pas de pensionnaires.

Chassé de Rome par l'empereur Auguste, pour son livre trop libertin, l'*Art d'Aimer*, le poète Ovide se serait probablement écrié en voyant Petawawa:

– *Mon crime est-il si grand*
Pour que j'aie mérité ça?

Divin raffinement de la junte d'Ottawa, les geôliers – pour un bon nombre – étaient des Anglais, d'Angleterre, prévenus qu'ils gardaient des pensionnaires – les Canadiens français entre autres – peu entichés des succès ou des insuccès futurs de la fière Albion.

Par une étrange coïncidence, Adrien Arcand occupait la baraque numéro 7.

– Ce nombre est symbolique dans la vie biblique des Juifs, expliqua-t-il au «Major». Sept sceaux ne fermaient-ils pas le

---

1) Satellite du camp militaire de Petawawa, Pembroke est le chef-lieu du comté de Pembroke, développement d'une région riche d'un important capital forestier.

livre des Prophéties? Le calendrier hébraïque ne comptait-il pas sept solennités? Pour construire le temple de Jérusalem, Salomon n'avait-il pas mis sept ans? Et les sept servants héréditaires du temple?

Le «Major» appréciait les hautes acrobaties intellectuelles de son chef, qu'il trouvait érudit et savant, mais sa formation militaire le limitait à une logistique plus pratique et plus simple.

Avec une morne résignation, le «Major» regardait l'univers désolant qui serait le sien, celui de son chef et de ses compagnons d'infortune. L'ex-militaire possédait la tranquille assurance des forts et la capacité de s'adapter rapidement à toutes les circonstances.

– Et bien, Chef, si j'abonde dans votre sens, on devra vivre là sept jours par semaine et je ne pense pas qu'on verra souvent dans nos assiettes les bons morceaux des sept vaches grasses.

Doté d'un appétit gargantuesque, les pensées vitales et bibliques du «Major» prenaient le chemin des cuisines. Un moment, il parut complètement absorbé dans une profonde méditation.

– À quoi pensez-vous, mon ami? lui demanda Adrien Arcand.

Le «Major» fit jouer ses muscles puissants et se tapa sur le ventre:

– À une chose, Chef, que je traduirais en une courte question: qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui? Pour un bon steak, je serais prêt à étrangler de mes mains nues Goliath en personne. Vous savez, Chef, c'est un dur moment à passer, mais on en a vu d'autres!

Déridé, Adrien Arcand regardait le «Major» avec affection. Beaucoup d'internes au camp de Petawawa sombreraient dans le désespoir, et un homme comme le «Major» saurait mieux que d'autres les réconforter.

* * * * *

Des individus de toutes les nationalités, de tous les âges et de toutes les classes sociales – du simple manoeuvre au millionnaire – se retrouvèrent logés sous le même toit à Petawawa. Ils venaient de partout, du Québec, de l'Ontario, de la Nouvelle-Écosse, de la Saskatchewan. À cette population hétérogène, s'ajoutaient les marins de la marine marchande dont les bateaux battant des pavillons ennemis, avaient été arraisonnés dans les eaux canadiennes.

Bâti à proximité d'un petit lac poissonneux aux eaux claires, ceinturé par la masse impressionnante d'une forêt aux feuillus éclatants, le camp de Petawawa se trouvait au coeur d'une nature encore vierge, harmonieuse et impressionnante par son étendue.

Ce baraquement avec sa douzaine d'unités en bois, comprenait de nombreux autres bâtiments abritant l'hôpital d'une vingtaine de lits, une salle d'attente attenante à la pharmacie, une immense cuisine flanquée de deux réfectoires assez grands pour accueillir 1 000 personnes, des toilettes, des douches, des lavabos et autres annexes de moindre importance.

L'un des bâtiments avait été affecté au corps professoral; on y donnait différents cours – sciences, mathématiques, langues étrangères, etc. Profitant de l'aubaine et cherchant de leur mieux à tuer le temps, les élèves ne manquaient pas aux professeurs qui acceptaient de dispenser leur savoir.

Qui s'instruit s'enrichit, dit le dicton populaire.

La cantine servait de lieu de détente.

On s'y réunissait pour discuter, assister aux offices religieux, présenter un film ou, le cas échéant, pour voir une pièce de théâtre montée par les détenus.

Un atelier de travail fort bien équipé était le lieu de prédilection des travailleurs manuels; les menuisiers, électriciens, plombiers, cordonniers trouvaient sur place une bonne variété d'outils pour satisfaire les plus exigeants.

Le mobilier des baraques où vivaient et dormaient les «prisonniers de guerre» consistait à une trentaine de lits (en fer) superposés, couchettes à deux étages placées près des 24 fenêtres grillagées. Plus tard, pour qu'il y ait plus de lumière à l'intérieur des baraques, on enleva les grilles. Aucun des détenus, d'ailleurs, ne songeait à s'enfuir, sauf que les Allemands – pour le sport – firent un jour une tentative qui n'alla pas très loin.

Ici et là, au centre de la baraque, les détenus disposaient de tables et de bancs pour les apartés, les parties de cartes, de dames ou d'échecs.

Avec le temps, chaque détenu s'ingénia à créer sa zone d'intimité en la décorant et en recréant dans son espace restreint un petit «home» familier.

Vu de l'extérieur avec sa douzaine de bâtiments et les annexes construits le long d'une large allée baptisée rue Sainte-Catherine, le camp de Petawawa aurait pu être une sorte de gros village propret en pleine croissance, car le flot ininterrompu de prisonniers de guerre l'obligeait à prendre sans cesse de l'expansion.

Pour la nourriture, sans être exquise, les internés mangeaient à peu de choses près ce que l'on mettait sur la table des soldats de l'armée régulière. Les différences étaient ténues, sauf que ces derniers avaient le privilège, les jours de congé, de franchir les barbelés pour rentrer dans leur famille.

Dès six heures du matin, on servait le petit déjeuner: selon les jours, on offrait du porridge, des rôties avec bacon frit, oeufs lait et café, jus de tomates alternant avec d'autres fruits, pruneaux cuits ou orange, le pain étant offert à volonté.

Le midi, le repas comprenait un potage, de la viande avec légumes ou une omelette au lard, des pommes de terre, du pain et du café au lait.

Le repas du soir servi entre 17 et 18 heures était plus léger: poisson avec légumes, pâtes traditionnelles, café au lait et, dépendant des saisons, de la laitue.

Le chef français du Waldorf Astoria habitué à la terrine de lapin sur lit de frisée, à l'émincé de porc à l'aigre doux ou le

pintadeau au dauphin, aurait probablement fait la moue en examinant les plats préparés dans la cuisine de Petawawa, mais compte tenu des circonstances et de la clientèle, il en serait venu à la conclusion qu'en y ajoutant une pincée de poésie, en baptisant certains plats, en les habillant un peu mieux, ils n'auraient pas détonné dans un bon restaurant populaire.

La brièveté du temps accordé aux repas exigeait des convives qu'ils expédient ce que normalement ils auraient dû savourer. Manger est un acte social qui tempère l'agressivité. Dans un camp de prisonniers de guerre, on ne s'embarrasse pas des nuances psychologiques si chères à Brillat-Savarin, prince des gourmets. En scrutant le menu et les avenues inexplorées de la cuisine de Petawawa, feu Gérard Delage, notre prince de la gastronomie, aurait dit avec son humour reconnu: «On peut faire beaucoup mieux avec ça, à condition d'y ajouter les ingrédients de l'imagination!»

Le confort relatif du camp de Petawawa, dominait nettement les camps de détention européens.

Fort de sa Foi et des fidèles qui l'entouraient, Adrien Arcand songeait à mettre à profit les «longues vacances» que la junte d'Ottawa lui imposait.

La prière et la méditation sont la respiration de l'âme, pensait-il.

La coupe était pleine, il fallait la boire.

* * * * *

Partout où se forment des regroupements d'êtres humains, les religions, les goûts, l'érudition, les buts poursuivis déterminent les cheminements individuels. Les affinités établissent les distinctions.

Au camp de Petawawa, les Japonais se tenaient avec les Japonais, les Ukrainiens avec les Ukrainiens, les Canadiens français avec leurs compatriotes.

Comme dans le monde animal, les Tigres ne partagent pas leur couche avec les chacals. La Nature ne cherche pas la cohérence, mais l'équilibre.

À Petawawa, ce phénomène naturel de sélection tenait compte des comportements, de la langue, des moeurs et des habitudes.

Tout individu identifié à une quelconque nationalité, a hérité d'un bloc mental particulier.

Un Roucouyenne sorti de la jungle guyanaise n'aura guère d'affinités avec un gentleman anglais de Londres, à moins qu'il ait fréquenté Oxford, ce qui n'en fera pas un gentleman anglais.

L'âme collective d'un peuple a quelque chose d'infiniment mystérieux, de palpable que par ceux qui, à leur naissance, s'en approprient des parcelles.

Le camp de Petawawa n'était qu'une Tour de Babel, un véritable «melting pot», des gens de renom côtoyant quotidiennement dans la promiscuité des individus de toutes les couches sociales. Des gangsters réputés, des plombiers, des écrivains et d'ex-officiers de l'armée canadienne, héros de 1914-18, déambulaient rue Sainte-Catherine, en compagnie de garçons de café, d'avocats, de notaires, de musiciens, belle mosaïque humaine de gens aux antipodes.

La plupart des internés – sauf pour les récidivistes – découvraient le prix de la liberté, le joyau malmené des démocraties libérales.

Le jour où tu glisses,
Entre nos doigts désunis,
Comme des grains de sable,
Ô Liberté perdue!
Comme une femme aimée,
Tardivement nous savons,
Que tu es l'unique bien
Que toujours nous aimerons.

Pour les centaines d'hommes privés de leur liberté, une règle d'or existait: garder son calme en tout temps et éviter les controverses susceptibles d'alimenter les animosités.

Mais cette règle d'or était parfois transgressée par la vivacité des caractères, l'incertitude dans laquelle on se trouvait (hors les barbelés, que se passait-il?) et cette suffisance qui pousse les individus à paraître extérieurement ce qu'ils ne sont pas intérieurement. Le propre de l'homme est non seulement de mentir aux autres...mais de se mentir à soi-même.

Où en était cette maudite guerre?

Les Italiens ayant obtenu leur citoyenneté canadienne et mariés avec des Canadiennes françaises dont ils avaient eu des enfants, comprenaient mal ou ne comprenaient pas du tout par quelle malchance ils étaient à Petawawa.

* * * * *

L'arrivée inattendue d'un cuisinier italien de renom dont la réputation dépassait largement les frontières canadiennes, le genre de chef dont on retient les services pour la délectation des passagers du Michel Angelo(1), souleva un enthousiasme délirant chez les Italiens.

Tony, un maître-queue portant une grosse moustache, un type rondelet et jovial, n'était pas le premier venu et il comptait parmi ses convives, alors qu'il dirigeait les cuisines de grands hôtels, les plus fines gueules de l'Amérique et de l'Europe.

Les gens qui avaient des lettres pouvaient se dire, en se frottant les mains: enfin, nous avons notre Lucullus.

Bien que limité par le choix des denrées, le nouveau chef réorganisa le service de la cuisine et ajouta – miracle d'un magicien qui savait se débrouiller avec peu – une variété de sauces qui donnèrent du goût aux aliments. Le boeuf sans arôme servi auparavant à la-va-comme-je-te-pousse, avait maintenant un goût particulier, relevé. Le simple ragoût attisait les appétits et celui du «Major» valait qu'on s'y attarde, car s'étant réservé

1) Paquebot de luxe qui termina sa carrière à New York, dans les années «60».

stratégiquement, avec son groupe, le lavage de la vaisselle, il était **persona grata** dans le sanctuaire où se mijotaient des morceaux de roi. Et si personne ne le voyait, le «Major» prélevait ici et là, au hasard de son appétit, des pièces de choix qu'il avalait gloutonnement à la façon d'un gros ours dévorant du goujon.

Le «Major» aimait tout, avec des préférences pour les pâtes. Les macaronis le transportaient au septième ciel. Une portion ne lui suffisait pas. Il mangeait comme quatre, sans même se «défoncer» et pour se faire pardonner sa voracité, il disait, penaud:

– Avec mon gabarit, ça me prend du combustible. Je ne suis pas vraiment gourmand, mais j'ai de l'appétit.

Et quel appétit!

S'il y avait eu à Petawawa mille détenus dans son genre, le budget alloué à la cuisine aurait triplé.

Il arrivait parfois de drôles de mésaventures au «Major», certains chefs n'aimant guère le pillage.

Découvrant que certains morceaux de choix disparaissaient lorsqu'il avait le dos tourné, l'un des chefs – il y en eut plusieurs – entreprit de jouer au chat et à la souris avec l'appétit du «Major», surpris un jour en flagrant délit.

Ce fut un moment hilarant.

– C'est vous qui mangez mes tartes lorsque j'ai le dos tourné, dit le chef, le ton accusateur.

– Moi! se récria le «Major», feignant d'être offusqué. Vous me traitez de voleur?

– Oui! dit solennellement le Chef. D'ailleurs, j'ai des témoins.

Médusé, le «Major» trouva pour sa défense un argument massif:

– Très bien, j'avoue mon crime. Mais c'est de votre faute. Vos tartes sont trop bonnes, je ne peux pas y résister.

Cet aveu incongru eut l'heur de dérider le Chef et tout fut pardonné...à condition que le «Major» ne récidive pas.

La vie au camp démontrait – entre autres choses – que les hommes restent d'éternels enfants et qu'une simple tarte pouvait faire la différence entre la guerre et la paix.

* * * * *

Il y avait les corvées.

Les hommes les plus costauds allaient bûcher du bois pour la cuisine et chauffer les baraques. Sous bonne garde, les bûcheurs quittaient le camp le matin et le réintégraient vers 16 heures, avant le souper, souvent trop fatigués pour manger.

Les autres qui ne pouvaient se livrer à des tâches aussi dures s'employaient à divers travaux: jardinage, artisanat, lecture ou restaient des heures entières à fumer, assis sur leur lit, le désespoir au fond d'eux-mêmes. Ils rêvassaient, pensaient au temps perdu qui ne reviendrait pas, à leur famille, pleurnichaient sur leur sort, maudissaient la guerre qui leur prenait leurs belles années.

De temps à autre, certains se payaient une «bonne crise» pour soulager leur esprit torturé. Comme ce plombier d'Hamilton ramassé dans une rafle et qui ne comprenait pas, lui plombier, comment il avait pu devenir à ce point dangereux qu'il était étiqueté «prisonnier de guerre».

– Je déteste la guerre! hurlait-il, révolté. Même qu'à celle de 1914-18, j'ai pris la poudre d'escampette lorsqu'on a voulu m'enrôler. Ça ne tient pas debout, se lamentait-il. Il y a des fous quelque part qui ne le savent pas.

Quelques-uns refusaient obstinément de travailler et de prêter main-forte à leurs compagnons.

– Pourquoi ferais-je quelque chose qui ne me plaît pas? On me force à vivre dans ce camp, mais personne ne me forcera à travailler.

Les uns vivaient avec leurs souvenirs, regardaient interminablement de vieilles photos, les montraient à la ronde.

– C'est ma femme...trois mois avant qu'on se marie. Mignonne, pas vrai? Tiens, c'est mon plus vieux, Gérard. Attends, j'ai une photo...à sa première communion. Là, c'est ma fille, Hélène. Elle aura neuf ans l'an prochain.

Dans l'épreuve, les hommes donnent la mesure de leur force de caractère. Par exemple, toujours prêt à aider autrui, le «Major» montrait en tout temps une inaltérable bonne humeur, une rare capacité d'abnégation.

Dans quelle mesure les astres influencent-ils le comportement humain? Les peuples anciens y croyaient. Les soirs de pleine lune de nombreux détenus devenaient fiévreux, angoissés, torturés, écartelés, geignaient comme si leur monde intérieur s'écroulait.

* * * * *

Égal à lui-même, Adrien Arcand avait accepté son internement avec cette dignité qui le caractérisait.

Autour de lui – outre ses intimes – le Major Scott, Gérard Lemieux, Gérard Lanctôt – il retrouvait maints personnages familiers dont Tony Dieni, propriétaire de la Casa Italia, centre social des Italiens, Joe Frescador, le notaire Nicolas Corbo, l'écrivain Mario Duliani, Léo Brunet, le frère de Josaphat qui, plus tard, allait assumer la direction de la Sûreté du Québec, bref, un assortiment d'amis, de connaissances et d'adversaires – arrêté le 6 août 1940, Camilien Houde, le maire de Montréal, fut aussi interné à Petawawa – avec lesquels il passerait quatre longues années derrière les barbelés.

Sans procès, car la loi des mesures de guerre autorisait le gouvernement à passer outre aux considérations démocratiques.

Adrien Arcand était le seul détenu surveillé de si près qu'on ne lui permettait à aucun moment de quitter le camp.

Les Italiens, surtout, payaient chèrement leur admiration béate pour Mussolini. À la Casa Italia, au deuxième étage de

leur édifice, les visiteurs étaient toujours surpris de voir en bonne place un immense portrait de Benito.

Il y avait bien 500 Italiens, par groupe de 80 individus, logés dans les baraques de Petawawa, colonie assez remuante mais aussi inquiète de son sort.

La pétanque et autres jeux de boules dont les Italiens sont friands, ne parvenaient pas à chasser les ombres grises de l'inquiétude.

Les aînés, surtout, trouvaient leur sort injuste. Ils avaient quitté l'Italie pour avoir la paix, échapper à la misère, mettre de l'espace entre eux et les sinistres guerres européennes, mais ils se retrouvaient dans un beau guêpier.

L'Europe, disaient-ils, quel merdier!

Militant anticolonialiste, Mussolini avait pourtant prêché, dans Avanti, le journal qu'il dirigeait à l'orée de la guerre 1914-18, une absolue neutralité pour l'Italie advenant de nouveaux conflits européens.

Mais au delà des mots, des promesses ronflantes, il y avait les impératifs politiques, économiques, pragmatiques, les ambitions personnelles.

– Avait-il le choix? demandaient ses chauds partisans.

Pour beaucoup d'Italiens internés, l'exaltation faisait maintenant place à un sombre découragement. Tout pouvait arriver... même le pire. La preuve, c'est qu'ils étaient internés à Petawawa pour avoir affiché leur sympathie pour Bénito.

La politique était une sale affaire.

Dans toutes les baraques, on discutait ferme des options, des doctrines à la mode, du gauchisme du fascisme, du judéo-communisme. Se prétendre fasciste et en comprendre la signification était deux choses bien distinctes.

Les plus calés citaient à profusion Georges Sorel, un grand bourgeois, Charles Maurras, Edouard Berth, Proudhon, Henri Barbusse, Jacques Doriot et plusieurs idéologues doctrinaires à la mode.

André Malraux n'avait-il pas écrit que tout « homme actif et pessimiste, était un candidat au fascisme»?

Les plus optimistes avaient beau afficher la désinvolture des marins en goguette, leurs petits airs canaille ne trompaient personne. Tout le monde avait du plomb dans l'aile.

Le fascisme.

Était-ce une religion, un mouvement, une idée vague, une bifurcation du socialisme, un mariage du nationalisme et du socialisme?

– C'est la révolte de l'honnête homme contre la dégradation de la spiritualité. Le fascisme, c'est donner une direction à sa vie, expliquait Arcand. Le judéo-communisme niait Dieu, pas le fascisme. Ce constat était rassurant pour les Italiens, très dévots.

La grande mesure de la vie, c'était d'abord Dieu, ensuite le reste, disait Arcand.

* * * * *

Cuisinier à bord d'un bateau marchand hollandais arraisonné dans les eaux canadiennes, un pauvre Nègre tout à fait ignorant des réalités politiques internationales, ne cessait de geindre sur son infortune. Il en était à ce point assommé moralement, qu'il se parlait à lui-même.

– Qu'est-ce que je fais là? Ma femme, mes quatre enfants, que vont-ils devenir?

Il implorait, suppliait qu'on lui rende sa liberté.

– Ayez pitié d'un pauvre homme! Moi, je ne fais pas la guerre, je fais la cuisine. De la bonne cuisine. Je vais mourir dans ce trou! Derrière les barbelés. Mon Dieu, je n'ai pas mérité ça.

Entre deux fournées, il passait de longues heures à arpenter la rue Sainte-Catherine, mortellement triste. Son cauchemar débordait sa raison. Il prenait sa tête à deux mains, la secouait comme si ce simple geste allait provoquer un miracle.

Il attendait désespérément une lettre de sa femme. Avait-elle été prévenue qu'il était interné?

Il se proposait d'écrire au Premier Ministre dont il ignorait le nom pour implorer sa clémence.

Le problème, c'est qu'il ne savait pas écrire. Un matin, on le trouva allongé près de sa couchette, une photo de sa famille froissée entre ses doigts raidis.

Il avait passé l'arme à gauche...dans un soupir, victime des circonstances et dans l'incapacité de comprendre les raisons de son internement.

* * * * *

Un censeur, c'est celui qui censure, qui rature, coupe, biffe, crayonne au noir les interdits et contrôle le contenu des lettres et colis.

Un censeur n'est pas autre chose en temps de guerre qu'un bourreau, car il dénature le sens d'une lettre souvent en la coupant en deux et la rend inintelligible pour le récipiendaire.

L'officier chargé de la distribution du courrier, était un peu comme un Père Noël pour les enfants devenus grands trop vite.

La distribution postale: un instant privilégié au camp. Tous espéraient quelque chose. Une lettre d'un ami, d'une fiancée, d'une femme... avec le petit mot des enfants: papa, *nous t'aimons et nous t'attendons*. D'une voix forte, l'officier appelait les élus qui ne parvenaient pas toujours à cacher leur émotion. Les figures se crispaient de joie intense.

Ceux qui recevaient de gros colis, prenaient des airs importants:

– Ça semble que je ne sois pas totalement oublié, les gars! Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans?

Au déballage, les chanceux paonnaient:

– Encore du savon, des serviettes! Ma foi, cette boîte de chocolats est trop grosse pour moi. Ma femme veut me revoir ... gras comme un voleur.

Les colis contenaient des articles étonnants, conserves, pots de confiture maison, saucisson, fromage, fruits, tabac, cigarettes et même de l'alcool dans des pots d'olives.

Les «oubliés» se tassaient un peu plus, n'arrivant pas à dissimuler leur déception.

– Il y aura une prochaine fois, disaient les copains.

Mais en attendant, il n'y avait rien. Même pas une lettre.

Ce courrier que l'on reçoit souvent avec indifférence et que l'on dépouille plusieurs jours plus tard, comme s'il s'agissait d'une corvée, prend une importance démesurée dans un centre de détention.

L'homme ne vit pas de politique, mais d'amour. Certains recevaient beaucoup, donnaient peu.

Rien n'est plus sordide que la mesquinerie, une inguérissable maladie de l'âme. Les mesquins ont ceci de commun qu'ils n'ont aucune grandeur ni noblesse et vivent dans le mépris de ceux qui voient leur petitesse. Les mesquins cachaient dans leur coffre – avec des airs de conspirateurs – colifichets, friandises, articles périssables, sachant fort bien qu'ils seraient forcés tôt ou tard de jeter la moitié des articles entassés. Pitoyables, ils s'efforçaient ensuite de justifier leur pingrerie maladive auprès de leurs compagnons.

L'homme possède la férocité des fauves, sauf que l'animal indompté et sauvage, ignore la bassesse, contrairement à l'être humain qui s'y vautre comme la barbotte dans l'eau viciée.

Là où il y a de fortes concentrations humaines, par exemple les institutions pénitentiaires ou encore l'armée, les tares héréditaires de l'homme transcendent, éclaboussent, incommodent, indignent. Les racines du progrès humain ne sont pas dans la réforme des systèmes, aurait dit le philosophe, mais dans la réforme des âmes.

Le courrier!

Un bon moment dans la vie des internés, mais un très mauvais pour les oubliés.

Ce serait pour la prochaine!

«Je t'aime, Philippe. Pardonne-moi mon retard à t'écrire. Je sors de l'hôpital. Tout va mieux maintenant depuis que le docteur m'a enlevé l'appendice».

Les lettres, les cigarettes, la tarte ou le gâteau enveloppés soigneusement, la paire de chaussettes ou le cadeau d'anniversaire étaient des choses mille fois plus importantes que la tragédie de la guerre, les bombes sur les villes et les milliers de combattants tués sur les champs de bataille.

* * * * *

Sous tous les cieux, toutes les latitudes, les hominiens ne planent pas très haut dans leurs discussions avec leurs semblables.

À Petawawa où rôdait l'ennui, les discussions journalières des détenus n'allaient pas beaucoup plus loin que les considérations pratiques et émotives: la politique, l'argent, un métier ou une carrière à refaire, une fois libre, les retrouvailles avec la famille, les amis, les connaissances, bref, les choses à faire ou ne pas faire.

De quoi parlent les hommes lorsqu'ils sont ensemble? Cela dépend des limites de leur culture, des centres d'intérêt immédiats, de l'état de leur esprit.

Aborder le sujet de l'évolution des vertébrés supérieurs et de leurs mutations, n'avait rien d'excitant.

Un sujet universel, répétitif, libérateur en certains cas et faisant une quasi unanimité, était celui des femmes.

Au camp de Petawawa, on parlait beaucoup des **créatures**.

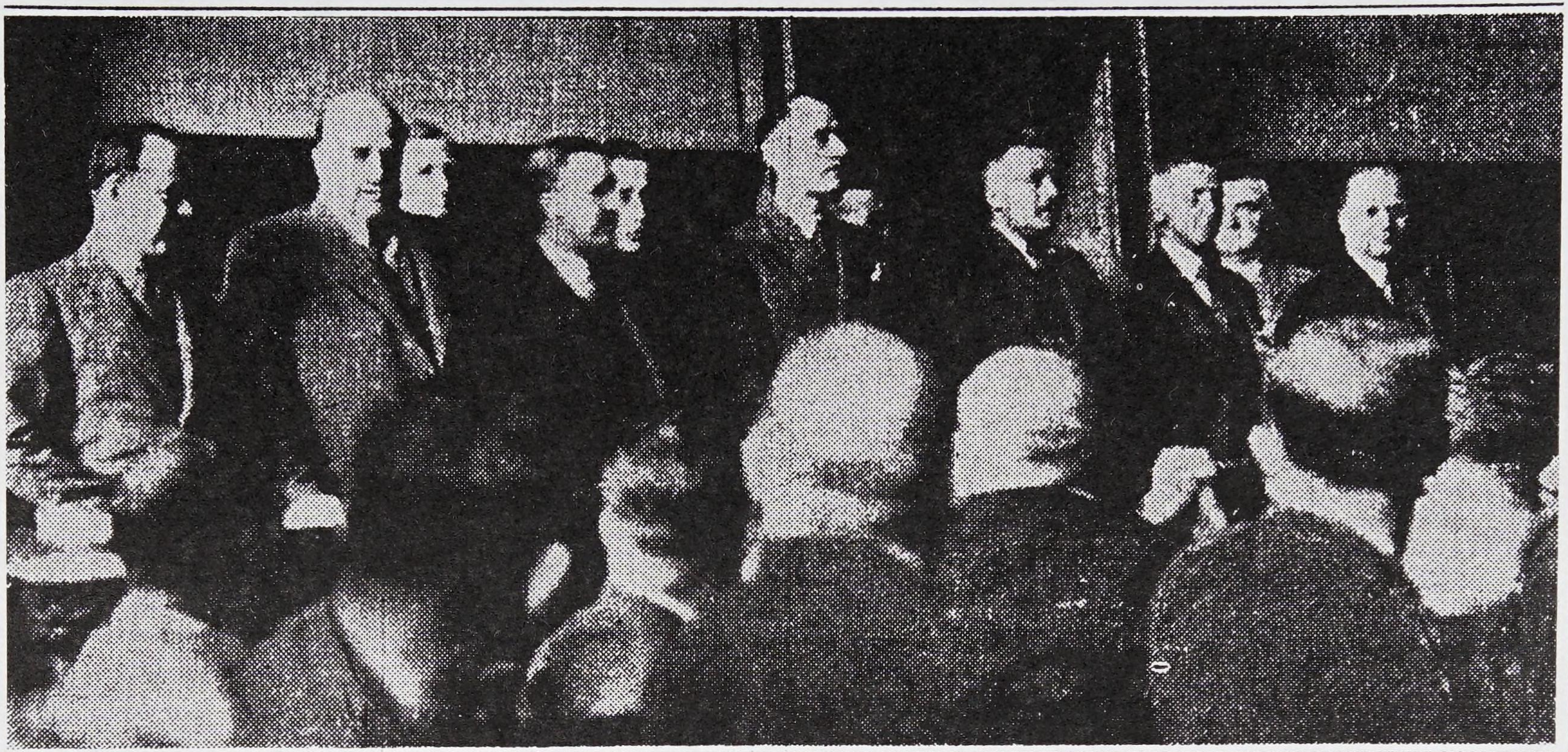
Que de prouesses amoureuses, de formules inédites pour conquérir des belles impuissantes à résister à la fougue des vantards! Et pourtant, dans ce domaine, de Cléopâtre à la Pompadour, rien de vraiment nouveau sous le soleil.

Certains fanfarons racontaient leurs exploits ...à donner le vertige. À les entendre, ils ne comptaient plus leurs conquêtes.

La finesse et la poésie, les fines fleurs de l'amour, ne sont pas des qualités dévolues au commun. L'art de bien dire et de plaire appartient à quelques-uns. On voyait donc au camp – comme on en voit partout – des énergumènes étaler leurs fantasmes dans la plus sordide impudeur, croyant par leurs fanfaronnades impressionner leur auditoire.

– Il devrait y avoir des camps de concentration pour la bêtise, disait Arcand, sarcastique.

Les suspects de l'Unité Nationale devant le tribunal



Groupe de onze des esprits dirigeants du parti de l'Unité Nationale, photographiés ce matin à la barre des prisonniers, dans la Cour où devait se dérouler l'enquête préliminaire devant le juge Edouard Archambault, mais qui a été ajournée à la demande du procureur de la couronne, Me Jean Tellier, au mercredi 12 juin. Me Tellier a invoqué en faveur de cette remise le fait que l'examen des documents et littérature saisis ces jours derniers n'était pas encore terminé. Le magistrat a acquiescé à la demande de ce dernier. Il a refusé de plus tout cautionnement aux prévenus. Dans le groupe, au premier rang, JOSEPH-C. FARR, de Toronto, organisateur pour l'Ontario; le major MAURICE SCOTT, directeur national des Légionnaires; le Dr NOEL DECARIE, trésorier du parti; HUGUES CLEMENT, ADRIEN ARCAND, chef du parti; LEO BRUNET, JOHN-M. LORIMER. En arrière, HENRI ARCAND, PAUL GIGUERE, MARIUS GATIEN, G.-R. BARCK.

Printed by The War Prisoners' Aid of the Y.M.C.A.

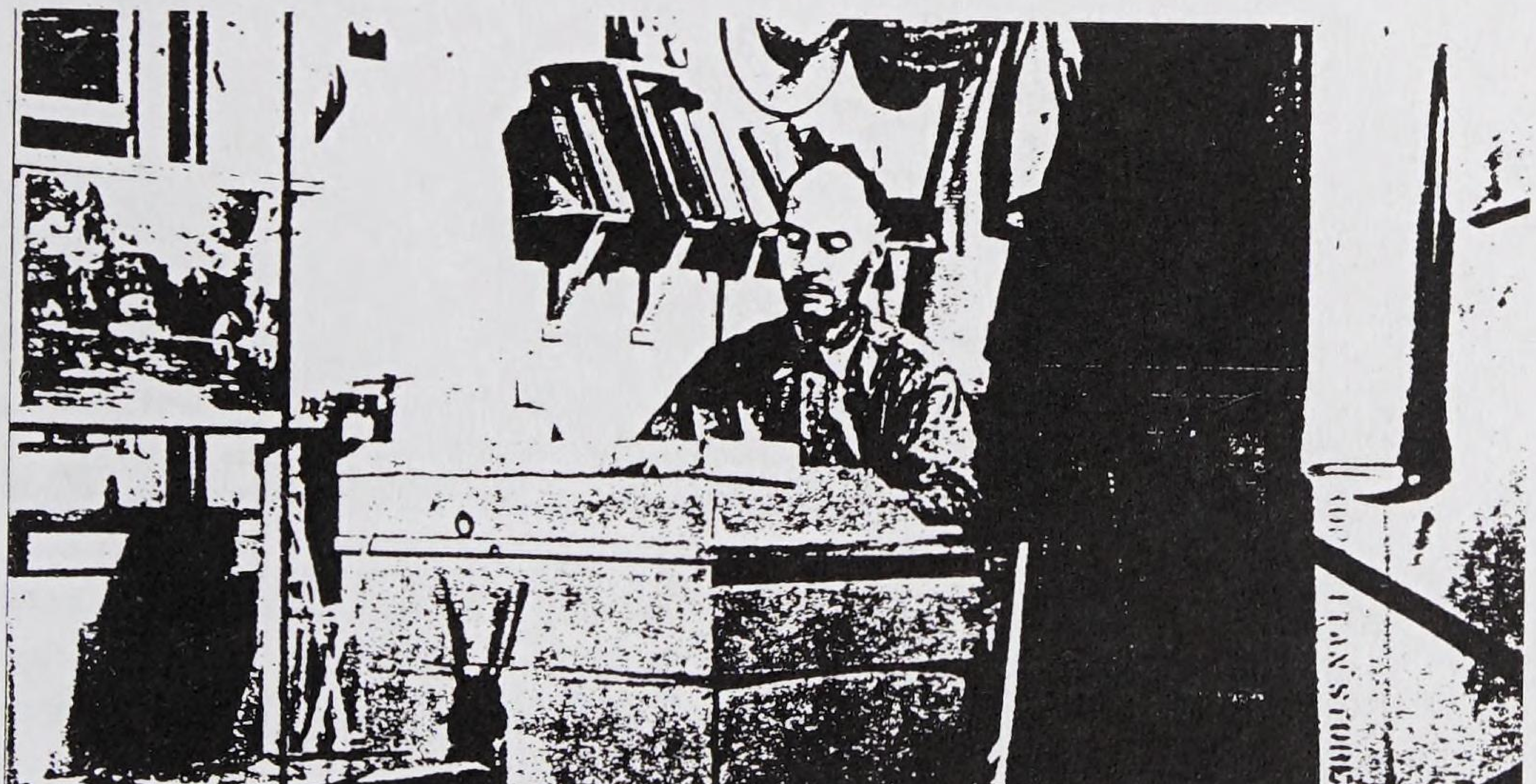
Adrien Arcand,
au moment de son internement.
La «grande rafle» décrétée par Ottawa, à l'orée du deuxième conflit mondial, réduisit à l'impuissance les mouvements de droite.

Les compagnons de lutte d'Adrien Arcand furent internés à deux endroits: Fredericton et Petawawa. Les baraques mal chauffées, étaient rudimentaires.

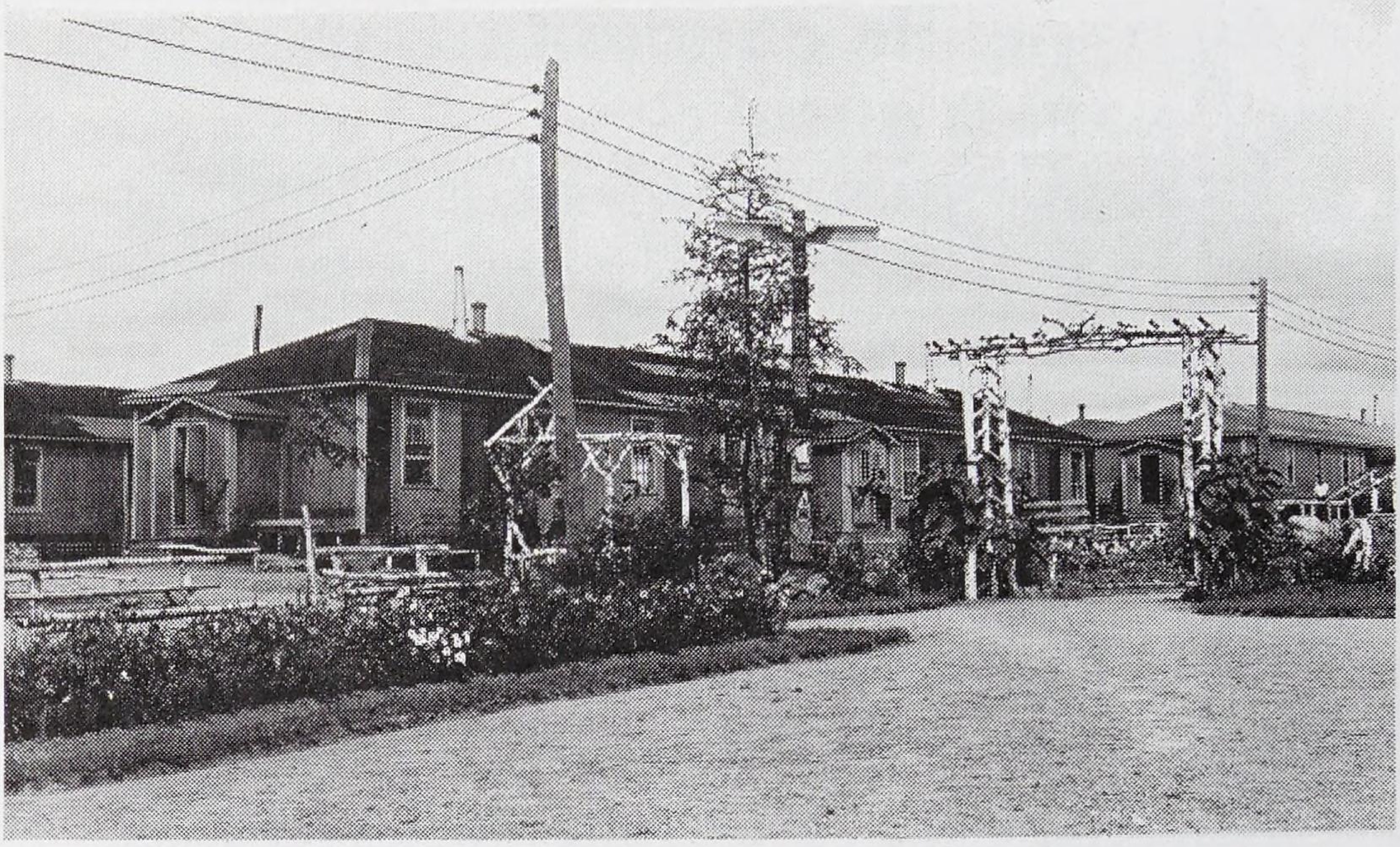
Durant la période de temps où Ernest Lapointe fut ministre de la Justice, à Ottawa, les détenus canadiens français considérés comme des apatrides, eurent à subir mille tracasseries. S'ils refusaient de travailler, c'est au cachot qu'ils se retrouvaient.

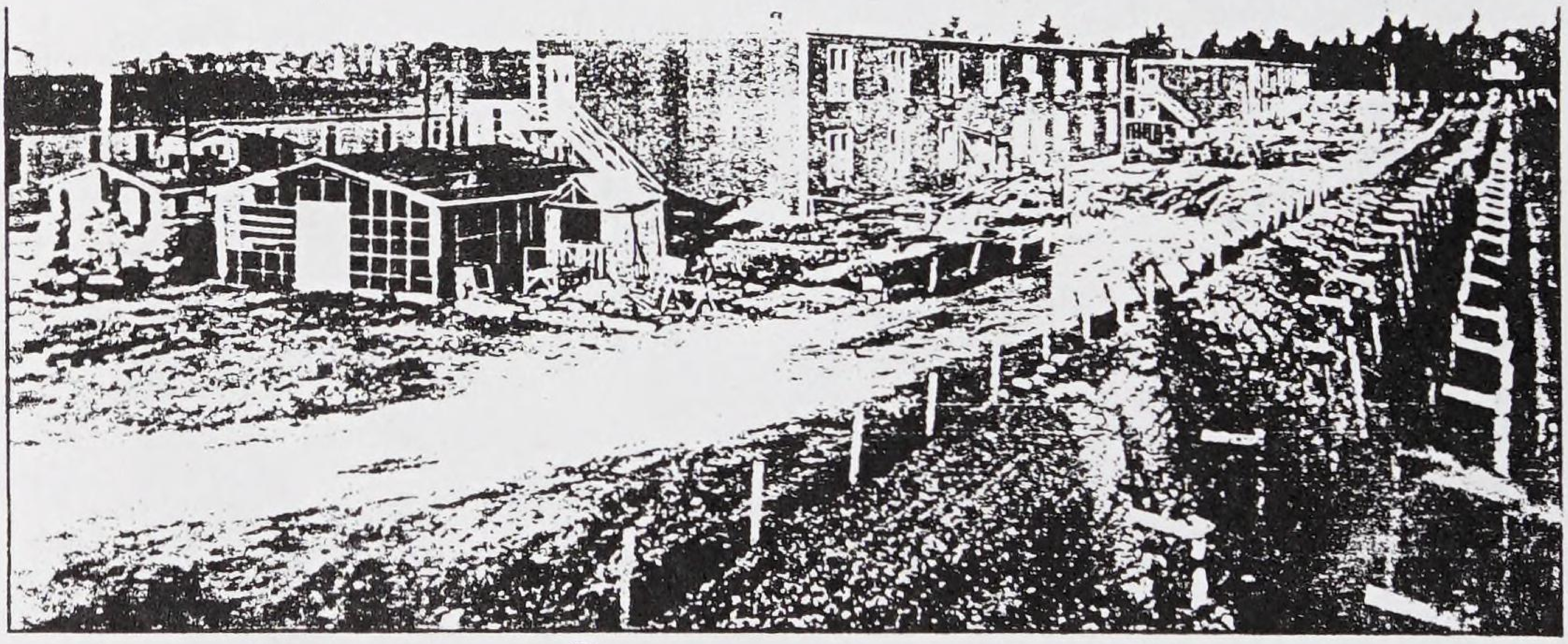
Au camp de concentration on savait aussi rire...

En groupe, les prisonniers lisent le «bulletino», les seules nouvelles qui circulaient dans le camp. On y reconnait des personnages familiers, Mario Duliani, Adrien Arcand, Mr Lemieux, Le Dr Fortin etc.



Au camp de concentration chacun a son petit coin bien à lui. Arcand s'était créé un petit chez-soi où il travaillait.





Interne dans ce camp durant toute la guerre

Une vue du camp de concentration de Frédéricton où Arcand fut interné avec ses barbelés, son fossé, ses miradors. Pendant toute la durée de la guerre, plus de quatre cents détenus y furent gardés à l'oeil. Il y avait un groupe de prisonniers de guerre allemands qui étaient gardés dans un "compound" séparé et plusieurs italo-canadiens et les quelques 80 membres du Parti de l'Unité Nationale... dans leur petit coin bien à eux.

dans une confédération avec plusieurs autres partis de tendances semblables dans tous le reste du Canada, et

Arcand était élu à l'unanimité à la tête de ce nouveau Parti qui prit le nom d'U-

et 100,000 membres dans tous le reste du Canada.

On tient des assemblées monstres partout, et toujours le leit-motiv revient. On mène sur tous les fronts le combat contre la juive

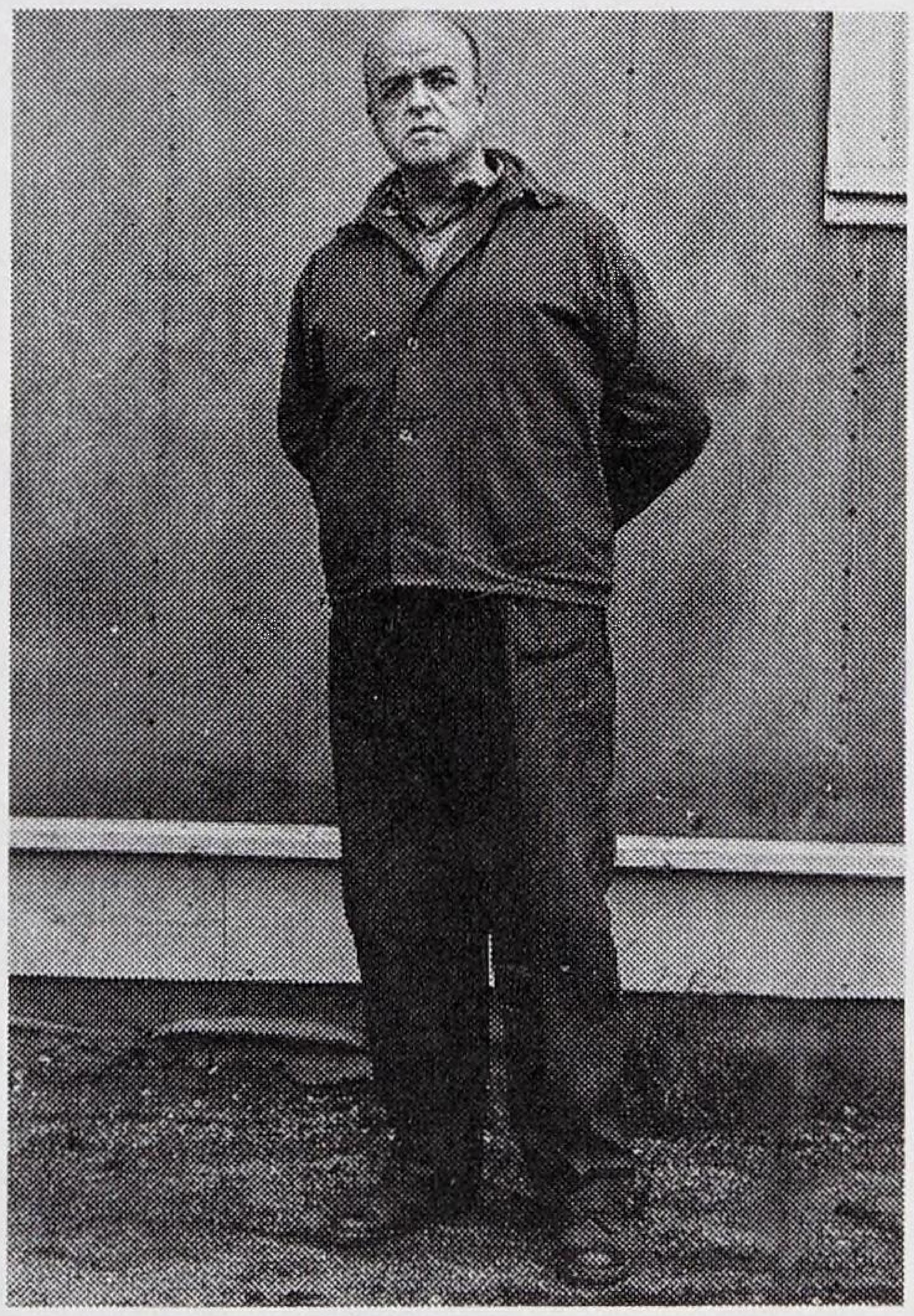
siasme est à son paroxysme. Et les autorités gouvernementales s'inquiètent. On sort à peine de la pire crise économique et une guerre mondiale pointe à l'horizon.

de leurs affinités avec l'Allemagne hitlérienne, deviennent un danger pour la sécurité de l'état. D'ailleurs, il le sait. Son parti est immédiatement dissous et Arcand part en villégiature.

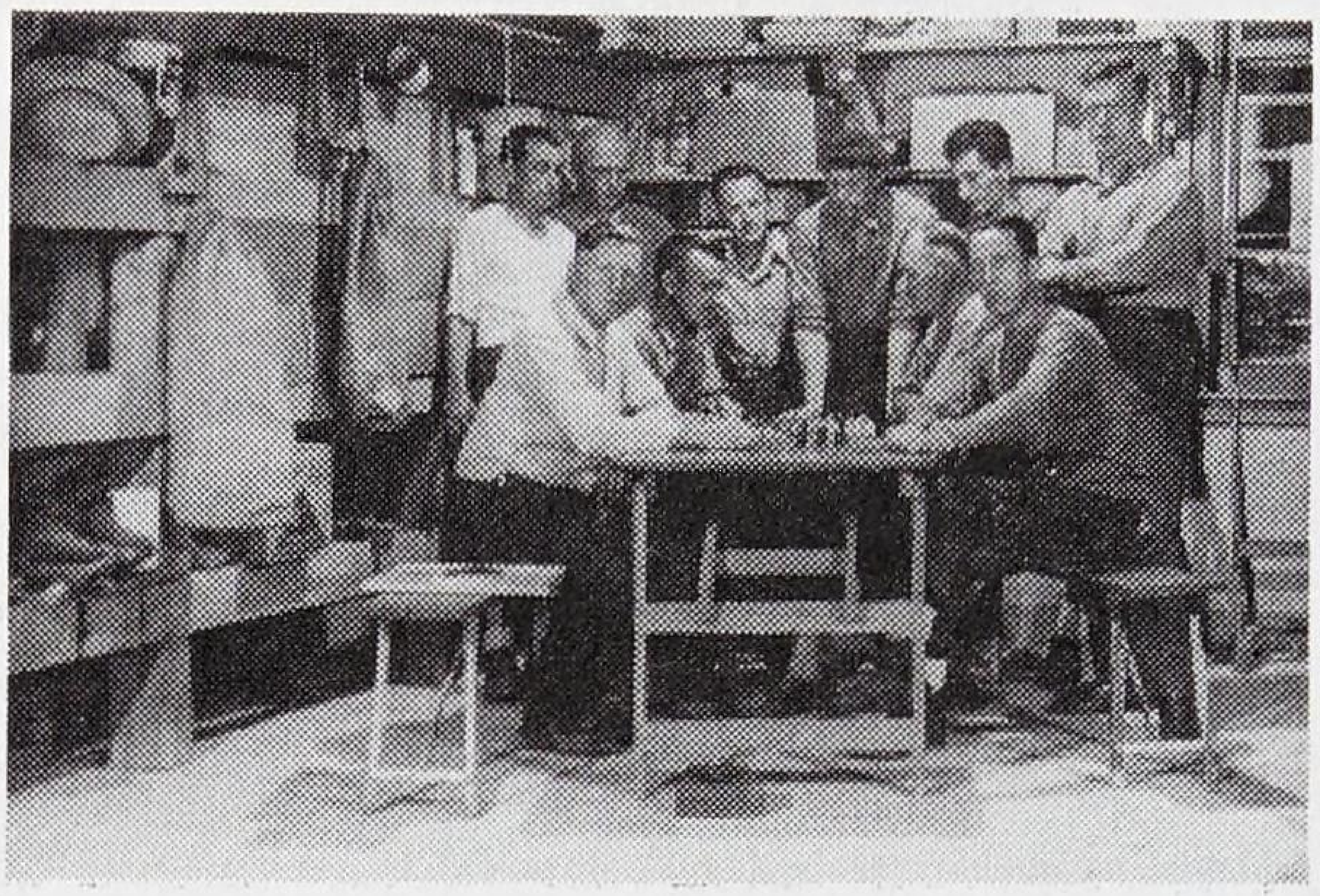
Gérard Lemieux, l'un des fidèles d'Arcand.

Pour tuer le temps, les détenus formaient de petits ensembles musicaux.

La Croix-Rouge canadienne n'intervint jamais en faveur des détenus du groupe d'Arcand; lors de ses cliniques organisées ici et là, même dans les camps d'internement, cet organisme présumément apolitique, refusa même le sang des «pestiférés» du fasciste Arcand.



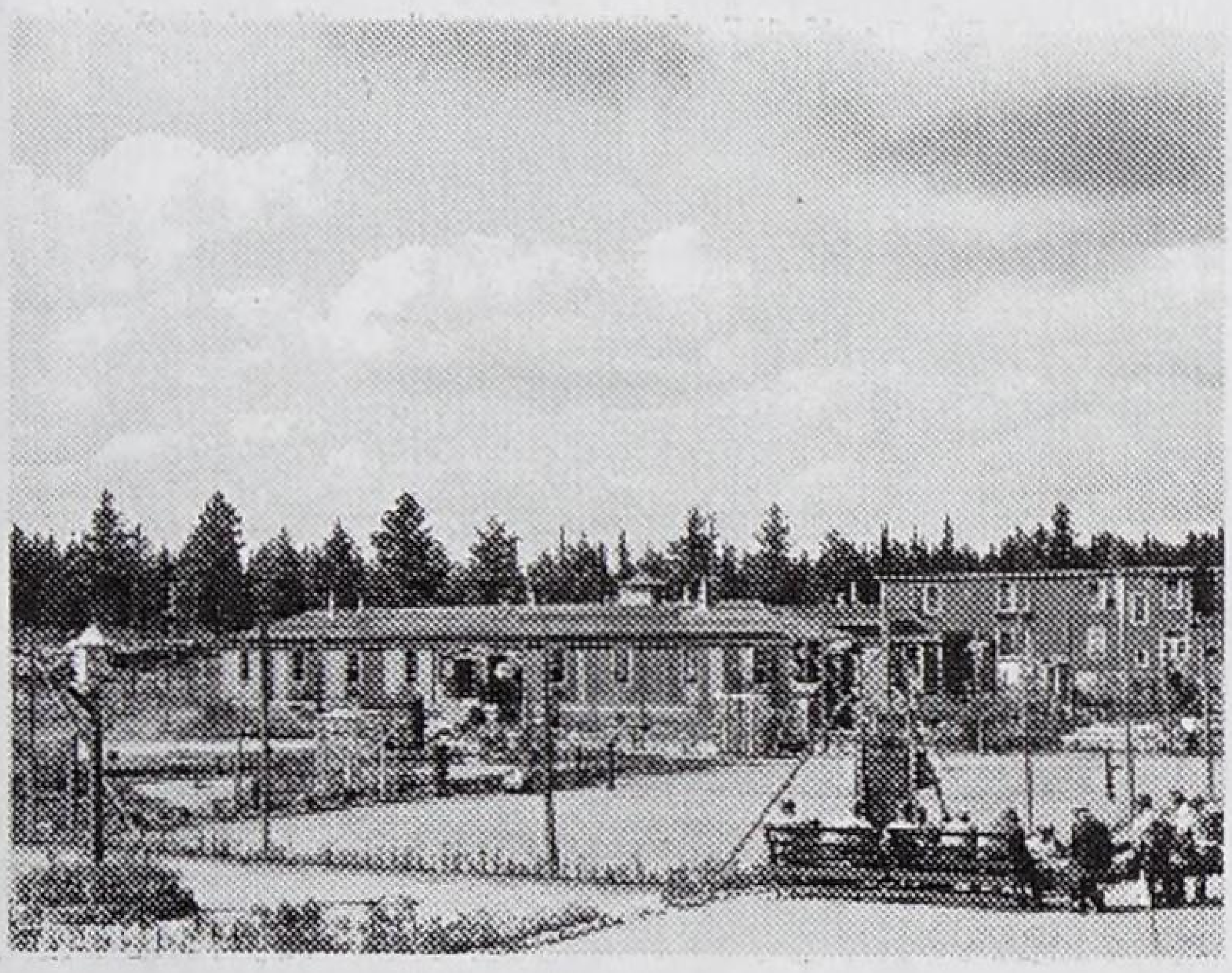
Le fameux Major Scott, chef des Légionnaires du mouvement d'Adrien Arcand.



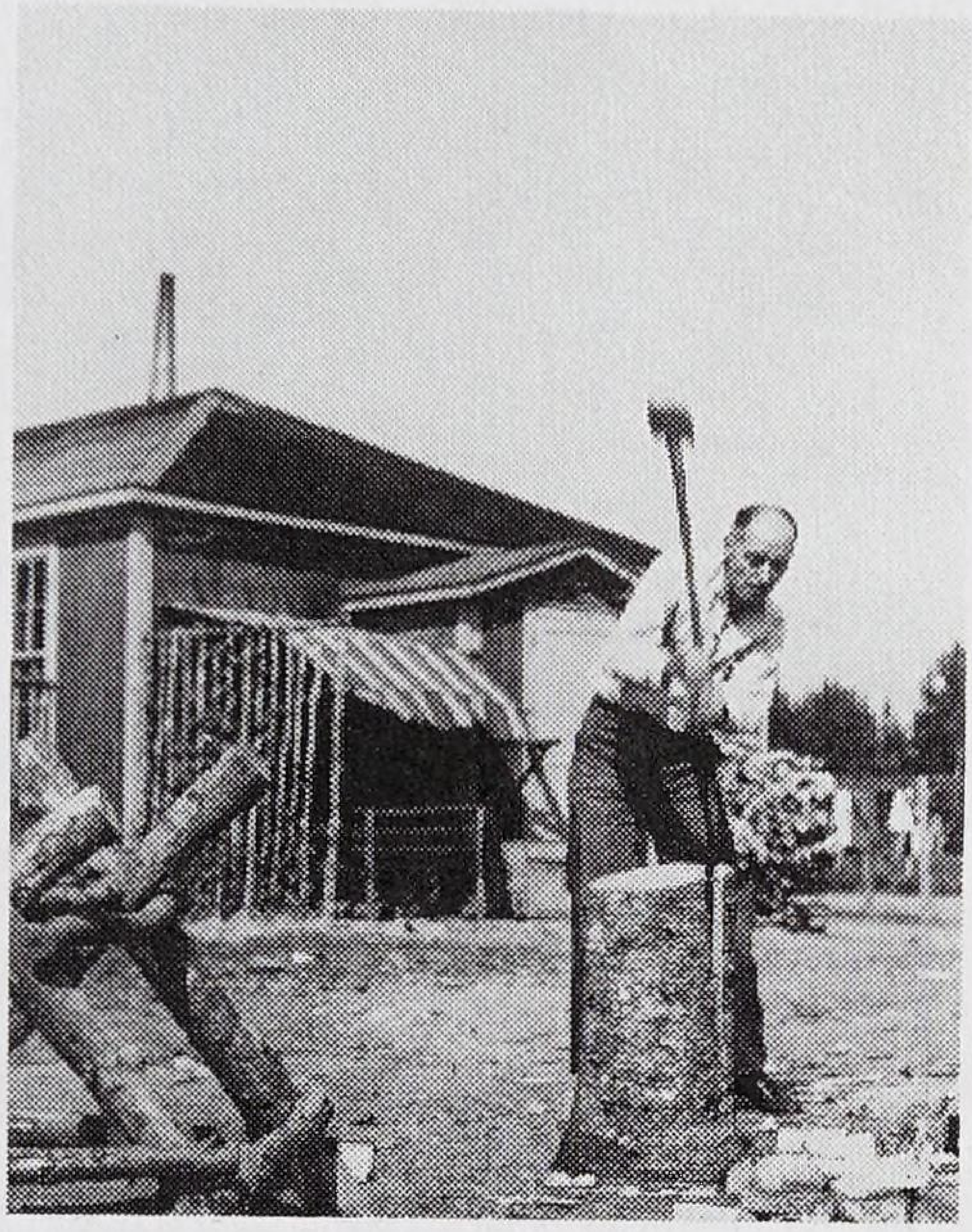
Adrien Arcand aimait jouer aux échecs, son passe-temps préféré.

À Fredericton comme à Petawawa, la langue d'usage était l'anglais, mais la propagande de guerre affirmait – autre supercherie – que les Canadiens français se battaient pour la liberté de parler leur langue.

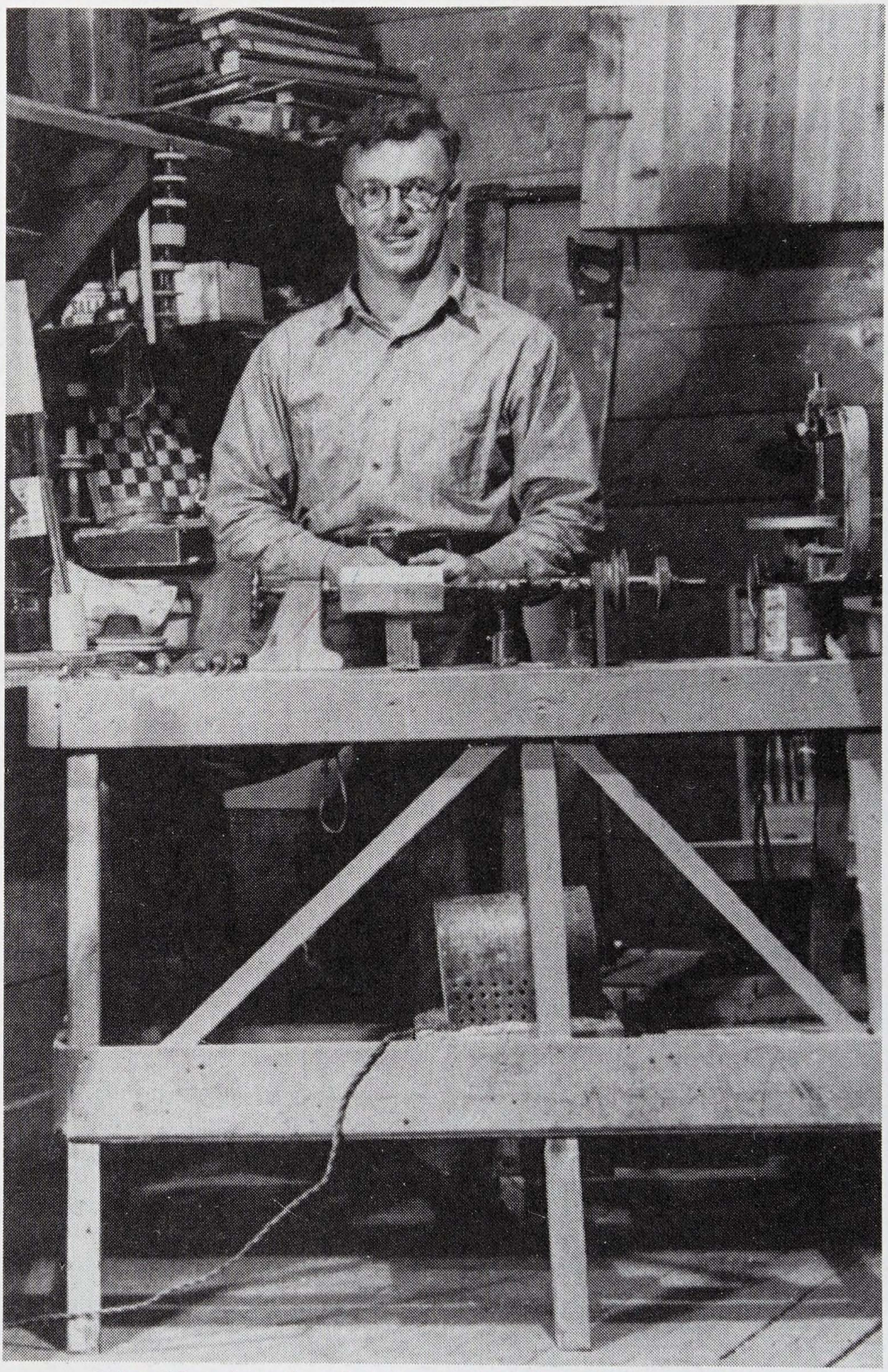
Le hockey sut rendre à certains moments l'incarcération supportable.



Fait curieux, les imprimés distribués dans les camps d'internement, consistaient à du matériel pornographique américain, alors que les détenus allemands recevaient des livres de bon goût.



Fendre ou scier du bois n'était pas un exercice courant pour Adrien Arcand, d'une constitution plutôt frêle. «Chef, vous allez vous crever», disait le «Major».



Gérard Lemieux dans l'atelier mis à la disposition des détenus.

Le «Major» Scott mourut lors de son internement.
Les autorités canadiennes – décision inhumaine – lui refusèrent le droit de voir sa famille avant de mourir.

Adrien Arcand, Noël Décarie et Roméo Barck envoient au gouvernement une pétition de droit pour $737,000

Une pétition de droit pour une somme totale de $737,000 a été adressée au secrétaire d'Etat du Canada, la veille du premier de l'An, contre le gouvernement canadien ou "Sa Très Excellente Majesté le Roi". Cette pétition a été faite par M. Adrien Arcand, le Dr Noël Décarie et M. G.-Roméo Barck, tous trois de l'ancien parti de l'Union Nationale du Canada, par l'intermédiaire de Me Salluste Lavery et de Me Guay, avocats de Montréal.

Cette pétition sollicite la permission de réclamer des dommages au gouvernement canadien, à la suite de l'internement au camp de concentration de ces trois citoyens canadiens. Pour sa part, l'ancien chef de l'Unité Nationale, M. Adrien Arcand, réclame une somme de $74,000; l'ancien chef intérimaire du même parti, le Dr Noël Décarie, dentiste bien connu, réclame la somme de $588,000; et M. G.-Roméo Barck, ancien membre du parti et tailleur de Ville-St-Laurent, réclame la somme de $75,000.

Dans leur requête, les trois plaignants prétendent que "c'est illégalement et injustement qu'ils ont été internés, car il a été prouvé que, le 2 septembre 1939, le chef du parti, M. Arcand, avait donné ordre par écrit à tous ses organisa- [illegible]

voir par des méthodes électorales légales." Et il fut aussi décidé d'organiser dans chaque ville canadienne la Légion du parti, dont les membres entraînés devaient défendre les assemblées et ralliements du parti, contre les troubles, les désordres et les actes de violence perpétrés par les communistes. Les Légions du parti n'avalent ni but, ni fin, ni entraînement militaires. Le port de toute arme leur était formellement interdit.

D'autre part, le comité des Finances du parti avait reçu instruction de la convention de n'accepter aucun fonds de source étrangère ou extérieure, directement ou indirectement. "De fait, ajoutent les requérants, le parti de l'Unité Nationale n'a jamais reçu de fonds de sour-

Internationale juive

Par une étude approfon[...] discours, de publications et [...] vres juifs, les chefs de l'Uni[...] tionale étaient convaincus [...] existe un groupe juif su[...] opérant dans tous les pays [...] de la domination mondiale. [...] recherches et leurs études [...] été suggérées par la premiè[...] tion du Livre Blanc brita[...] intitulé *Russie No I* (en [...] soit une collection de rappo[...] le bolchévisme en Russie, [...] té au Parlement, par ordre [...] Majesté, en avril 1919. O[...] ce rapport diplomatique o[...] il était affirmé: "La suppr[...] immédiate du bolchévisme [...] tue maintenant le plus gran[...] blème qui se pose au mon[...] est destiné à se répandre so[...] forme ou une autre dans le [...] entier, car il est organisé [...] vaillé par d[...] de nationali[...] de détruire [...] fins l'ordre [...]

Nombre d[...] de renomm[...] roboraient [...] la preuve [...] qui se sont [...]

M. Adrien Arcand (ci-dessus) et ses collègues: le Dr Noël Décarie et M. G.-Roméo Barck, signalent que le gouvernement a déjà reconnu les erreurs commises par ses officiers en libérant les internés Japonais et en les renvoyant dans les propriétés d'où ils avaient été déplacés. "Il n'y a pas de raison, disent-ils, pour que les requérants, des Canadiens, ne bénéficieraient pas des mêmes droits et ne seraient pas dédommagés pour les torts physiques, économiques et moraux qu'ils ont subis."

Adrien Arcand et ses amis obtiennent plus de justice

Le magistrat Edouard Archambault les considère libérés des fins de la plainte portée contre eux d'avoir violé les règlements de la défense du Canada. — Ses réserves.

Comme plusieurs autres journaux du temps
torité" a fait beaucoup de bruit autour de l'ar
par la gendarmerie royale, en mai 1940, de sep
nages accusés d'avoir violé les règlements de l
du Canada, soit MM. Adrien Arcand, Noël Déca
méo Barck, Hugues Clément, Marius Gatien, Pa
et Henri Arcand.

Vu qu'un important développement a
cette affaire, elle se croit donc tenue, en toute
le signaler. Voici donc un résumé du récent ju
du par le juge Edouard Archambault, des Se
Paix :

Les requérants, représentés par Me Sall
C.R., avaient été appréhendés le 29 mai 194(
darmerie royale à la suite d'une plainte
d'avoir violé les règlements conte
39a de la défense du Canada.

Le juge Archambault rappelle
prudence décrète qu'une enquête pr
devant un magistrat ou un juge do
"de novo" lorsque ce juge ou ce ma
pable d'agir par suite de décès.

Les requérants demandaient que l
gitales et photographies fussent détruit
fût dessaisi de la plainte et de la caus
tion et qu'en plus, la décision de feu
DeSerres, fût reconnue équivalente à un
requérants; et enfin que les exhibits saisis
cause fussent remis aux requérants.

Le président du tribunal souligne, e
que les photographies et empreintes digita
truites, et un avis à cet effet, en date du 25
signé par M. J. Brunet, de la gendarmerie
me cette allégation.

En second lieu, sur la demande que le
dessaisi de la plainte, le juge Archambault,
souligné que l'enquête préliminaire doit être
cée de nouveau, si le magistrat devant lequel el
est décédé, ajoute que le tribunal actuel est d'a
requérants sont maintenant libérés de la pla
qu'il n'a pas la compétence de statuer.

En troisième lieu, sur la demande que les exhibits

L'enquête d'Arcand et de ses compagnons remise au 12 juin

Violente sortie de Me Salluste Lavery, leur avocat, contre les Juifs et certains journaux — "Un jugement rendu avant le tribunal" — Cautionnement refusé aux prévenus d'ici le 12 juin

Maurice Scott ... Barck, Henri
Arcand, Mar... Paul Gigué.
re, Adri... Décarie et
Hu... du parti

L'enquête Arcand est brusquement écourtée en Cour

Le juge fait adresser des documents au procureur général.

L'enquête préliminaire sur l'activité soupçonnée néfaste du Parti de l'Unité Nationale au Canada dans le but de nuire à l'effort de guerre canadien s'est continuée à 2 h. 30 et marcha tout aussi rondement que dans la matinée. Le juge Rodolphe DeSerres, à un moment donné, déclara: "Je commence à en avoir assez de tout cela!". Il faut dire que depuis le début de l'enquête le procureur de la Couronne Me Gérald Fauteux n'a fait que lire lettre après lettre ...

La guerre est terminée. Alleluia! Marchands et institutions financières en profitent pour rendre grâce à Dieu, comme si le Seigneur lui-même avait commandé les armées alliées. Les millions de morts n'ont pas été inutiles. La Presse de l'époque reflète bien l'euphorie canadienne. Et les gens d'affaires trouvent l'occasion bonne pour saluer le courage de ceux qui ont payé de leur vie une autre sanglante supercherie dans laquelle Dieu, la Patrie, la démocratie et la liberté occupaient une bien petite place.

Honneur à nos héros canadiens-français

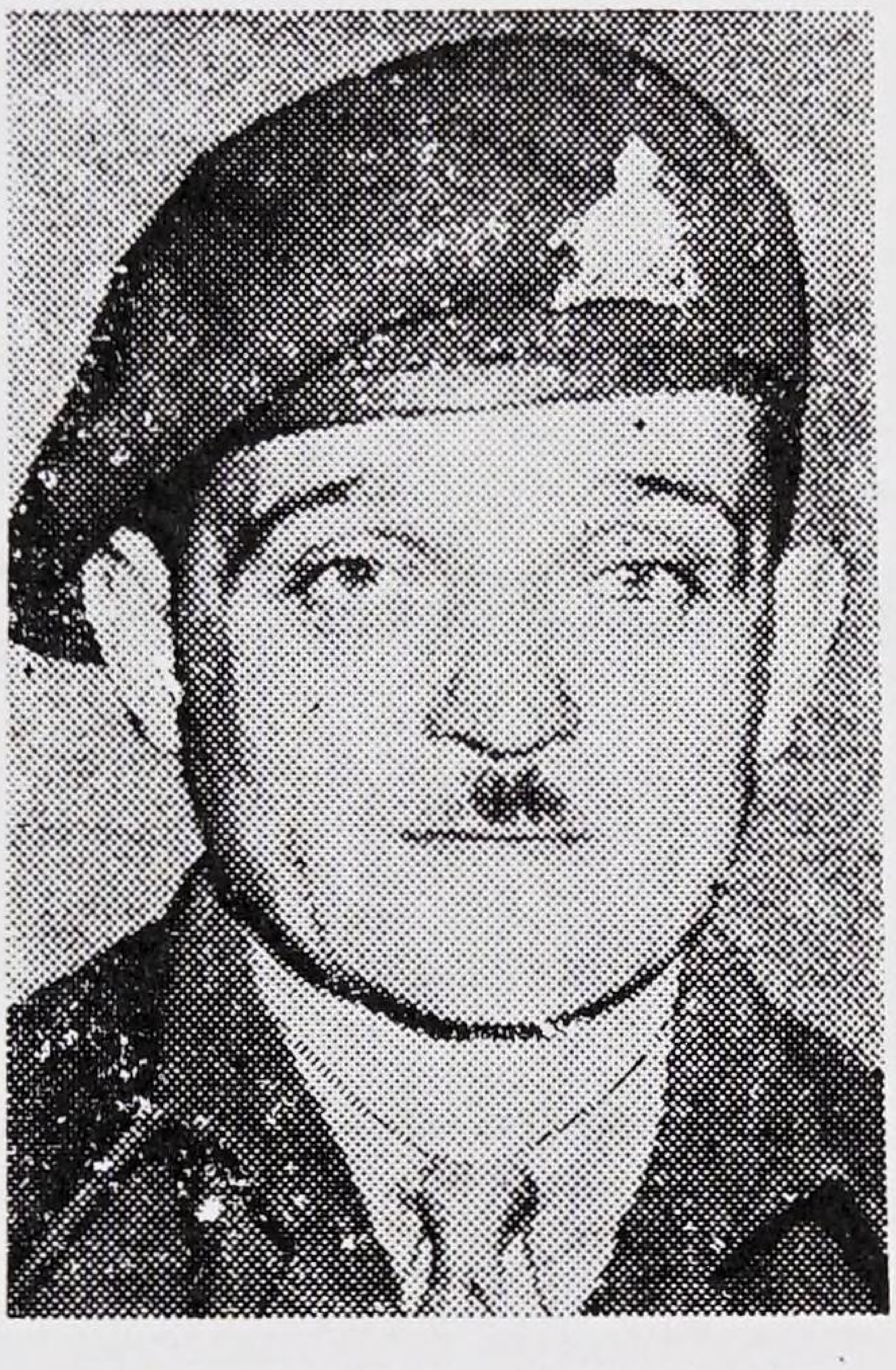
Liste de nos compatriotes décorés depuis le début du conflit.

Le Canada français a été dignement représenté par les milliers de ses fils qui ont combattu sur tous les champs de bataille de l'Europe et même de l'Afrique au cours de la guerre qui vient de se terminer si glorieusement pour les armes alliées. Un bon nombre ont payé de leur vie leur bravoure et leur dévouement à la cause défendue par leur patrie; plus nombreux encore sont ceux qui ont été blessés ou qui ont subi les rigueurs des camps de prisonniers nazis. Tant d'héroïsme ne pouvait rester inaperçu et les autorités ont voulu décerner des décorations pour reconnaître les actions d'éclat des plus méritants. Nous donnons ci-dessous la liste de nos centaines de compatriotes décorés depuis le début du conflit outre-mer.

Croix Victoria (V.C.): Triquet, Paul, (lt-col.) Chevalier de la Légion d'honneur, Cabano, Qué.

Ordre du service distingué (D.S.O.)

Allard, J.-V. (brigadier,) D.S.O. (agrafe), Ste-Monique. Bernatchez,



Le lieutenant-colonel **PAUL TRIQUET, V.C.**, le héros de Casa Berardi, en Italie, le seul Canadien français dans la guerre 1939-1945, à recevoir la Croix de Victoria, la plus **haute décoration** militaire dans l'**Empire britannique**.

(lieutenant) **Thetford**; Labrosse, R. J.

Triquet fut utilisé à toutes les sauces par l'appareil de propagande du gouvernement canadien, dans le but de «réveiller» le sentiment national des Canadiens français. Décoré à plusieurs reprises pour ses hauts faits sur les champs de bataille, Triquet incarna le héros Plus.

Maintenant, rendons grâce à Dieu

De concert avec tous les Canadiens,
nous rendons grâce au Ciel que la Victoire en Europe
nous ait délivrés des périls de la domination
et de la brutale cruauté des dictateurs.

Du fond du cœur, nos remerciements vont
à ceux qui ont combattu.
Une fois de plus, leur courage, leur dévouement
et leurs sacrifices
nous rendent fiers du beau nom de Canadiens.

Banque de Montréal

CHAPITRE

9

À *la défense de la vérité*

Battu par Adélard Godbout à l'orée de la deuxième guerre mondiale (1939-1945), Maurice Duplessis se remit en selle le 8 août 1944, sous la bannière de l'Union Nationale «sa» formation politique.

La fin de la guerre fut saluée dans les quotidiens du 7 mai 1945, par des manchettes énormes:

Enfin, un soleil radieux brille à l'horizon.

Selon les compagnies Willis, Messier, Weston, on venait d'écrire les pages les plus glorieuses de notre histoire».

Il convenait donc de fêter ça!

Dans cet amas d'insipidités, on put lire également des trouvailles du genre:

«Enfin, la Justice a triomphé!»

« Saluons les glorieux artisans du triomphe de nos armes», écrivit – dans une large réclame – la compagnie Peoples Credit Jewellers.

On publia même «en première» les têtes des chefs militaires russes (front est), Matinovski, Tolbukin, Bragamiain, Honev, Hukov qualifiés de héros et plus tard, avec la «guerre froide», de **salopards**.

À son tour, Adrien Arcand quitta le camp d'internement trois mois après la fin des hostilités, décrochant au Canada le record de captivité d'internement.

– On m'incita très fort à me soumettre, à changer mon fusil d'épaule et peut être à me trouver une niche confortable si je devenais raisonnable. Je décidai de prendre des vacances à

Lanoraie et de me remettre sans tarder en campagne pour réorganiser mon mouvement. Même écroué, j'avais gardé tous mes contacts.

Dans les années «50» et celles qui suivirent son long règne, Maurice Duplessis, alors Premier ministre du Québec, ne se gênait pas pour dire, tout comme Arcand et Rumilly, que la Société d'État, Radio Canada était un «repaire de communistes».

Dans ses discours, au cours des assemblées qui se succédèrent à bon rythme, Adrien Arcand ne manquait pas de rappeler que le «communisme était d'esprit juif, d'invention juive, d'organisation juive, de financement juif et de direction juive».

– Nos gauchistes de Radio Canada se gardent bien de le dire, car ils craignent d'être taxés d'antisémitisme. Le judéo-communisme n'a pas besoin de dépenser des sommes folles chez nous pour se répandre, il a à son service une légion de cornichons qui le font gratuitement. Les communistes de Radio-Canada oublient que leur mandat est de vendre le Canada d'un océan à l'autre et non de promouvoir la doctrine judéo-communiste.

* * * * *

Dans les articles qu'il écrivit en 1920 pour le «Sunday Herald», Winston Churchill attribua la fondation, la direction, l'établissement et la propagande du **communisme** aux **Juifs**.

– Ce n'est pas un secret, disait Arcand, d'affirmer que Lénine, demi-juif, marié à la juive Kroupskaya; Staline, demi-juif marié à la juive Kaganovitch; que Radek, Sverdlov, Bela-Kun, Yacoubovitch, Alphand, le richissime banquier, Kamenev, Lourie, Lander, Kaufman, Zimoniev, Amvelt, Ouritski, Steinberg, Fenigstein, Savitch étaient des juifs qui ont fait assassiner des centaines de milliers de personnes sur le territoire de toutes les Russies et en Ukraine. Vous voulez des chiffres? Ils sont publics. Au fur et mesure que le communisme s'est implanté en Russie,

particulièrement en Ukraine catholique, sous Kroutchev, les massacres de chrétiens n'ont cessé et on estime à plus quarante millions – indépendamment des guerres – le nombre de victimes du judéo-communisme. À Yalta, la faiblesse et les concessions stupides de Churchill et de Roosevelt, permirent à Staline d'étendre son emprise sur la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Albanie, l'Allemagne et de multiplier les massacres, le pouvoir politique étant enlevé aux nationaux pour passer aux mains des Juifs. Il est curieux, ajoutait-il, de voir que nos bien-pensants, les hypocrites et hâbleurs qui se trémoussent sur les tribunes politiques, et voyagent à l'oeil aux frais d'Israël, ne nous montrent qu'un côté de la médaille. En autant que notre monde occidental-chrétien est concerné, le socialisme judéo-communisme du prophète juif Marx, est une barbarie car il nie tous les postulats de notre civilisation occidentale: négation de Dieu, de l'âme humaine, du monde dans l'au-delà, de la Révélation, des droits sacrés de la famille, de la propriété privée, de l'initiative personnelle, de la libre entreprise, du marché libre. Cette doctrine juive à la Marx, Engel ou Lassalle[1] est tellement odieuse, d'une telle anticivilisation qu'elle ne peut que s'écrouler lamentablement. Mais en attendant, elle aura multiplié les victimes et détruit nos valeurs dans le parfait esprit du Talmud. Il n'est pas surprenant que tant de journaux juifs aient accordé une si grande place à Karl Marx, le proclamant le «second Moïse» qui doit conduire les juifs dans la terre promise des temps modernes.

Adrien Arcand connaissait son sujet à fond, au grand dan de ses adversaires qui auraient bien aimé lui river son clou. Un clou de cercueil.

– Pourquoi me gênerais-je pour répéter ce que Churchill a écrit avant moi et que tant de publications juives ont déjà publié. Il faut que nous soyons devenus apathiques et avoir perdu tout sens de la rationnalité pour tolérer et encenser comme certains

1) Ferdinand Lassalle, orateur allemand célèbre, né le 11 avril 1825 et décédé des suites d'un duel le 31 août 1864, passe pour être le fondateur du socialisme allemand.

le font avec candeur, cette immonde bête qu'est le judéo-communisme. Le grand rabbin libéral Stephen S. Wise se plaisait à répéter: «*Certains appellent ça du communisme, moi je l'appelle du judaïsme*».

Pour notre plus grand malheur, nous laissons béatement – par des excès de libéralisme – la propagande nous berner. Lorsque cette immense fumisterie s'écroulera sous le poids de sa propre iniquité, on ne dira pas que j'avais raison de dénoncer sans arrêt le judéo-communisme, mais on s'arrangera pour me coller les épithètes d'usage: fasciste, antisémite, raciste, alors qu'il est connu qu'il n'y a pas au monde un État plus raciste que celui d'Israël.

Pour Adrien Arcand, la plus grande victime des deux derniers conflits mondiaux était la Vérité.

– La deuxième guerre mondiale illustre magistralement bien les pouvoirs du mensonge. Dans son Livre Blanc, Roosevelt osa avouer que le massacre de 15 000 officiers polonais, à Katyn, imputé aux Allemands, fut une supercherie, ces derniers se trouvant à 300 milles du lieu de la tuerie. Parlant des 1 400 français sans défense qu'il fit tuer à Mers-El-Kébir, Churchill, dans un discours à la Chambre, déclara candidement «qu'il est légitime de recourir au mensonge et à des subterfuges pour égarer l'opinion publique et garder haut le moral des troupes.»

La première phase de la Révolution Mondiale (1914-18) plongea l'Occident dans l'abîme de la haine et la barbarie, chose inévitable puisque le mensonge engendre la haine et la haine la férocité. De tous les buts de guerre proclamés par les héraults d'alors, aucun ne fut atteint et, de toutes les promesses solennelles, aucune ne fut réalisée. Tous les belligérants furent perdants, sauf le judéo-communisme dont on vit poindre la tête et qui engaga une guerre à finir contre la Culture-civilisation chrétienne occidentale. Ceux qui ont oeuvré pour connaître les origines du judéo-socialisme installé en Russie soviétique, savent que la grande responsable du premier conflit mondial a décuplé la richesse et la puissance du judéo-communisme et lui a permis de prendre le contrôle de tous les médias internationaux de pro-

pagande. Il existe sur ce sujet une bibliographie abondante que l'on ne peut plus nier.

En 1938 et 39, je me déplaçais partout au Canada pour annoncer qu'une deuxième guerre mondiale s'en venait. On me considérait comme un **alarmiste.** La guerre de 1939-45 fut déclarée à l'Allemagne, au nom de la France et de l'Angleterre, par Sir Neville Chamberlain, le 3 septembre «39». Alors ambassadeur à Londres et père du président assassiné en 1963, Joseph P. Kennedy demanda à Chamberlain les raisons de la guerre à venir. Sir Neville répondit «*que sans le harassement de Washington et des judéo-communistes américains, il n'y aurait pas eu de guerre*». La Pologne n'était pas une cause de conflit ni pour l'Angleterre ni pour la France. «*On nous a forcé la main*», de déclarer Sir Neville. Ce qui fit dire à Churchill, à la lumière de tous les faits:

«*We killed de wrong pig. The war which was useless*». (*Nous nous sommes trompés de cochons, la guerre fut inutile*). «À se demander si tout le vacarme fait par les Juifs avec leurs victimes de guerre n'avait pas pour but de faire oublier aux *Gentils* leurs 60 millions de morts, leurs 100 millions d'éclopés et de sans foyer, les millions de vétérans de tous pays trompés, leurs villes anéanties, les milliards gaspillés en pure perte, guerre inutile imposée par le judéo-communisme».

Adrien Arcand avait étudié à fond la question des deux guerres mondiales, possédait sur le sujet une énorme documentation et recevait de différents pays, une mine de renseignements. Sa formation journalistique hors de l'ordinaire, son érudition, son insatiable curiosité l'aidaient à comprendre ce qui échappait au commun des mortels. Appuyant ses déclarations sur de rigoureuses recherches et les penseurs de tous les pays, Adrien Arcand n'était pas un homme à s'aventurer sur un terrain qu'il ne connaissait pas.

– Je ne fais aucun compromis avec la Vérité. Je n'ai peur que d'une chose: ma conscience, disait Arcand. Le dernier conflit mondial, je l'ai annoncé à grands cris sur toutes les tribunes du Canada. Mais Samuel Untermeyer, de New York, en fit état bien avant moi dans le «N.Y. Times» du 7 août 1933. Il parlait de

«guerre sainte» et du boycott économique mondial des Juifs du monde entier contre l'Allemagne. Une bataille souterraine – une bataille de titans – s'engagea entre le génie Juif et le génie occidental. Plus la juiverie resserrait l'étau sur l'Allemagne, plus l'Allemagne contournait les pièges et augmentait sa prospérité en remplaçant partout à travers le monde ses «agents commerciaux juifs» par des *Gentils*. Économiquement et politiquement, l'Allemagne luttait pour échapper au contrôle judéo-communiste.

À l'avénement au pouvoir d'Adolf Hitler, alors que les Allemands avec plus de six millions de chômeurs, vivaient dans une profonde misère, les Juifs contrôlaient les outils de la propagande, la presse, la radio, le théâtre, le cinéma, les maisons d'édition, la majeure partie des banques, les chaires universitaires, la majorité des postes de médecins dans les hôpitaux, etc. Hitler prétendait que les adversaires tenaient l'Allemagne au bord de l'abîme, complotaient pour qu'elle monte dans le train du judéo-communisme. Il affirmait que si les Allemands reprenaient leurs affaires en main, le pays retrouverait la prospérité. Il disait vrai. Quant le pays entra dans une ère de prospérité, Hitler avait enlevé aux Juifs tous les postes de contrôle. L'Europe se mit à l'heure économique de l'Allemagne. Résultat: le chômage disparut en moins de quatre ans et il y eut même pénurie de main-d'oeuvre, cela malgré le boycott mondial des Juifs, ce qui fit dire à Churchill «*que la venue d'un Hitler anglais serait souhaitable si jamais l'Angleterre tombait aussi bas que l'Allemagne*». En 1923, on pouvait acheter à Berlin, pour mille dollars (devises étrangères) un édifice de plus d'un million.

Les Juifs redoutaient la venue d'un gouvernement fort et stable surtout en Allemagne; Jabotinsky, le grand chef sioniste, écrivait à cette époque «*que les Juifs ne pouvaient vivre de façon prospère dans un état à esprit national puissant*». Durant la deuxième guerre mondiale, toutes les lois de l'humanité furent violées. En une seule nuit, plus de 120 000 femmes et enfants non-juifs furent brûlés au napalm par les bombes jetées sur Dresde, pourtant proclamée ville ouverte.

* * * * *

À propos du Parti que je dirige, mes adversaires ont inventé mille mensonges pour ternir ma réputation et saboter mon mouvement par la diffusion de mensonges «gros comme le bras». Mais plus ils sont gros, plus ils sont répétés, plus ils s'incrustent dans l'opinion publique. Harry Caiserman, secrétaire général du Congrès juif canadien, a d'ailleurs écrit (bien triste aveu): *«le comité conjoint des relations publiques du CJC et des B'nai B'rrith ont réussi à convaincre l'opinion publique canadienne que le groupe d'Adrien Arcand était de fondation allemande et financé par Berlin»*.

C'était un odieux mensonge, une infamie. À son tour, embarquant dans une campagne de diffamation à l'échelle du Canada, le juif et traître Fred Rose, député communiste de Montréal-Cartier à la Chambre des Communes, fit circuler une brochure intitulée «Cinquième Colonne d'Hitler au Québec» (évidemment, celle d'Arcand), alors que lui-même, Rose dirigeait la dite «Cinquième Colonne communiste de Staline au Canada». Et ce salopard nommait – comme membres de la «Cinquième Colonne d'Hitler» les noms de Paul Bouchard, Henri Bourassa, Omer Héroux, le curé Pierre Gravel, Jean Drapeau, Jules Massé, Paul Gouin, les frères O'Leary, Liguori Lacombe, le notaire L.-A Fréchette, Louis Even, le chanoine Groulx, le Docteur Philippe Hamel, M. J. E. Grégoire, le Docteur J.-B. Prince, Oscar Drouin, Maxime Raymond, René Chalout, Marcel Tissot, Georges Pelletier et plusieurs autres personnages, de même les noms de différentes organisations, la Revue Dominicaine, les Jeunesses Patriotes et j'en passe. Naim Kattan, de Toronto, scribe pour le CJC, attribuait à mon groupe les actes de vandalisme perpétrés contre les biens juifs. Ce menteur omettait de dire qu'avant la guerre le parti communiste dirigé par des Juifs disposait d'une bande de vandales qui barbouillaient les synagogues et renversaient les pierres tombales dans les cimetières juifs. On distribuait ensuite des photographies aux journaux: «Voilà ce que nous font les méchants nazis antisémites canadiens!».

Odieuse propagande. Déformation de la Vérité. Absence de loyauté? Dans son livre intitulé «You Gentiles», Maurice Samuel, au chapître abordant la **loyauté**, écrit: «*le sentiment de loyauté n'existe pas chez les Juifs, que ce soit envers une alma mater, un régiment, un club, des clients, des fournisseurs*», etc. Il est intéressant de lire et de retenir ce qu'écrit également Samuel Roth, dans son livre «Jews Must Live»:

«Je n'ai jamais tendu la main à un Juif ou une Juive pour l'aider, sans que cette main ait été mordue. Je n'ai jamais confié un secret à un Juif sans qu'il soit allé le vendre à bon marché à un ennemi. Notre vice, aujourd'hui, comme autrefois, c'est le parasitisme. Nous sommes un peuple de vautours vivant du travail et de la bonne nature du reste du monde. La honte d'Israël ne provient pas de ce que nous sommes les banquiers ou regrattiers du monde. Elle provient plutôt de l'hypocrisie ou la cruauté inconcevable que nous impose la fatale haute direction juive, et par nous au reste du monde. L'antisémitisme est si instinctif qu'on peut l'appeler instinct primitif de l'humanité, un instinct important par lequel un peuple cherche à se protéger de la destruction totale. Il n'y a pas une seule circonstance dans laquelle les Juifs n'ont pas pleinement mérité les fruits amers de la furie de leurs persécuteurs».

* * * * *

Comme exemple de la propagande mensongère, le chef du PNSC, Arcand prenait le cas d'Ilsa Koch, la Jézabel des temps moderne!

– Jamais depuis les débuts de l'humanité, on n'avait vu une femme aussi assoiffée du sang des Juifs. Les romanciers juifs firent à la «Chienne de Buckenwald» une réputation de buveuse de sang. Elle crevait les yeux des bébés juifs, rendait aveugles les jeunes femmes juives en se servant de leurs yeux comme d'un cendrier, prenait la peau de ses victimes pour se faire des abats-jour, ratatinait selon une formule secrète la tête des rabbins et inventait tant d'atrocités que l'esprit humain avait peine à

admettre qu'il y eut sur terre un pareil monstre. Connue à travers le monde comme un monstre de perversité grâce à la propagande juive, Ilsa Koch fut condamnée à mort.

Et encore, cette punition était trop douce pour une bête pareille. Or, au moment du procès, une Commission américaine de «révision judiciaire» qui se trouvait en Allemagne, décortiqua le procès-verbal pour découvrir que les accusateurs avaient fabriqué les preuves, que les peaux des pauvres Juifs recueillies par des étudiants en médecine dataient d'au moins 90 ans et que les têtes de rabbins ratatinées étaient des têtes d'indiens apportées par des touristes de l'Amérique du Sud.

La Commission américaine de «revision judiciaire» cassa le jugement et libéra sans condition Ilsa Koch. Sous prétexte de la «dézanifier» mais en réalité pour la soustraire à la justice tamuldique, les autorités allemandes l'écrouèrent pour la durée de huit ans. Le cas d'Ilsa Koch, largement exploité par la propagande juive, témoigne du cynisme et de la fourberie des accusateurs.

Le rapport officiel américain précisait aussi que des centaines de jeunes officiers allemands avaient été torturés et atrocement mutilés pour qu'ils signent des «confessions» extorquées par les menaces et la violence.

Concernant nos publications, nos quotidiens, magazines et feuilles commerciales, Adrien Arcand les critiquait sévèrement.

– Ne leur demandez pas de dire la Vérité; ils ont besoin des annonces du commerce juif et dépendent des agences de nouvelles sous contrôle juif. Tout journaliste qui s'écarterait de la politique de survivance, serait congédié. Je parle d'expérience, j'ai été journaliste durant 45 ans.

Nos grands journaux sont uniquement préoccupés par leurs profits et les dividendes aux actionnaires. Ils auront parfois de petites audaces mais ils savent que les organisations juives leur tomberont dessus pour des insignifiances; au Québec ou au Canada vous avez le droit de dire des Anglais, des Allemands, des Canadiens, des Italiens qu'ils sont des crétins, mais ce droit

vous est refusé lorsqu'il s'agit des Juifs. C'est le système aberrant de deux poids, deux mesures. À la moindre attaque, on les voit s'agiter hystériquement en criant au «racisme» et à «l'antisémitisme». Mais il y a pour tout le monde un seuil de tolérance et cette intransigeance viscérale, maladive et vindicative finira par leur jouer de sales tours. Je leur ai toujours dit ouvertement ce que je croyais nécessaire de dire, sans fourberie et à visage découvert. Dans une pièce sombre, il suffit d'allumer une petite bougie pour que les ténèbres soient vaincues. C'est cela, la Vérité. Vingt minutes de Vérité suffisent à anéantir vingt ans de mensonge!

Depuis la fin de la deuxième guerre, le cinéma de fabrication juive a nourri les Occidentaux de tant de spectacles brutaux, sadiques et sordides, toujours à sens unique, de truquages, de collages et de montages, que les gens avisés ne s'y laissent plus prendre. Lors de la projection d'un film à l'Université de Montréal sur les atrocités de la guerre, les étudiants se sont esclaffé. Ce «lessivage de cerveaux» à sens unique est extrêmement dangereux pour Juifs et Gentils, dans tous les pays et sur tous les continents. Aux États-Unis, là où il avait 805 mouvements de droite, il y en a aujourd'hui plus de 2 000, et les sectes prolifèrent au Canada et au Québec. Si les responsables de la propagande juive ne mettent pas un cran d'arrêt à leur propagande aveugle, il pourrait y avoir des «lendemains dramatiques» pour les Juifs car jamais un peuple n'a autant et si bien oeuvré pour miner son propre destin.

Les commandants de l'armée canadienne

FOULKES

SIMONDS

FOSTER

VOKES

HOFFMEISTER

KEEFLER

MATTHEWS

Voici les commandants de corps et de division de l'armée canadienne d'Europe. Le lieutenant-général CHARLES FOULKES, C.B.E., D.S.O., est à la tête du premier corps d'armée, qui a combattu en Italie et en Hollande; le lieutenant-général GUY-GRANVILLE SIMONDS, C.B., C.B.E., D.S.O., du deuxième corps, qui a combattu en France, Belgique et Hollande. Le major-général HARRY-WICKWIRE FOSTER, D.S.O., commandant de la première division canadienne, en Italie, en décembre 1944. Le major-général CHRISTOPHER VOKES, C.B.E., D.S.O., a aussi commandé cette division. Les majors-généraux BERTRAM-MERYL HOFFMEISTER, C.B.E., D.S.O., E.D., et R.-H. KEEFLER (mêmes décorations), de Montréal, ont commandé chacun une division. Le major-général ALBERT-BRUCE MATTHEWS, C.B.E., D.S.O., E.D., a d'abord commandé l'artillerie de la première division, puis celle d'un corps d'armée.

LE COMBAT NATIONAL

SOCIALISME... CORPORATISME

—VI—

La guerre des classes

Le judéo-marxisme, idée maîtresse et crédo du socialisme autant que du communisme, prêche interminablement, comme une incantation de sorcier nègre, la "guerre des classes", la "société sans classes", en vue d'arriver à une "dictature du prolétariat". Quiconque n'est pas un "prolétaire" ou ne veut pas le devenir devra être liquidé, c'est-à-dire assassiné, sommairement et brutalement sans forme de procès. C'est ainsi que, dans tous les pays derrière le rideau de fer, fermiers, travailleurs de tous métiers et toutes industries, intellectuels, collets blancs, professeurs, médecins, avocats, savants de laboratoires, sont devenus des "prolétaires", tous régis par l'axiome judéo-marxiste "à chacun suivant ses besoins" et non, comme le veut la loi naturelle, "à chacun suivant ses efforts et ses mérites".

En Amérique, on ne saurait trouver un seul "prolétaire", cette classe d'esclaves économiques exploités au siècle dernier par le père multimillionnaire du juif Frederick Engels (co-auteur du "Manifeste Communiste", 1848) dans les Midlands anglais, ou par les Juifs "anglais" Sassoon encore de nos jours aux Indes, ou par les Juifs Barnato et Speyer dans les mines de diamant de l'Afrique du Sud jusqu'à ce que des gouvernements anglo-afrikaaner chrétiens missent fin à cette horrible exploitation d'êtres humains.

La propagande judéo-marxiste du socialisme et du communisme veut que l'ouvrier organisé, le paysan et les membres des autres classes sociales déchoient volontairement de leur dignité et se déclarent d'eux-mêmes "prolétaires", c'est-à-dire esclaves économiques, et définitivement consacrent leur sort comme tels. Une fois ainsi déchus, ils sont soumis à la dictature du prolétariat, telle que proclamée dans la Constitution de l'Union Soviétique (article 2). Qui sont les dictateurs du prolétariat? Dans TOUS les pays soviétiques des Russies, d'Ukraine, des Balkans et des pays baltes, ce sont des juifs sans métier, des parasites, aventuriers, dont l'unique occupation n'a toujours été que celle d'agitateurs et de révolutionnaires, comme en atteste la liste complète des chefs des gouvernements et hauts bureaucrates de ces pays. C'est ce qui fait répéter un peu partout, chez les chercheurs vraiment bien informés, que "le communisme c'est tout à l'Etat et l'Etat est aux Juifs".

Le Corporatisme, issu du mûrissement de la culture christiano-européenne, ou plus proprement gothique, est aux antipodes du judéo-marxisme, parce qu'il reconnaît toutes les classes, en proclame la nécessité et la dignité. Le Corporatisme proclame la "société des classes" et aspire à créer un gouvernement de classes. Naturellement, aussi longtemps que la démocratie libérale, déjà tant saturée de marxisme, n'aura pas croulé sous le poids de ses propres erreurs, il est inutile de penser à l'instauration du Corporatisme. Il faut que le libéralisme, germe du communisme, ait produit ses fruits délétères avant qu'il ne tombe et pourrisse sur le champ, pour que le terrain soit déblayé et fertilisé d'une semence nouvelle.

Quartiers généraux fascistes

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos membres et amis que les nouveaux quartiers-généraux du Parti, occupés à partir du 1er mars 1938, seront ouverts dans quelques jours. Les activités Fascistes y seront centralisées. Les quartiers-généraux comprennent tout le troisième étage de l'édifice situé au coin sud-est des rues Saint-Jacques et Saint-Laurent, faisant face au Crédit-Foncier Franco-Canadien et à l'édifice Thémis. L'entrée est au No 517, boulevard Saint-Laurent. Les quartiers-généraux occupent un espace de 1,600 pieds carrés subdivisé en plusieurs bureaux, avec deux grandes voûtes en acier. Les divers comités du Parti et le "Fasciste Canadien" se partagent ces bureaux. Le téléphone y sera installé dans quelques jours, sous l'indication: "Fasciste Canadien".

PROCHAINE INVASION DES JUIFS

Maintenant que les Juifs, par le seul fait qu'ils sont Juifs, ont tous les droits et privilèges des Canayens dans cette province, ordre va être donné à tous les Youpins de Palestine d'accourir dans Québec, la Terre Promise des Israélites.

Extrait des journaux publiés par Adrien Arcand.

PRICE: 25 CENTS

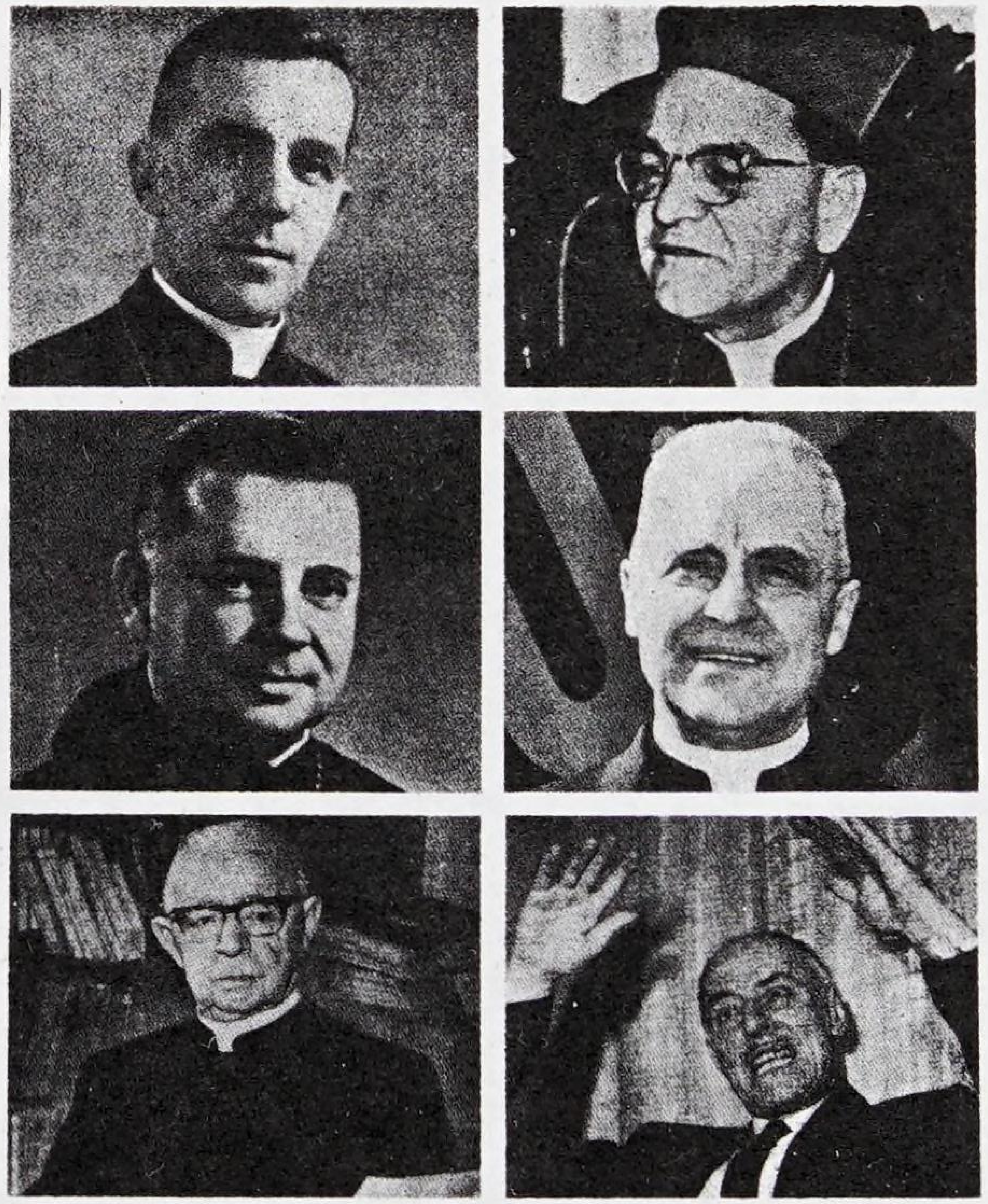
October 1966

Canadian Jewish OU

The Secret Order of Jean Talon

FASCISM QUEBEC

by Herman Buller



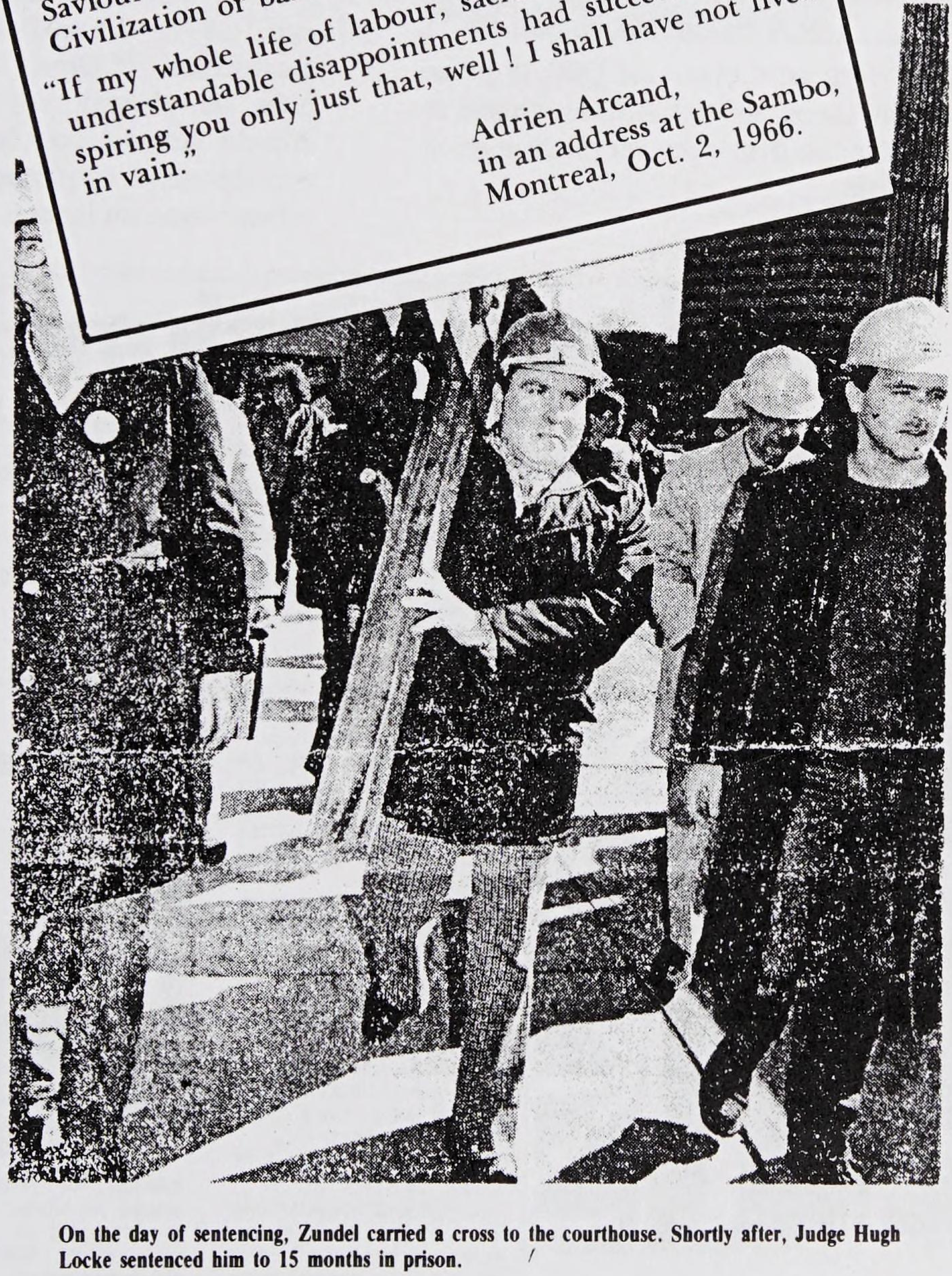
The influential bishops (top right) **Georges-Léon Pelletier,** Three Rivers; (top left) **Charles-Eugene Parént,** Rimouski; (centre right) **Georges Cabana,** Sherbrooke; (centre left) **Paul Bernier,** Gaspé, represent the ultra-conservative right wing of the Church. They are known as the **intégristes** because of their rigid opposition to all change. They are the driving force behind **Cité Catholique,** a secret semi-fascist movement. Bottom row right—**Adrien Arcand,** the Nazi fuehrer, who was publicity-chief for the Union Nationale Party. His most recent book, **A Bas La Haine,** (July, 1965) is a vicious attack against the Jews. (Bottom left) **Canon Lionel Groulx,** rascist-minded cleric who was the leader of the fascist movement **Action Francaise,** which was responsible for **l'achat chez-nous,** an economic boycott of Jewish merchants accompanied by hysterical anti-Semitism.

Le «Canadian Jewish Outlook», d'octobre 1966, sous la plume d'un certain Herman Buller, s'efforce de discréditer des sommités religieuses canadiennes françaises en les associant au fascisme.

"Beautiful youth of our Canada, you so pure and so generous and so enthusiast, try to understand, not in your minds, but in your hearts, not in your instruction but in your baptism, that you are afflicted and tortured in the greatest combat of all human history ; that you have to make a decisive and final choice in that battle predicted for so long : à choice between Christ your Saviour and the Antechrist your destroyer, between Civilization or barbarism, between Liberty or slavery !

"If my whole life of labour, sacrifice, tribulation and understandable disappointments had succeeded in inspiring you only just that, well ! I shall have not lived in vain."

Adrien Arcand,
in an address at the Sambo,
Montreal, Oct. 2, 1966.



On the day of sentencing, Zundel carried a cross to the courthouse. Shortly after, Judge Hugh Locke sentenced him to 15 months in prison.

À son arrivée au Canada en 1960, le jeune Zundel fut encouragé par Adrien Arcand et soutenu dans sa démarche vers l'affirmation de lui-même.

Né à Courbevoie, France, le 27 mai 1894, Louis-Ferdinand Destouches (Céline, de son nom de plume), connaissait Adrien Arcand avec lequel il correspondait et partageait la même vision du monde.

Nazi confessions false, prof claims

Nazi confessions of mass gassings of Jewish prisoners were false, a district court was told yesterday.

The statement came from a defence witness at the trial of Ernst Zundel, of Toronto, who has pleaded not guilty to knowingly publishing false information harmful to racial and social tolerance.

"The fear of being sent to Poland or to Russia" drove Nazis to confess camp atrocities at the "witchcraft trials" of Nuremberg, said University of Lyons II Prof. Robert Faurisson, 56.

"I understand perfectly why they confessed," he said.

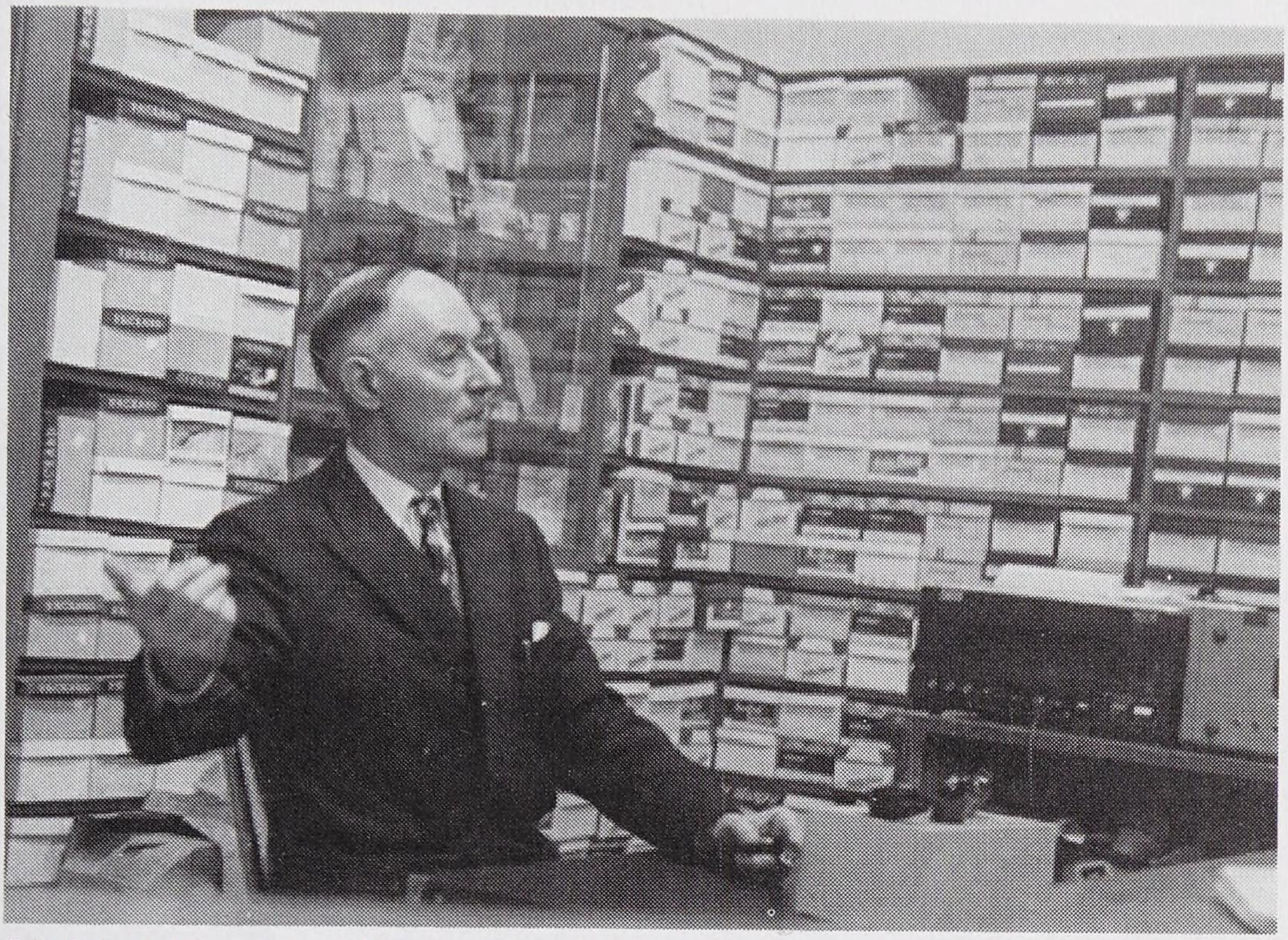
He testified he has been beaten up frequently and hounded out of his job and many research facilities for his views as a "revisionist

ERNST ZUNDEL
Wrongful info charges

million Jews were murdered in those camps, are sources in the two publications that landed Zundel in court

CHAPITRE 10

Le corporatisme, une formule gagnante



Libéré, Adrien Arcand ne tarda pas à entreprendre une série de conférences pour expliquer le corporatisme et dénoncer les méfaits du judéo-communisme.

Le Congrès canadien des juifs ne veut pas d'Adrien Arcand sur les ondes de Radio-Canada

TORONTO. (PC) — Le Congrès canadien des juifs fait des pieds et des mains afin que Radio-Canada annule une entrevue enregistrée précédemment avec le leader fasciste québécois Adrien Arcand, qui doit passer sur les ondes à la fin de janvier.

L'entrevue avait été menée aux studios de Radio-Canada à Toronto par le professeur John Saywell, de l'Université de Toronto, et devait être utilisée dans le cadre d'une reconstitution historique sur la carrière d'Adolf Hitler.

A la fin de l'entrevue, en novembre dernier, le commentateur météorologique Percy Saltzman, d'origine israélite, avait fait interruption dans le studio où se trouvaient Saywell et Arcand pour s'en prendre à celui-ci, qu'il qualifia de menteur éhonté.

M. Arcand protesta par la suite contre cet incident auprès de M. Alphonse Ouimet, président de Radio-Canada, le considérant comme une atteinte à son droit d'expression.

Mais M. Saltzman est revenu à la charge et a convaincu le Congrès canadien des juifs à faire tout en son pouvoir pour empêcher que "ce paquet de mensonges vicieux" ne soit projeté sur l'écran et les ondes de Radio-Canada.

Adrien Arcand dirigeait, avant la guerre, le parti de l'unité nationale, de tendance pro-faciste, qui comptait 10,000 membres. Il fut interné durant la guerre par mesure de prudence.

Il vit actuellement en semi-réclusion à sa demeure de Lanoraie où, a-t-il déclaré, il gagné sa vie "en rédigeant des articles pour des publications anti-communistes".

Par ailleurs, M. Saltzman s'est vu réprimander pour son geste, a annoncé M. Donald MacDonald, directeur de la publicité à Radio-Canada.

A bas la haine

L'ancien chef du parti nazi canadien, M. Adrien Arcan, vient de lancer hier après-midi "A bas la haine", un volume dans lequel il explique sa situation par rapport à notre monde actuel. M. Arcand, qui dirige actuellement le parti de l'Unité nationale du Canada, a publié son volume aux éditions de La Vérité.

(Photo André Hébert)

Le club Renaissance, château-fort de l'Union Nationale au temps où feu Daniel Johnson avait repris le parti en main pour le conduire à la victoire, n'était pas seulement fréquenté par des unionistes mais par une kyrielle d'affairistes logés à l'enseigne des Vautours.

Grave, digne, souriant et de bon commerce, l'ineffable Jerry Rochon assumait l'intendance des lieux.

Comme il sied à un club politique qui se respecte, le mobilier était opulent et la décoration gravitait entre le style empire et le sytle rococo d'un vieil hôtel rafistolé à neuf. On y mangeait excellemment, Jerry veillant lui-même au menu, sachant que bonne chère attire gourmands et gourmets. Parfois, Jacques Pineault, vieux routier expérimenté de la politique, laissait tomber – entre deux bouchées – un compliment propre à rassurer Jerry:

– Il n'y a pas de meilleure table en ville, disait Jacques, septuagénaire encore doté d'une bonne fourchette.

Adrien Arcand n'était guère mondain, mais il aimait les «p'tites sorties» qui permettent ensuite d'apprécier la solitude. Il mangeait peu ce qui expliquait sa minceur. À la manière de Marcel Proust, auteur de «*À la recherche du temps perdu*» et qui s'était volontairement coupé du monde pour mieux écrire son oeuvre, Adrien Arcand aurait pu dire:

« Quand on mange trop bien, on ne travaille pas».

À ce rendez-vous agréable donné par Arcand au Renaissance, que je fréquentais assidûment sachant y rencontrer des gens susceptibles d'alimenter mes chroniques quotidiennes dans Le Journal de Montréal, ma première question amusa beaucoup le chef du Parti National Social Chrétien. Je ne cherchais nullement à le piéger car j'éprouvais un préjugé favorable pour ce guerrier flamboyant qui avait pris toujours d'énormes risques pour défendre ses idées. Dans toutes les sociétés, les hommes courageux sont rares pour ne pas dire inexistants.

– Être fasciste de nos jours, en 1964, est-ce logique, rationnel, démocratique? demandais-je à mon vis-à-vis dont les yeux vifs et intelligents se posaient sur les gens et les choses avec une acuité interrogatrice.

– Laissez-moi vous répondre longuement, me dit-il, cordial et de bonne humeur.

Précisons ici que le fascisme canadien incarné par le mouvement politique d'Adrien Arcand, alors à son apogée au début de la deuxième grande guerre mondiale, se démarquait nettement du fascisme européen dont les buts avoués étaient l'expansion territoriale.

Adrien Arcand ne prônait pas la formule totalitaire, mais la promotion de valeurs typiquement traditionnelles, Dieu, la Patrie, la famille, la discipline, etc.

La spécificité de son fascisme – mobilisation du peuple canadien-français pour la sauvegarde de ses acquis et de son héritage culturel et spirituel – rejoignait celui du chanoine Groulx mais le débordait par l'action politique.

Les mots à la mode, les épithètes ou la catégorisation des individus identifiés à telle doctrine ou telle pensée, connaissent des instants forts à condition qu'ils soient soutenus par la propagande et la communication de masse. Hier, on parlait de la Nature si on voulait exprimer l'idée de l'environnement; aujourd'hui, il est question de **milieu**. La Tour de Babel est devenue les Nations unies et le mythe d'Icare s'est incarné dans l'industrie aéronautique.

La sémantique accouche de ***mots*** qui prennent de l'importance à la faveur de certains événements, mais perdent très vite leur intensité première et même leur signification dans le temps et l'espace.

Dire, de nos jours «je suis fasciste» – avec le décalage d'une époque révolue – n'a pas la même connotation ni le même impact que dans les années «30».

Dans un monde de machines et de grands ensembles à la recherche de mythes, des milliers de mots n'ont une valeur significative que pour les initiés, si bien que plus personne ne se comprend.

– Si restaurer les forces vives de la Foi, combattre pour sauvegarder les valeurs spirituelles, chrétiennes et les traditions qui ont permis au peuple canadien français de traverser les pires orages et de survivre dans un Canada hostile à son épanouissement, alors je suis fasciste, confessa Adrien Arcand, car le fascisme – extension du nationalisme – est un bouclier contre les agressions des forces malsaines de l'extérieur. Et pour défendre les idées auxquelles je crois, je serais prêt à devenir physiquement une combinaison du centaure et du minotaure. Pour survivre, une minorité comme la nôtre n'a d'autre choix que d'être meilleure spirituellement, plus qualitative dans ses actions quotidiennes que les peuples s'imposant par la loi du nombre. Être fasciste au Québec, ce n'est pas refuser aux autres le droit de vivre à leur manière et selon leurs goûts, mais bien de nous opposer énergiquement à toute tentative de manipulation et de spoliation de la part de ceux qui travaillent à notre suicide collectif. Les étiquettes ne me font ni chaud ni froid. Nos adversaires ont prétendu que Salazar nous a fait des cadeaux somptueux, que Mussolini nous a mis sur sa liste de paye, que Hitler nous a fourni des fonds, mais il doit y avoir quelque part une «maudite bande de brigands» au niveau des Postes, car nous n'avons encore rien reçu au quartier général du Parti que je dirige. Le fascisme est aussi la réponse naturelle à l'agression du Judéo-Communisme contre la civilisation chrétienne occidentale.

– Ce corporatisme dont vous parlez sans cesse, comment se fait-il – s'il est si efficace – qu'il ne soit pas appliqué?

– D'abord, le Corporatisme, dans son essence, est la seule et unique formule retenue par l'Église catholique. Les hommes ne doivent pas miser leur avenir, leur paix, même leur bonheur uniquement sur une affaire matérielle, factice, illusoire et artificielle, mais hisser leurs ambitions à des niveaux supérieurs et emprunter les formules qui se nourrissent de la Révélation. Depuis plus de cent ans, après une intense réflexion, la Papauté n'a trouvé qu'une réponse au dilemme matériel de l'Homme; cette réponse, c'est le Corporatisme. Or pour s'intégrer à cette recherche de la Papauté, il ne faut appartenir ni aux Témoins de Jéhovah, ni à la secte des Mormons, ni aux religions protestantes ou autres groupements sectaires qui pullulent partout... mais faire sien le christianisme avant la Réforme et se tenir loin du délire du transformisme. Si vous changez l'environnement d'un animal, il court le risque d'être éliminé. En détruisant l'unité, vous provoquez la chute de l'espèce. Bâtir le présent, l'avenir hors le Christ, c'est courir vers l'échec et les faits – dans une société déboussolée – donnent raison à notre argumentation. Malgré les progrès de la science, une amélioration constante du sort physique de l'homme, jamais il n'y a eu autant de misère morale, de tourments qui vont jusqu'à la démence, d'une hébétude que la magie des sectes ne peut atténuer. Les drogues qui procurent des paradis artificiels ne remplacent pas l'absence de Dieu. Dans chaque hérésie, il y a une parcelle de vérité qui accrédite le discours des nouveaux mages. La vie de l'esprit sera toujours plus importante pour un individu que la vie du corps, car l'esprit anime le corps. Si la politique est devenue ce qu'elle est, un instrument vidé de toute spiritualité obéissant uniquement à des pulsions émotives fournies par les sondages, on ne doit pas s'étonner que les politiciens soient à ce point méprisés et vilipendés. La politique au «goût du jour», c'est la politique du pire.

Vous savez, poursuivit Arcand, friand de longues explications, les intérêts communs d'un homme n'ont rien à voir avec la politique. Je dirais que l'agriculture n'est ni communiste, ni

socialiste, ni libérale et c'est une vérité de la Palisse de dire qu'elle ne peut qu'être agricole; il en est ainsi pour les autres activités, artisanat, pêcheries, transport, etc. Le corporatisme, c'est la doctrine du progressisme de l'individu. Les membres des différentes associations ou corporations peuvent s'impliquer dans la politique, sans pour autant engager politiquement l'association qui les regroupe. C'est ce qui s'appelle le jeu de la démocratie, quoique seul le Corporatisme peut générer la vraie démocratie.

– Vous le prêchez avec la foi du néophyte, mais en quoi la formule serait-elle miraculeuse? Je ne combats pas le corporatisme, je cherche seulement à comprendre.

– Mon ami, les professions libérales – médecine, droit, notariat – pratiquent déjà le corporatisme. Ces groupes sont autonomes et définissent leurs critères de fonctionnement selon leurs besoins. Ils ont leurs propres tribunaux. Ils administrent leurs forces comme leurs faiblesses. Dans un système corporatif, chaque corporation choisit ses membres les plus éminents pour les représenter à l'Assemblée nationale. Ils ont l'obligation de se montrer à la hauteur. Dans le système traditionnel, il faut attendre quatre ou cinq ans pour se débarrasser d'un indésirable, d'un tricheur ou d'un imbécile. Est-ce normal et démocratique? Si les avocats, les médecins, les notaires pratiquent le corporatisme. Prenez le cas d'un député. Qui représente-il vraiment? Personne en particulier, sauf les intérêts de son Parti; il obéit aux diktats de son chef soumis au pouvoir occulte, le pouvoir derrière le trône, celui qui tire les ficelles. Le jeu est faussé au départ par les coteries, les prévaricateurs, les forbans à l'affût de prébendes et de contrats. Pourquoi refuserait-on ce privilège aux autres classes sociales? Pourquoi 30 p.cent de la population laborieuse serait-elle syndiquée au détriment de tous les autres travailleurs?

– Vous préconisez donc une syndicalisation globale pour améliorer les relations entre travailleurs et employeurs?

– Universelle, oui. Les privilèges des uns ne peuvent pas toujours s'exercer au détriment des autres.

– Et le système bancaire canadien? Je suppose que vous vous proposez de mettre la hache dedans?

– Le système bancaire sera radicalement modifié. Les Corporations pourront avoir leurs propres banques où les membres déposeront leur argent et même des compagnies d'assurances couvrant tous les risques imaginables. Il faut d'abord que l'argent serve notre collectivité et la production. Ce n'est pas l'argent accumulé dans les banques qui est important, mais le rôle de la production dans une économie équilibrée. La vraie richesse d'un peuple, c'est ce qu'il produit et peut vendre sur les marchés locaux ou internationaux.

– Vous préconisez une association du capital\travail? Ce n'est pas une idée nouvelle.

– Non, c'est une vieille histoire qui remonte à Saint-Simon, reprise par le Père Enfantin, son disciple et diffusée dans le journal Le Producteur. Dans une économie saine et équilibrée qui élimine le **parasitage**, le producteur, avec le Corporatisme, deviendrait le premier agent de la prospérité collective. D'ailleurs, vous verrez dans l'avenir de plus en plus d'entreprises partager leurs bénéfices et leurs actions avec leurs salariés. La promotion ouvrière passe par le Corporatisme. Ne demandez pas aux patrons de promouvoir leurs travailleurs syndiqués, car le syndicalisme est perçu comme une épée de Damoclès. Le climat de travail se détériore du fait des antagonismes irrationnels des deux parties capital\ travail. Dans le système actuel, il est injuste que les travailleurs soient écartés de la gestion de leur entreprise. L'expansion d'une société, d'un groupe, ne doit pas profiter uniquement aux patrons et aux actionnaires mais doit s'étendre aux créateurs de richesses, les salariés.

– Ce n'est plus une réforme, mais une révolution que vous suggérez. Votre message, c'est l'inconnu. Changer l'homme semble une tâche impossible.

– L'améliorer suffirait. Le capitalisme a toujours eu une attitude réactionnaire, le patronat s'est montré hostile aux travailleurs et vice-versa, créant une situation conflictuelle permanente. Pensez-vous que le capitalisme sauvage ne soit pas

l'inconnu? Les bourses sautent, les crises se multiplient, les économies de beaucoup de travailleurs s'en vont en fumée, les usines ferment – et vous n'avez encore rien vu – ce qui devrait être suffisant pour que les travailleurs se rendent compte de leur vulnérabilité dans un tel système politique. Pendant des années, le capital d'une société a rapporté au centuple... mais les bénéfices s'en vont à l'extérieur du Québec ou du Canada pour remplir les poches des actionnaires. Le capital se nourrit grassement des sueurs de nos travailleurs qui n'ont actuellement aucun contrôle sur les décisions patronales. C'est une situation inique. Des présidents de compagnie se votent des rémunérations astronomiques et un tas de privilèges spéciaux sur le dos de leurs travailleurs qui doivent faire des grèves pour obtenir des augmentations ridicules ou obtenir des conditions de travail supportables. Si ces travailleurs appartenaient à des corporations, ils n'auraient pas la tête sur le billot comme c'est le cas actuellement.

– Le travailleur d'une quelconque usine pense davatange à son salaire hebdomadaire qu'à une formule utopique.

– C'est normal que les travailleurs pensent comme ça.

Ce serait différent avec le Corporatisme. Les membres d'une corporation sont des partenaires à part entière et non des «aliénés» au sein d'entreprises qui leur demandent un maximum en les payant au minimum pour satisfaire des actionnaires gourmands qui ne produisent rien, sinon parasiter sur la force de travail des salariés. C'est injuste. Le système actuel est absurde.

– Mais il y aurait des grèves?

– Les salariés font des grèves parce qu'ils se sentent lésés par des entreprises avec lesquelles ils n'ont aucune filiation, sinon un salaire à la fin de la semaine. Ils se sentent étrangers dans leur propre maison. Les litiges capital\travail se règleraient à l'amiable au niveau des corporations. Les grèves ne seraient pas permises car elles deviendraient inutiles. Le bien commun serait la règle du jeu.

– Je vous avouerai, Monsieur Arcand, que tout cela me semble un peu fantaisiste.

– Il s'agit d'imaginer, de vouloir améliorer par des formules originales la condition de l'être humain, pour que ça paraisse utopique. Lorsque les vieux systèmes et les régimes politiques crouleront sous le poids de leur propre absurdité, de leurs dettes, des politiques d'improvisation, le Corporatisme leur semblera inévitable pour introduire la paix sociale et la prospérité dans nos sociétés anarchiques. Ce ne sera pas parfait, les hommes qui animent les systèmes étant ce qu'ils sont. Le Corporatisme, croyez-moi, sera le système politico-social du XX^{e} siècle. Et plus la situation économique se dégradera un peu partout, entraînant la fermeture d'usines, la mise à pied de milliers de travailleurs, plus on sentira la nécessité d'un changement en profondeur, Après tout, un système si bien rodé soit-il, n'est pas éternel. Si on doit le changer, pourquoi ne le ferait-on pas. Rien n'est figé dans la pierre. Est-ce que la promotion des hommes n'est pas plus importante que la promotion des systèmes? Le monde change. Les blocs se forment et se déforment. La première réalité économique pour le Canada, c'est sa position géographique. Nous sommes indissolublement liés en tant que peuple au destin de nos puissants voisins. Nous avons des intérêts communs. La chute des États-Unis entraînerait la nôtre. Nous sommes des Canadiens, des Québécois et des Américains car nous appartenons à l'Amérique, autrefois le joyau de l'empire français. Nous ne pouvons refaire le passé, mais nous avons le devoir de tout mettre en oeuvre pour inventer l'avenir. Je vous mentionne que mon Parti a été le premier à dire que la citoyenneté britannique ne nous suffisait plus et à réclamer la «citoyenneté canadienne». Nous avons mené une vigoureuse campagne pour faire accepter cette idée à la Conférence Impériale tenue à Ottawa en 1932. C'est une façon de préparer l'avenir, de changer quelque chose.

– *Quelle est votre position par rapport à l'immigration?*

– J'ose espérer qu'elle sera à prédominance blanche et que nous ouvrirons nos portes aux Blancs d'Europe, avec lesquels nous avons des affinités. J'entends régulièrement des Asiatiques, des Africains et des Antillais se plaindre de leur sort au Québec ou au Canada. Si les gens de couleur sont insatisfaits de

leur sort, qu'ils retournent chez eux. Si nous étions nous-mêmes des immigrés dans leur propre pays, demandons-nous de quelle façon nous serions traités? Notre laxisme en matière d'immigration nous coûte les yeux de la tête. Dans une cinquantaine d'années ou peut-être avant, je me demande si les Canadiens français ne perdront pas leur majorité à Montréal, le coeur du Québec. Je ne suis pas un prophète de malheur, mais je pressens pour nous des jours sombres. Nous serons collectivement victimes du laxisme de nos lois et de tous ces braillards aveugles qui s'en servent pour se faire du capital politique.

– Mettez-vous nos autochtones dans le même collimateur?

– Ils ont été les premiers occupants du pays; à ce titre ils ont droit à toute notre considération. Dans la mesure du possible, nous devons réparer les injustices commises envers ces peuples qui ont subi une véritable spoliation. Le passé est le passé. Comme chef de Parti, j'ai toujours affirmé que nous devions écouter leurs revendications et leur fournir les moyens et l'assistance pour sauvegarder leur culture. Il ne faut surtout pas que nos autochtones subissent le sort affreux que les Israéliens ont imposé par la force aux Palestiniens dépouillés et chassés de leur antique patrie.

– Et comment percevez-vous l'avenir du Québec?

– J'ai réfléchi à cette question. Si le Québec doit devenir indépendant, il le deviendra en dépit des tourmenteurs et des politiciens à-la-petite-semaine qui ergotent sur les scènes publiques. Le Canada anglais souffre d'immaturité politique aiguë de même les anglophones du Québec. Ils sont prêts à privilégier une bande de Chinois qui arriveraient de Hong Kong, pour s'installer ici, mais leur intolérance envers le Québec français rejoint l'hystérie collective et alimente un débat stérile qui nous coûte du temps et un argent fou en palabres et rapports répétitifs qui ne nous apprennent rien que nous ne savons déjà. Le Canada anglais, à mon avis, manque de générosité, d'ouverture d'esprit et d'imagination. Il peut faire obstruction à un projet collectif, mais il suffirait d'un peu de bonne volonté et de de courage au Québec, pour que les rêves se concrétisent. Le Canada

anglais aurait intérêt à se débarrasser du complexe d'Abraham, selon lequel le fils, le Québec, vit sous le joug du père, Ottawa. Cette mentalité primitive a fait son temps. Le Québec est la seule province différente du Canada et restera le «Ghost Dancing» au bal des finissants. Nous en sommes, après deux siècles, aux «chicanes de clôtures». Le malheur, dans ce pays, c'est qu'il n'y a pas d'hommes de vision mais trop de comptables et d'avocats qui font fortune dans le sillage des formations politiques traditionnelles. Le personnel politique du Canada est formé malheureusement de cuistres. Ne vous demandez pas ce que nous allons devenir, demandez-vous plutôt à qui profite cette interminable empoignade? Demandez-vous combien il y a de Juifs sionistes au sommet de la pyramide de l'appareil administratif fédéral? Ils sont présents à tous les échelons. Ce sont eux qui tiennent en main le destin des Canadiens.

– Je vous sens irrésistiblement pessimiste.

– Je le suis. De la boîte de Pandore, nous verrons tantôt surgir de plus en plus de sectes qui alimenteront l'angoisse de notre peuple. Elles proposeront de nouveaux dieux et toutes sortes de gadgets absurdes pour apaiser les tourments d'une clientèle de plus en plus désemparée. Le démolissage de l'enseignement, la construction accélérée de ces immenses «cabanes» sans âme qui surgissent un peu partout pour satisfaire les appétits des entrepreneurs libéraux, affamés sous l'Union Nationale, l'émergence d'une go-gauche qui charrie dans l'inconscience les idéologies étrangères de saboteurs des sociétés chrétiennes occidentales sont les signes précurseurs de notre dégénérescence collective. En tant que peuple, les Canadiens français seront à la remorque de toutes les modes insipides et des idées malsaines véhiculées par les médias et je ne suis pas certain que nous trouvions en nous les ressources pour survivre à l'effritement et à la mutilation de tout ce qui a été notre raison d'être. Mais je ne serai pas là, heureusement, pour assister à notre lente agonie.

– Je note que vous mêlez facilement le spirituel à la politique.

– Si ce mariage pouvait se faire, il en résulterait de nets progrès pour l'humanité. Les dégâts causés par Marx et Freud

seront longs à réparer. Nous avons à ce jour voyagé d'un extrême à l'autre sans jamais trouver le juste milieu. Que serions-nous sans le spirituel? Des bêtes à consommer! Est-ce cela que nous voulons devenir? Tout tend à nous entraîner vers l'abîme. Tout est mis à contribution pour nous faire oublier qu'une âme nous gouverne. Dans la propagande talmudique, nous ne serions pas autre chose «que des animaux sans âme», une affirmation grotesque et gratuite qui ne peut sortir que d'esprits pervers et diaboliques.

Entre la loi du talion «oeil pour oeil, dent pour dent» et la loi du pardon, «aimez-vous les uns les autres», c'est celle-là que j'ai choisi car elle rejoint les fibres les plus profondes de mon être. Pour un chrétien, la spiritualité est le carburant qui alimente son âme et l'engage dans un dépassement de lui-même dans les tâches qui lui sont assignées sur terre.

CHAPITRE

11

Soldat du Christ, à ses risques et périls

PARTI DE

L'Unité Nationale

DU CANADA

LANCEMENT OFFICIEL

DU PROGRAMME REVISÉ

27 NOVEMBRE 1966

Adrien Arcand

CHEF NATIONAL

LE CANADA AUX CANADIENS! CANADA FOR CANADIAN

La personnalité d'Adrien Arcand, ses idées politiques son action pancanadienne, sa ferveur pour la sauvegarde des valeurs chrétiennes dans le monde occidental, son prosélytisme ardent pour l'homme blanc et ses farouches combats contre le judéo-communisme en firent un être d'exception et probablement le plus dur adversaire des Juifs au Canada.

S'il éprouva une attirance certaine pour le fascisme européen en utilisant maints symboles importés – croix gammée, insignes, chemises bleues, garde de fer – pour identifier et promouvoir son mouvement qui se donna des allures para-militaires dans sa période fiévreuse, le chef du Parti National Social Chrétien, catholique et traditionaliste, était aux antipodes de l'idéologie judéo-communiste.

Toutefois, ses déclarations à l'emporte-pièce, sa dialectique vigoureuse, documentée et sa constante apologie du Blanc, pour lui le grand «progressiste de l'humanité», servirent ses adversaires qui dénigrèrent sans relâche un grand chrétien doublé d'un grand patriote.

Dans tous ses écrits philosophiques le nom de Dieu, tel un leitmotiv revenait constamment sur ses lèvres. Ses derniers disciples, toujours vivants, les Lemieux, les Lanctôt, les Laberge, les Bleau et quelques autres témoignent que toute la pensée politique de leur chef était nourrie par ses études dans des

établissements catholiques (les collèges de Montréal et Sainte-Marie) et par ses lectures portant sur des sujets religieux.

Adrien Arcand se défendit d'être un fasciste à la mode hitlérienne.

– Sa connaissance de la théologie était si poussée, raconte Gérard Lemieux qu'il pouvait en montrer à bien des théologiens. S'il l'avait voulu, il aurait pu être à l'aise dans la peau d'un chanoine tant il avait poussé loin sa science de la doctrine de l'Église catholique.

Plus de cinquante ans après la guerre de 1939-45, il serait difficile et téméraire à un homme d'aujourd'hui d'essayer de comprendre le mysticisme des générations antérieures et leur attachement profond aux valeurs de l'époque; Dieu, patrie, famille, vérité, autorité, discipline, travail, honneur, sacrifice, dignité, altruisme, tradition: mots vides de sens aujourd'hui.

Bruno Lagrange, philosophe, théologien, auteur de plusieurs ouvrages et présentateur de télévision, a dit de la société actuelle:

«Ce qui s'écroule, ce ne sont pas les structures qui meurent, c'est nous dans cette société qui mourons à un monde de fausse relation».

Ces paroles n'auraient pas détonné dans la bouche d'Adrien Arcand, tant les fragments de sa correspondance que nous avons étudié et lu avec intérêt, fait une large place à sa dimension spirituelle; pour lui, sans le Christ, le sacré, la Grandeur, il n'y a pas de vie souhaitable. La Croix, c'est le symbole de vie, mais dans une société dépravée, elle est le contraire de ce qu'elle représente.

Explorant les avenues du fascisme, l'écrivain François Mora affirme que, dans son cas, « le fascisme est exaltation et folie car il conserve ses racines humaines dans le bien et le mal, alors que le communisme – la «bête noire» d'Arcand – est une forme de barbarie absolue».

Pierre Trépanier a fait une courte mais intéressante étude de la pensée d'Adrien Arcand.

«Le lecteur des brochures d'Arcand, écrit-il, s'étonnera par son insistance à promouvoir la religion et les valeurs spirituelles qui n'ont rien à voir avec la politique».

Dans le dépouillement de «Mon Livre d'Heures» publié en 1936, Pierre Trépanier en vient à la conclusion suivante:

« Au total, prière et apologétique représentent 56 p.cent du contenu de la brochure, contre 44 p.cent pour la politique. Un livre d'heures étant un recueil de dévotion renfermant les heures canoniales, Arcand a eu somme toute raison d'appeler ainsi son opuscule, dans une acception libre, où passe vraiment, malgré les confusions et les erreurs, le souffle même de la foi. Si cette foi s'est alliée au racisme, à l'antisémitisme, ce n'était ni inévitable ni automatique. Elle tient très bien seule sans le racisme. Quant à son racisme, il se suffit à lui-même dans la mesure où il découle d'une lecture politique de l'histoire. Mais si, dans ce racisme, l'on considère l'antisémitisme, il devient évident qu'il repose sur une vision religieuse du Monde et du Temps et qu'il maintient vivant l'héritage de l'antijudaïsme, presque aussi vieux que le christianisme lui-même. La pensée d'Arcand se nourrit de la tradition catholique et d'une culture biblique, fruit d'une longue pratique des Livres Saints. Sa mémoire historique plonge assez loin dans le passé pour embrasser l'expérience juive depuis sa plus haute antiquité».

Après sa libération du camp d'internement, Arcand et ses disciples réclamèrent à grands cris un procès public. Leur requête fut refusée.

« L'État n'a jamais osé l'envoyer à son procès, écrit Trépanier, parce qu'il en serait sorti blanchi. Arcand n'a pas de sang sur les mains».

Mystique? Prêcheur moderne? Pourfendeur d'athées? Adversaire irréductible du judéo-communisme? Ennemi du libéralisme? Agitateur social à l'exemple de Jésus? Doctrinaire au verbe incisif réclamant l'adoption du corporatisme? Adrien Arcand fut tout cela à la fois. Visionnaire à sa façon, il devinait intuitivement que le Québec allait entrer dans une profonde mutation et ne pourrait rester à l'écart des changements qui

balayeraient les «belles assurances» que le Québec était immuable dans sa forme, son esprit et ses croyances religieuses.

Adrien Arcand était-il un fanatique? En tout cas, pas dans le sens que les Québécois, par ailleurs longtemps xénophobes, perçoivent le fascisme.

«Les Canadiens français d'hier, dira Gérard Lemieux, éprouvaient plus de crainte que de mépris pour les étrangers».

Si l'on en juge par l'ensemble de ses écrits, Adrien Arcand – à la tête d'une formation politique de 100 000 membres – était davantage un missionnaire égaré dans la politique, un soldat du Christ, car il pensait que Dieu était le législateur suprême et que personne ne pouvait se substituer à sa volonté divine. Il avait le sentiment et la certitude qu'il véhiculait à travers ses discours, d'authentiques et d'indestructibles valeurs.

Nietzsche soutient «que les valeurs les plus élevées se dévalorisent mais que les valeurs restent plus fondamentales que les certitudes».

Adrien Arcand n'allait pas dans le sens de la vie avec ses changements, ses surprises, ses impondérables, ses incongruités, mais il optait aveuglément pour les choses acquises spirituellement, refusant viscéralement les illusions du progrès qu'il vouait à la géhenne, la prosternation devant le veau d'or (le matérialisme), l'aliénation de l'âme à un monde fourbe, insensé et déséquilibré. Comme une obsession, il prônait l'unité dans la continuité. En tout temps, avec belle transparence – même dans ses heures de virulence – il refusait le compromis.

– Le mensonge me donne le vertige, disait-il. J'aime la Vérité comme un autre moi-même. Mais lorsqu'on dit la Vérité, on devient contagieux.

Né au début du siècle, à une époque où l'archevêque de Montréal, Édouard-Charles Fabre défendait à ses prêtres «d'aller au théâtre ou à l'opéra», Adrien Arcand était le produit d'une génération profondément pénétrée de certitudes.

Il y avait bien ici et là quelques dissidents, mais ils rentraient vite dans le rang.

Très peu d'oracles au début du siècle prévoyaient les bouleversements énormes qui allaient secouer la civilisation occidentale chrétienne dans ses structures physiques et mentales.

Le chanoine Georges Panneton, un homme d'une grande rigueur intellectuelle, avec lequel le chef du PNSC entretenait une correspondance suivie.

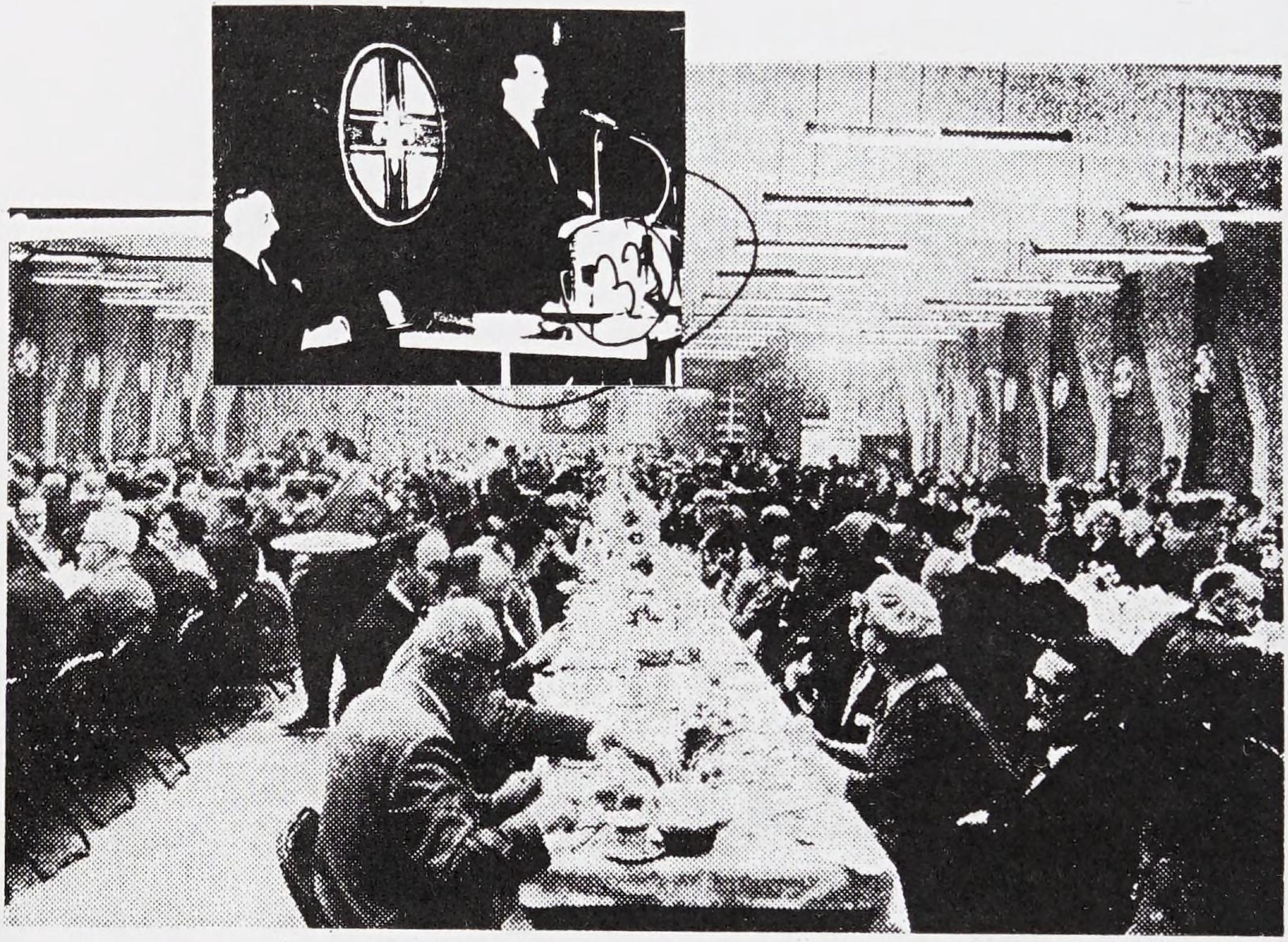
D'Arcand, il dira:

– J'ai correspondu avec lui durant quatre ans. Je le considère comme un génie en son genre, un apôtre courageux qui a tout sacrifié pour le service de l'Église et pour établir le règne du Christ. Je lui garde toute mon admiration .

CHAPITRE

12

L'adieu à ses fidèles



(Gazette Photo Service)

Pennants with the new National Union party symbol line the walls at the well-attended Arcand rally last night

L'une des dernières «grande sortie» d'Adrien Arcand.

En novembre 1965, au Centre Paul Sauvé, plus de 900 convives lui témoignèrent des marques d'estime et d'amitié. À cette occasion, le «chef» prononça un magistral discours invitant ses fidèles à rester unis. «Ce que nous avons semé ne sera pas dispersé par le vent. Soyez confiants. La moisson sera généreuse». Alors très malade, le chef du Parti National Social Chrétien avait fait un effort physique considérable pour se rendre à cette soirée qui regroupait des centaines de ses fidèles.

Adrien Arcand connaissait sa condition.

Traité pour une tentative d'empoisonnement au camp de Petawawa – une affaire louche que ses intimes n'avaient pu élucider, malgré des soupçons – le chef du PNSC se sentait languissant.

– Je ne suis plus le même, confiait-il à Gérard Lemieux. Un ressort s'est brisé en moi.

Que se passait-il?

Gérard Lemieux n'en sut pas davantage, car peu geignard, le chef, comme tout le monde l'appelait, ne confiait ses malaises à personne et refusait d'être plaint.

Les 900 convives qui assistèrent au banquet du 14 novembre 1965, au Centre Paul Sauvé, constatèrent par eux-mêmes l'état de délabrement physique d'Adrien Arcand, mais il gardait – dans son verbe et son allure – son agressivité d'antan.

Seuls ses intimes savaient qu'il souffrait d'un cancer et recevait des traitements en chimiothérapie.

L'année 1966 fut un véritable calvaire pour Adrien Arcand. Il souffrait beaucoup.

Il écrivait encore, donnait quelques interviews, mais ne quittait à peu près pas sa retraite de Lanoraie, «assommé par une médication de cheval», expliquait-il.

Hospitalisé, on lui donna son congé, mais quinze jours plus tard, souffrant de faiblesse généralisée – il pouvait à peine se tenir debout – il réintégra l'hôpital Notre-Dame en ambulance. Son médecin traitant, le Docteur Morissette ne cachait pas son inquiétude.

Adrien Arcand entrait dans la phase terminale.

Malgré les souffrances, il restait serein à l'approche de la mort.

– Je ne la crains pas, je ne crains que ma conscience, disait-il.

Il y eut une courte période de rémission au cours de laquelle il transporta ses pénates chez son fils Yves qui habitait à proximité du Parc Lafontaine. Bien courte rémission et souffrances terribles que les médicaments ne parvenaient plus à calmer.

Il fallut à nouveau l'hospitaliser.

– C'est la fin, confia-t-il à Gérard Lemieux qui, chaque mardi, venait le voir.

La lutte était terminée.

Au matin du premier août 1967, il sombra dans le coma.

Gérard Lemieux comprit qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre et passa un coup de fil à Gérard Lanctôt, successeur d'Arcand.

À 10h45, mardi le 1er août 1967, Adrien Arcand rendit l'âme.

Son lieutenant Lanctôt lui ferma les yeux.

Ainsi disparaissait une grande figure controversée de notre temps, un homme qui draina dans son sillage des milliers de disciples qui crurent en son message.

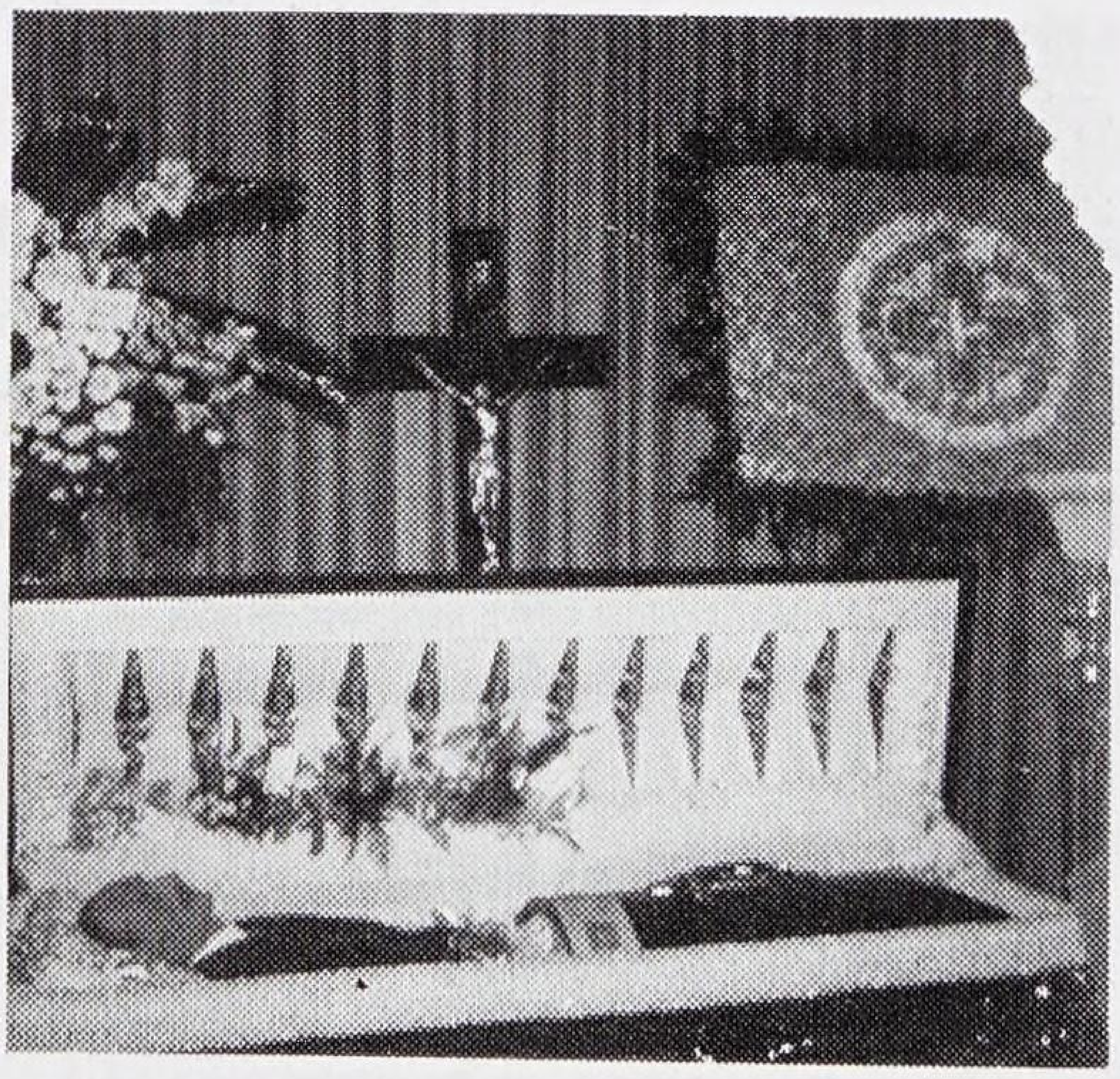
Quatre mois avant son départ pour un voyage sans retour, il avait réuni à sa résidence de Lanoraie cinq membres de son Parti, pour leur donner ses dernières instructions.

– Ne lâchez pas! Le Canada est dans un tel bourbier qu'il ne pourra pas s'en sortir. Est-il normal qu'un pays comme le nôtre qui pourrait faire vivre dans l'abondance plus de cent millions de personnes soit au bout de son rouleau? C'est l'aboutissement

de la stupidité sur l'intelligence, de la matière sur l'esprit, de l'inertie de nos gouvernements. Les experts procèdent à toutes sortes de plans de relancement. À qui les pays endettés doivent-ils tous ces milliards? Qui tire les ficelles des malheurs de l'humanité? Le grand maître de la finance dans l'univers, celui qui tient les cordons de la bourse, c'est la Banque Mondiale de l'Or. Aucun pays au monde ne peut fabriquer sa propre monnaie sans l'assentiment de cette super-banque. Avant d'imprimer un seul billet, le gouvernement canadien doit demander la permission à cette institution internationale qui prélève – pour une simple signature – un pourcentage variant selon le nombre de billets à imprimer. Hitler, en 1933, a été le premier politicien au monde à faire face à la Banque Mondiale de l'Or. Il a dit à ces bandits: «Désormais, l'Allemagne contrôlera sa propre monnaie!». Et au lieu d'être basée sur l'or, la monnaie fut basée sur la production; plus le pays produisait, plus la monnaie prenait de la valeur. En moins de deux ans, sept millions de chômeurs étaient au travail. Hitler a complètement transformé le jeu du commerce international. Gardez vos esprits clairs, lucides, arrachez les masques de vos tourmenteurs et servez fanatiquement la Vérité. Notre combat a commencé il y a longtemps et ce que nous avons semé ne sera pas dispersé, car les enfants de vos enfants reprendront le flambeau pour la plus grande gloire du Christ, notre père à tous.

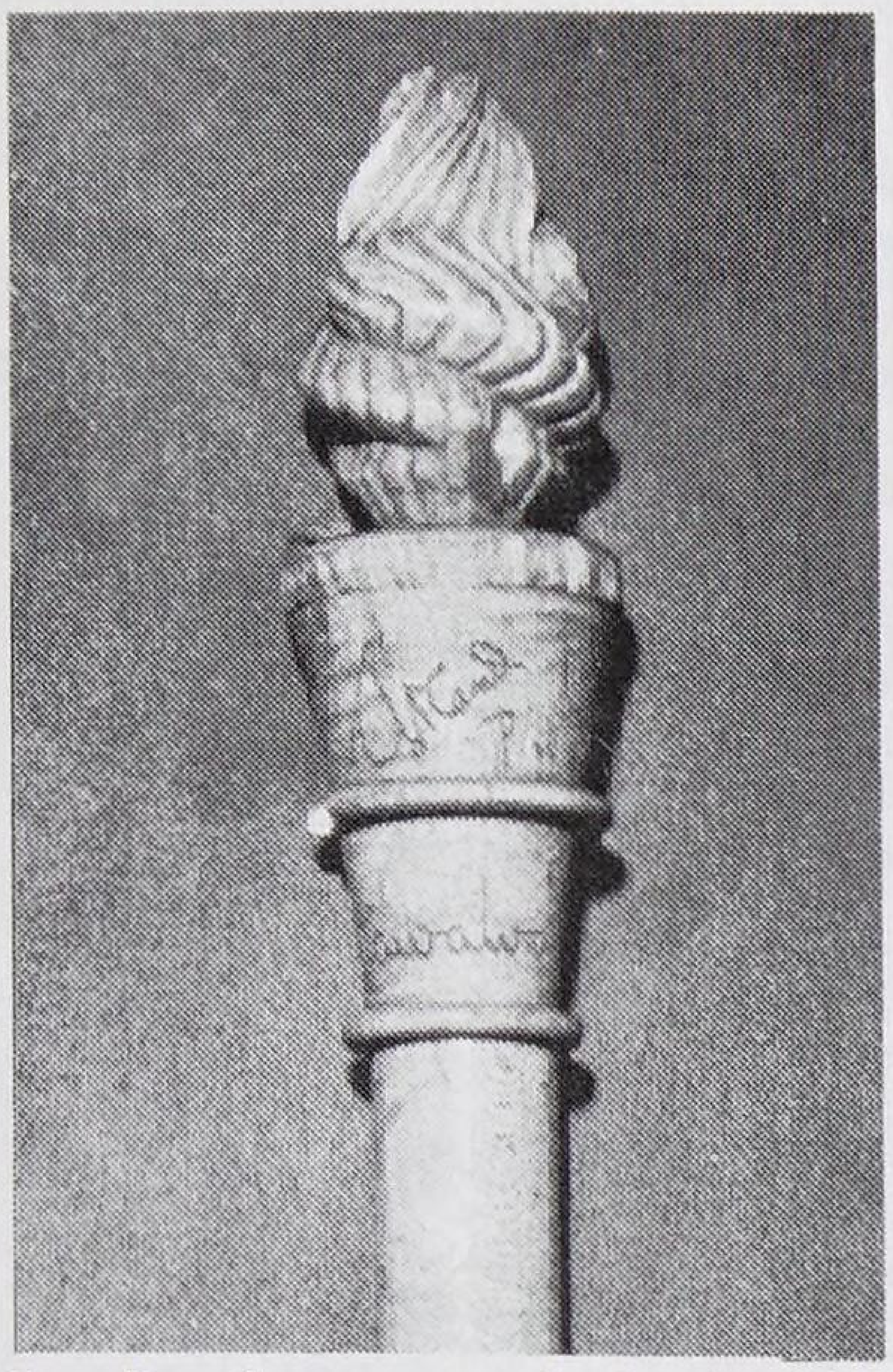
Restez forts et unis.

Ne craignez ni la mort ni vos adversaires. Les oeuvres humaines sont périssables. Ce monde insensé et dément finira par s'écrouler sous le poids de sa turpitude. Nous avons fait du bon travail et ce que nous avons semé ne sera pas oublié.



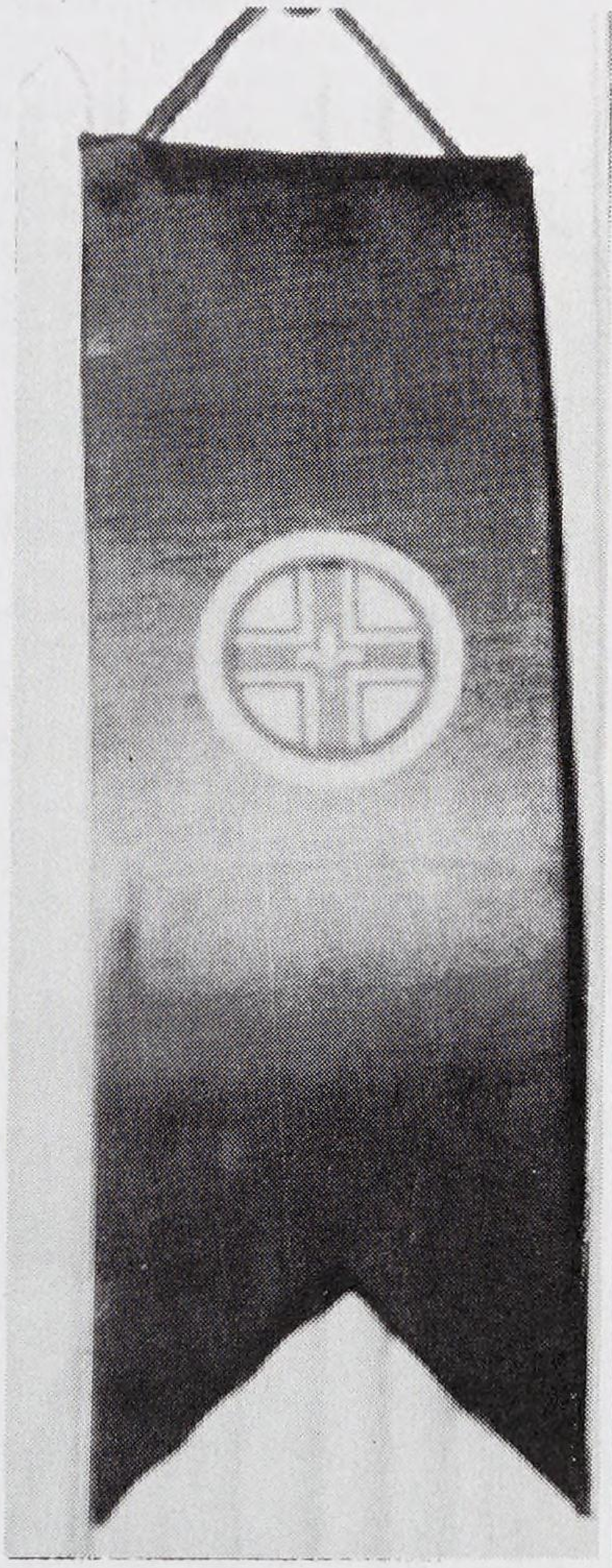
ADRIEN Arcand
1899-1967

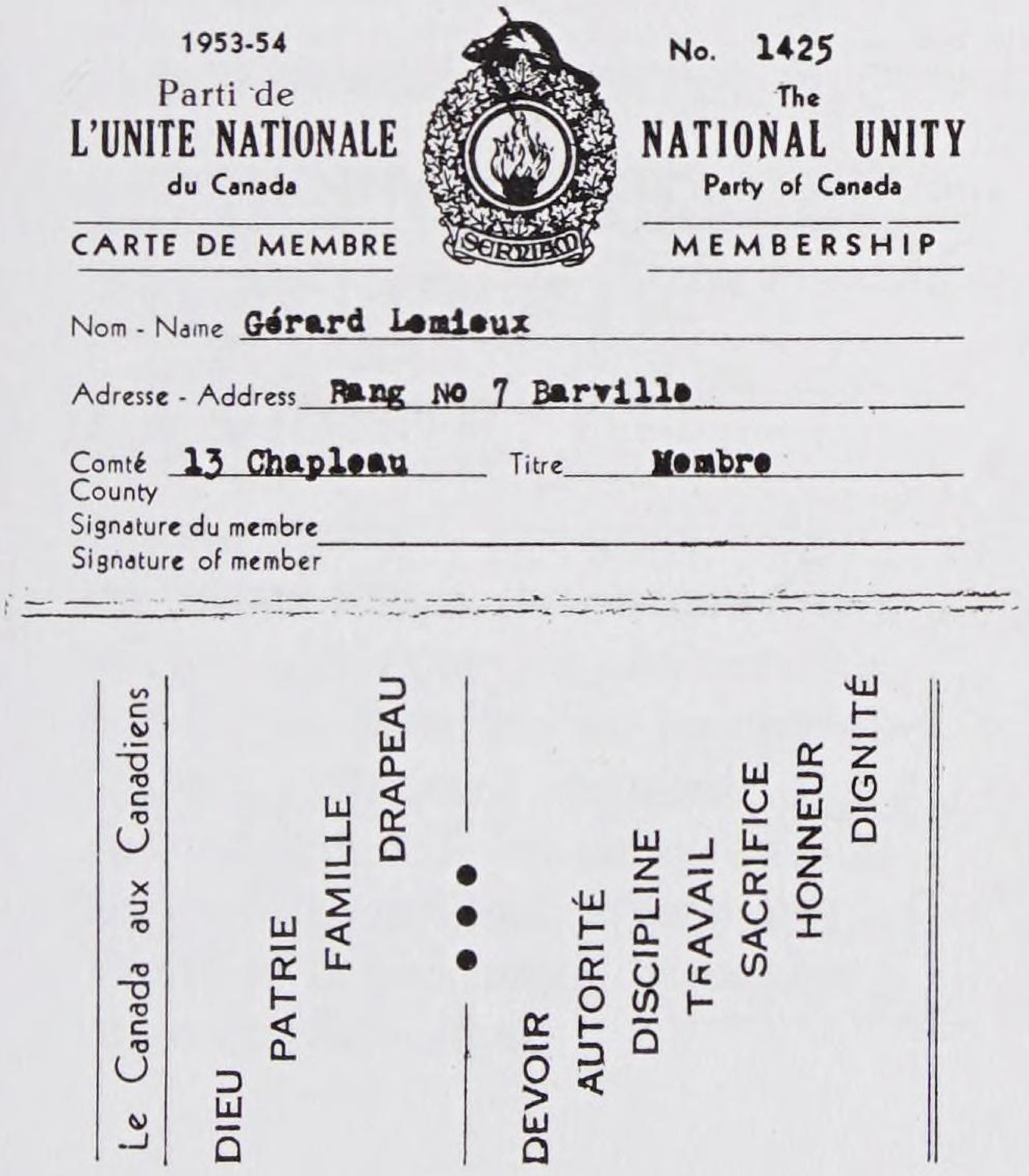
Adrien Arcand mourut dignement, stoïquement, comme il avait vécu, le 1er août 1967, l'année où le Québec offrit au monde entier sa fameuse Exposition Universelle. Plus de 300 véhicules l'escortèrent à sa dernière demeure. Il laissait derrière lui une oeuvre inachevée, plusieurs centaines de disciples et un mot d'ordre: «Ne vous préoccupez pas de ce qui vous tombera dessus. Vous vous sentirez seul...mais ne lâchez pas!».



Sa table de travail encombrée de paperasse. à sa résidence de Lanoraie où il termina sa vie tumultueuse entouré de ses intimes.

Le flambeau, symbole de L'Unité Nationale du mouvement, sculpté par Adrien Arcand, par ailleurs excellent peintre.





1953-54

Parti de
L'UNITE NATIONALE
du Canada

CARTE DE MEMBRE

No. 1425

The
NATIONAL UNITY
Party of Canada

MEMBERSHIP

Nom - Name Gérard Lemieux

Adresse - Address Rang No 7 Barville

Comté / County 13 Chapleau Titre Membre

Signature du membre
Signature of member

Le Canada aux Canadiens

DIEU
PATRIE
FAMILLE
DRAPEAU

• • •

DEVOIR
AUTORITÉ
DISCIPLINE
TRAVAIL
SACRIFICE
HONNEUR
DIGNITÉ

Mon testament olographe

Lanoraie, Comté de Berthier,

9 septembre 1960.

Ayant subi, cette année, une opération chirurgicale grave et sachant qu'à mon âge je devrai avant longtemps comparaître devant mon Créateur et Juge, voici mes dernières volontés :

Je remets à mon Dieu, Père-Fils-Saint-Esprit, mon âme et tout ce qu'Il a eu la générosité de me prêter pour ma vie terrestre (corps, talent, facultés, etc.), me soumettant totalement et sans réserve à Sa divine Volonté-Loi, espérant que Son infinie Miséricorde aura pardonné mes péchés, mes manquements, mes omissions dont je me repens profondément surtout parce qu'ils ont frappé les clous et les épines enfoncés dans la chair de mon Sauveur Jésus;

Je veux mourir dans l'adhésion complète et sans réserve à tous les enseignements de ma Mère l'Eglise Catholique, Apostolique Romaine, que je considère infaillible et seule dépositaire de la vraie Révélation

Adrien Cortaud

MONTREAL-MATIN, MARDI, 8 AOUT 1967

Au jour le jour

DEUX DISPARUS

Deux personnalités qui ont joué, à une certaine époque, un rôle important dans l'existence de notre journal, viennent de disparaître à quelques jours d'intervalle.

M. Lucien Dansereau, qui travailla activement à la fondation de "L'Illustration" et fut président de "Montréal-Matin", est décédé dimanche à l'âge de 81 ans, à la suite d'une longue maladie.

Fils de feu Arthur Dansereau, un éminent journaliste, il était le frère de Fernand Dansereau, notre premier directeur, également décédé. Durant trente années, il fut ingénieur en chef de district pour le ministère des Travaux publics. Diplômé du collège militaire de Kingston, il fit partie du service d'intelligence durant le premier conflit et était officier-commandant du Régiment de Châteauguay lors du second.

Il joua un rôle très actif dans les relations canado-américaines, car il faisait partie de la Commission internationale conjointe des eaux limitrophes et il fut appelé également à faire enquête sur le réseau routier du Québec. Ajoutons qu'il fit partie du conseil d'administration de la PRESSE durant de nombreuses années.

Homme de bon conseil, il exerça une forte influence partout où il passa. En dépit de ses activités multiples, ses premières préoccupations furent toujours pour sa famille.

La semaine dernière, c'était M. Adrien Arcand, qui collabora à la rédaction et à la direction de "L'Illustration" et de "L'Illustration Nouvelle", qui s'éteignait après une longue maladie.

M. Arcand, que l'on connaissait surtout pour ses activités à la tête du parti politique de l'Unité nationale, comptait assurément parmi les meilleurs journalistes de sa génération. Véritable encyclopédie vivante, il pouvait écrire sur tous les sujets et traiter de toutes les questions avec intelligence et brio. Il nous quitta pour s'occuper uniquement du parti qu'il avait fondé. Nous ne partagions pas ses idées, mais nous n'avons jamais pu nous empêcher d'admirer son immense talent et d'apprécier ses grandes qualités de coeur.

Aux familles en deuil, nos sincères condoléances.

J.B.

LE DERNIER CROISÉ AU SERVICE DE LA VÉRITÉ

Adrien Arcand, une grande figure de notre temps, un homme qui, mieux servi par les événements, aurait pu prendre le pouvoir à Ottawa, affirment certains. Mais Arcand détestait les compromis et les jeux de coulisses. Il croyait à la Vérité et la proclamait bien haut à son corps défendant.

HOMMAGE D'UN COLLÈGUE

**Joseph Bourdon a longtemps travaillé avec Adrien Arcand à l'Illustration Nouvelle; cette publication devint le Montréal Matin, organe officiel de l'Union Nationale.
Le témoignage de M. Bourdon mérite qu'on s'y attarde, car il décrit son collègue comme l'un des meilleurs de sa génération.**

Adrien Arcand, l'Allemagne et l'Espagne

L'Illustration Nouvelle avait-elle des sympathies pro-allemandes avant le déclenchement des hostilités en septembre 1939?

Il est normal qu'on se pose pareille question. Notre rédacteur en chef, à l'époque, et même à certains moments membre du conseil d'administration, probablement président, n'est nul autre qu'Adrien Arcand, le chef du parti de l'Unité nationale, un groupement que l'on désigne souvent, également, sous le nom de parti fasciste canadien.

J'ai travaillé avec M. Arcand jusqu'au moment de son internement et il serait difficile de nier qu'il eut des sympathies pour l'Allemagne, du moins à ce moment-là. Un peu partout, à travers le monde, il y avait des leaders fascistes et, généralement, on admettait que M. Adrien Arcand était l'un d'entre eux. Nos « chemises noires » recevaient d'ailleurs une abondante publicité dans de nombreuses publications locales et internationales. Nombre de journalistes américains venaient interviewer M. Arcand et ce dernier me montrait parfois des lettres provenant d'à peu près tous les coins du monde.

Notre journal accorde habituellement une certaine publicité aux assemblées du parti de l'Unité nationale (convocations et comptes rendus). Rien de très élaboré, toutefois. Jamais M. Arcand ne cherche le moindrement à se gagner, parmi le personnel du journal, des adhérents à la cause qu'il défend. Certains, sans être sollicités, versent leur petite cotisation à l'Unité nationale mais c'est surtout par sympathie pour M. Arcand, un charmant homme si l'on met de côté ses idées politiques.

Comme journaliste, c'est sûrement l'un des meilleurs de sa génération. Doué d'une mémoire encyclopédique, il peut écrire durant des heures. D'ailleurs, il rédige seul tout le contenu d'un journal mensuel, organe du parti de l'Unité nationale. Je le revois encore, dans son petit bureau, assis devant sa machine à écrire et buvant régulièrement, chaque après-midi, sa tasse de thé qu'il fait venir du restaurant Gosselin. S'il est un orateur fougueux dans ses assemblées, jamais il n'élève la voix à *L'Illustration Nouvelle*. Quand il donne des directives — et c'est bien

peu fréquent — il le fait toujours avec beaucoup de politesse et de délicatesse. Il aime avoir des visiteurs et il ouvre la porte de son bureau à n'importe qui. J'ai vu y pénétrer des balayeurs de rue, des abbés, des médecins, des journalistes étrangers à qui il accordera tout son temps. Ayant la responsabilité de l'heure de parution du journal, je m'inquiète parfois, devant ces visites interminables, de l'heure à laquelle il remettra son ou ses articles pour la page éditoriale, et même de temps à autre pour la première. Cependant, infailliblement il remet sa copie à l'heure convenue.

Un après-midi, il sort soudain tout pâle de son bureau. Et m'attirant vers la fenêtre, il me montre une jeune femme traversant la rue Marie-Anne. « Je viens de l'échapper belle. Elle était armée et voulait me tuer! Heureusement, je suis parvenu à la raisonner. » Nul doute que cet homme avait des ennemis chez les communistes, tout d'abord, chez les Juifs et également chez tous ceux qu'il dénonçait dans ses assemblées, capitalistes, gouvernants, etc.

A peu près tous les jours, vers la fin de l'après-midi, on voit arriver ce colosse d'homme qu'est le major Maurice Scott, l'un des bras-droits de M. Arcand dans l'Unité nationale. Parvenu à l'entrée du bureau de ce dernier, il claque les talons, se met au garde-à-vous et salue son « chef » à la fasciste.

Un hebdomadaire torontois, du nom de *Hush*, petite feuille à scandales, écrit un jour que le major Scott est un espion au service de l'Allemagne. M. Scott réplique par une action en dommages et il a gain de cause, la Cour condamnant *Hush* à lui verser $2,000. Cela n'empêchera pas le major Scott d'être interné, tout comme M. Arcand.

En 1938, durant le mois de janvier, probablement, la *Gazette* avait publié un reportage et des photos sur le parti de M. Arcand. Nous avions obtenu l'autorisation de reproduire ces photos où l'on voit M. Scott, vêtu de la chemise noire, saluant à la fasciste, avec en fond de scène le mot Canada, la croix gammée, une couronne de feuilles d'érable et la photo d'Adrien Arcand. On y lit, également, que les Légions du Parti national social chrétien, nom également donné au Parti de l'Unité nationale, se proposent de parader régulièrement dans les rues de Montréal et ailleurs. Le recrutement se poursuit pour organiser huit divisions d'environ 8,000 hommes chacune. « Ce mouvement, écrit-on, prend des proportions gigantesques non seulement dans la province de Québec, mais également en Ontario, au Manitoba, en Colombie-Britannique. Un mouvement semblable est aussi en marche aux États-Unis. »

En novembre 1940, alors que M. Arcand était déjà interné, le rapport Dies sur les activités subversives aux États-Unis, révèle qu'un mémo de l'ancien consul allemand à Montréal, envoyé à l'ambassade allemande à Washington, mentionne qu'Adrien Arcand avait demandé l'usage du Trans-Ocean News Service, service d'information ayant des arrangements quelconques avec le Trans-Ocean de Berlin.

Cet ancien consul, le Dr Eckner, écrit à peu près ceci:

« M. Arcand m'a promis que *L'Illustration Nouvelle* reproduirait

certaines nouvelles allemandes sans en mentionner la source... Je sais que ce service de nouvelles, d'après les arrangements généraux de la direction de Trans-Ocean à Berlin, est fourni aux journaux allemands du Canada pour un dollar par mois.

« Je n'ai aucune objection officielle à fournir les services de Trans-Ocean à M. Arcand, ou au journal mentionné, en assumant, cependant, que le consulat demeurera hors de cette transaction et que ce journal de langue française recevra le service de nouvelles de la même manière et dans les mêmes conditions que les journaux américains. »

Le comité mentionne également, dans son rapport, une lettre à Adrien Arcand, provenant de Paris, en date du 27 septembre 1938 et signée par un certain G. Borget. Ce dernier lui suggère de faire au consul général allemand de Montréal la demande du service de nouvelles D.N.B. (bureau de nouvelles allemand). Le comité dit en outre que le Dr Eckner a parlé de *L'Illustration Nouvelle* comme d'un organe fasciste canadien et local.

Il s'en suit certains démentis, notamment du président de Trans-Ocean News Service. Selon lui, son agence possède, avec les services de nouvelles allemands une entente identique à celles que toutes les agences d'information concluent entre elles. Le même personnage nie que son organisation se soit livrée à de la propagande pro-allemande.

Pour leur part, les dirigeants de notre journal remettent à la Presse canadienne un communiqué rédigé comme suit:

« L'administration qui dirige *L'Illustration Nouvelle* depuis janvier 1940 a été surprise d'apprendre ce qui fut révélé au comité Dies sur les activités allemandes aux États-Unis.

« La direction est absolument ignorante du fait que quelqu'un ait pris des mesures dans le passé pour faciliter la publication de dépêches du Trans-Ocean News Service. Nous déclarons n'avoir rien à voir avec cette affaire. Tout au contraire, notre journal, depuis sa réorganisation complète n'a cessé de prendre une attitude et une ligne de conduite conformes sous tous les rapports aux plus chers intérêts des citoyens canadiens et de la nation canadienne. »

N'ayant pas les moyens de posséder — avant la déclaration de la guerre — un service de dépêches, il nous fallait évidemment tirer nos informations d'un peu partout. Personnellement, je n'ai pas eu connaissance des démarches de M. Arcand mais j'ai eu entre mes mains des échantillons du service de nouvelles Trans-Ocean et ils m'avaient intéressé. Mais l'affaire n'alla pas plus loin.

Quoi qu'il en soit, le 23 août 1938, à la suite de la signature du pacte de non-agression Berlin-Moscou (pour ce qu'il valait!), on pouvait lire ce qui suit, en éditorial, sous le titre « Adolf Hitler étonne encore l'univers »:

« Les « démocraties » viennent de recevoir, à la face de toute l'humanité, une humiliation sans précédent.

« Leurs déconvenues de la Méditerranée en 1935, du Mandchoukouo, de la guerre civile espagnole, de Munich, de Shanghai et Tientsin

ne furent que des caresses en comparaison de la formidable taloche que Moscou vient de leur administrer.

« France et Angleterre avaient promis solennellement de défendre la Pologne, la Roumanie, etc., mais elles voulaient les défendre avec l'armée soviétique, la seule armée voisine de ces pays.

« ...Entre l'offre anglo-française de faire la guerre et la proposition allemande de ne pas faire la guerre, il était évident que le régime communiste de lâcheté devait choisir sans hésitation, dans cette alternative, la neutralité.

« Hitler a le droit de rire à son aise des projets d'encerclement et des tentatives d'étouffement. C'est un fameux joueur d'échecs et ses coups inattendus sont aussi effectifs que sensationnels. Les encercleurs deviennent les encerclés, les paralysateurs deviennent les paralysés... »

Nous avons également, à l'époque, de vives sympathies pour Franco. Fin mars 1939, la victoire du général Franco s'avère complète et voici ce qui paraît dans le journal du 29 mars 1939:

« La guerre d'Espagne et *L'Illustration Nouvelle* (titre)

« Nous tenons à faire remarquer à nos lecteurs que depuis le mois de juillet 1936, nous leur avons indiqué que le conflit espagnol serait très grave et qu'il aboutirait à la victoire complète du général Franco.

« Pendant deux ans, huit mois et onze jours, nous avons toujours soutenu que le général Franco faisait des progrès, qu'il avançait, qu'il gagnait toujours du terrain et que son autorité s'imposait à tous les Espagnols.

« Malgré toutes les nouvelles contraires parues pendant un long laps de temps dans beaucoup de journaux du monde entier, les faits viennent une fois de plus prouver l'excellence des services d'information de *L'Illustration Nouvelle*. »

Il faut dire que nous sommes alors en excellente compagnie et que notre attitude réfléchit celle de la plupart des catholiques du monde entier. En mars 1939, le chanoine français Polimar, de retour d'Espagne, révèle que les rouges y ont « massacré un demi-million de catholiques. Douze évêques ont été tués et, dans un seul diocèse, 350 prêtres sur 500 ont été exécutés! » Peu avant, l'organe du Vatican, *L'Osservatore Romano* avait écrit que les catholiques ne pouvaient que favoriser les nationalistes dans la guerre civile d'Espagne.

(Je suis à rédiger ce texte quand le hasard met entre mes mains un exemplaire de *Serviam*, « organe interne du Parti de l'Unité nationale du Canada publié à l'intention des membres (section du Québec) ». Le Parti de l'Unité nationale fondé par Adrien Arcand existe donc toujours. Ce numéro de *Serviam* (nov. déc. 1976) s'en prend au « gauchiste » René Lévesque dans un article commençant en première page et intitulé: « Sur les décombres putréfiés du libéralisme se dresse le spectre menaçant du socialisme: analyse sommaire des événements qui ont permis au Parti québécois de prendre le pouvoir. » On y parle du « grand Duplessis ». Parmi les autres articles, il s'en trouve un qui s'intitule: « Adrien Arcand, notre maître. »)

La censure de guerre

Avons-nous éprouvé des problèmes avec la Censure au cours de la guerre? Si ma mémoire est fidèle, il n'y a eu que deux accrochages. L'un au début d'octobre, alors qu'une lettre nous parvient nous réprimandant pour avoir rapporté, dans un compte rendu d'assemblée politique, que la foule a crié: « Chou Lapointe! Honte, honte Lapointe! » etc. Je confie la lettre à M. Arcand, qui est encore avec nous, et je n'en entends plus parler. Le second accrochage survient quand, dans une légende au bas d'une illustration, nous parlons de deux vaisseaux (l'un allemand, l'autre français) qui avaient engagé le combat. Nous écrivons alors quelque chose du genre: « Le vaisseau allemand a fait feu sur le bateau *ennemi*... » Le mot « ennemi » nous vaut une longue lettre de reproches. Dans les deux cas, la direction du journal trouve plutôt farfelue une intervention semblable. J'imagine que le premier cas constituait un excès de zèle — qui provoqua d'ailleurs une rebuffade de notre journal en éditorial — tandis que le second était une affaire plutôt banale pouvant se régler facilement par un appel téléphonique.

Par la suite, le personnel de la Censure change et Eddie MacMahon, chroniqueur judiciaire à la *Gazette*, en assume avec beaucoup de succès la direction. Brillant journaliste, parfait bilingue, connaissant le personnel de tous les journaux, il se contente généralement d'un coup de fil: « Je regrette, mais il va falloir passer cet événement sous silence parce que... » M. MacMahon obtient de la plupart des journaux tout ce qu'il désire. Avec *L'Illustration Nouvelle*, dès la nomination d'Eddie, pas le moindre problème sérieux ou pour nous, ou pour lui.

Mil neuf cent trente-neuf est également l'année du décès de Pie XI et de l'accession de Pie XII à la direction spirituelle de l'Église. Or, avant la tenue du conclave, en mars, notre journal avait exprimé l'espoir que le cardinal Villeneuve fut le successeur de Pie XI. « De tous les cardinaux non-italiens, écrivions-nous, Son Éminence le cardinal Villeneuve, de Québec, est indiscutablement celui que le monde entier acclamerait avec le plus d'enthousiasme comme le nouveau pape. Pourquoi? Parce que sujet britannique, parce que de sang français, parce qu'il est de l'Amérique, parce que de culture européenne, parce que non-européen. »

Il faut pas mal d'audace pour parler ainsi, en 1939. Mais nombre de lecteurs nous écrivent pour nous dire leur satisfaction et leur approbation. Cette campagne, comme beaucoup d'autres menées par notre journal, devait évidemment connaître un échec.

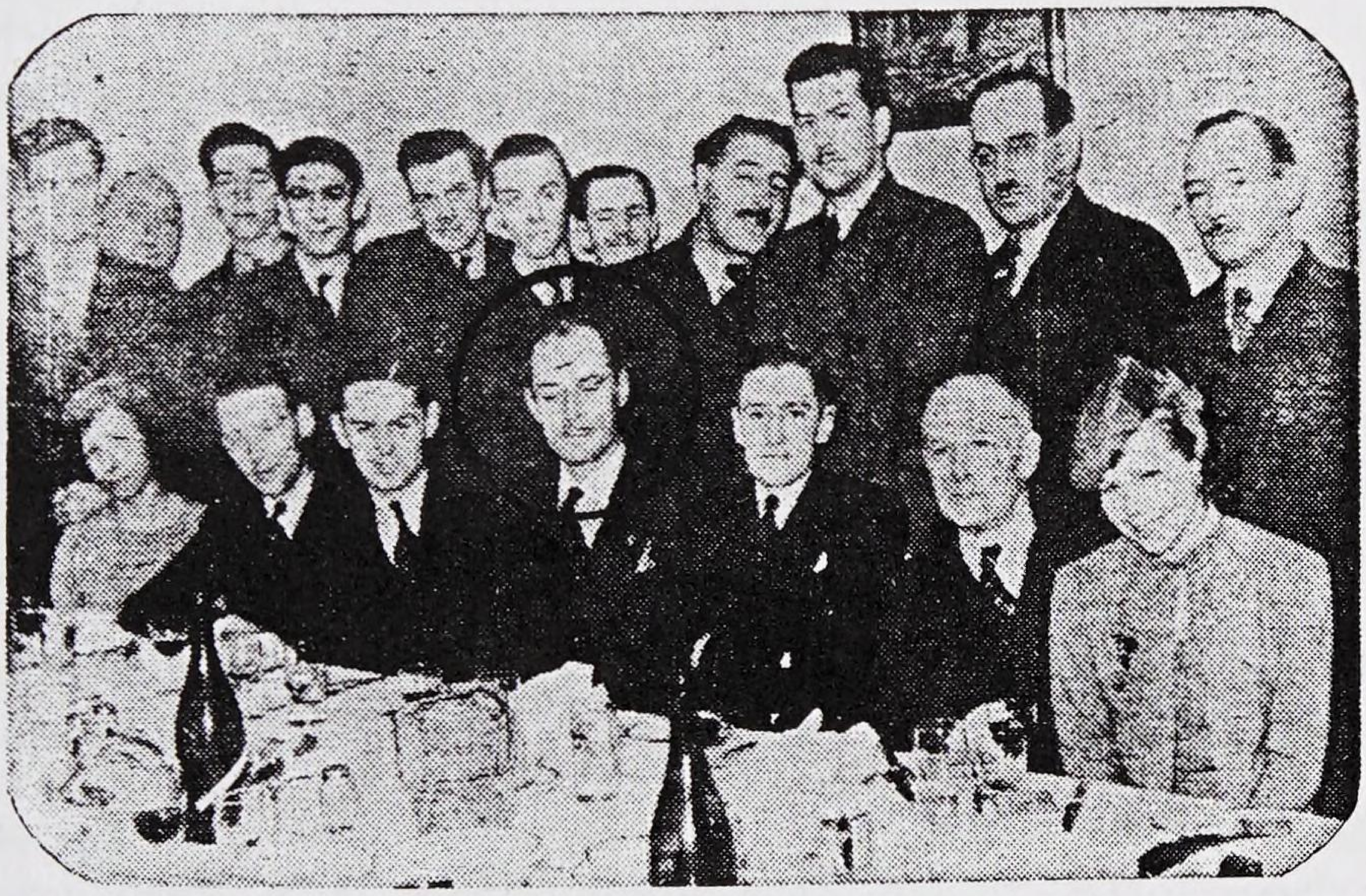
En août 1941 naissait le quotidien "Montréal-Matin"

En 1938, le journal ne se vend plus 2 cents mais bien 3. En avril de cette année-là, M. Camillien Houde retourne dans la vie publique en se faisant réélire maire de Montréal. Alphonse Loi-

sûrement de bonne tenue mais la situation s'améliorera sensiblement les jours suivants. D'ailleurs, nos anciens typos nous reviendront, la paix sera conclue, et jamais plus il n'y aura de

rie." M. W
dre de s
qu'il le ju
seil l'autc
journal à
ira s
titre
demi
tre de
18 ac
au pa
M
rer av
son a
améri
égaler
radio
mière
tie du
de ju
repri
ganis
des
provi
nérale
vateu
prenc
vait é
bord
derni
son s
il devint
radiodiffu
Le tra
réal-Matin

DIMANCHE CAHIER-SOUVENIR — MONTREAL-MATIN, 23 MAI 1971



Quelques journalistes de "L'Illustration Nouvelle" photographiés en 1938 ou 1939. Première rangée, de gauche à droite, Mlle Medjé Vézina, collaboratrice occasionnelle; MM. Fernand Bilodeau, Jean Bohémier, Adrien Arcand, Joseph Bourdon, Emile Delage et Mlle Jovette Bernier. (MM. Arcand et Delage faisaient alors partie du conseil d'administration de la compagnie éditrice). A l'arrière, même ordre, MM. Pommier, J.-E.-A. Pin, Gérard Dagenais, Roger Meloche, Armand Jokisch, Marc Thibeault, Albert Massicotte, Mario Duliani, Marcel Laliberté, Alphonse Loiselle et Louis Le Marchand. Cette photo, probablement attribuable à Gérard Laferrière, au service du journal durant plusieurs années, a vieilli, a été détériorée. Elle ne rend cert... justice à la compétence de celui qui l'a prise.

Même incarcéré, Adrien Arcand gardait contact avec ses partisans

Le président du Parti de l'unité nationale du Canada, M. Adrien Arcand, a révélé hier

D'après M. Harvison, un officier du contre-espionnage de la Gendarmerie jouant à l'espion

A la Jeunesse Canadienne

"Belle, généreuse et admirable jeunesse de notre Canada d'aujourd'hui, toi qui es notre succession, notre espoir, notre dernière joie de vivre pendant que tes aînés déclinent et s'en vont, ne te laisse pas entraîner dans les complots de l'Ennemi implacable qui veut détruire ton héritage ;

"sache discerner les pièges qu'on veut te tendre, les poisons dont ton pire ennemi de tous les temps veut t'inoculer.

"Réponds au coeur toujours vibrant de ta race, à l'appel de tes ancêtres qui t'ont faite ce que tu es !

"Ramène la joie et l'allégresse dans le coeur angoissé de tes parents !

"Reviens à ta Foi, sans discuter les mystères impénétrables qui ne tombent pas sous l'aberration de la petite raison humaine !

"Belle jeunesse de notre pays, toi si pure et si généreuse et si enthousiaste, tâche de comprendre, non dans ton esprit mais dans ton coeur, non dans ton instruction mais dans ton baptême, que tu es affligée et torturée dans le plus grand combat de toute l'histoire humaine ; que tu as à faire un choix décisif et final dans cette bataille prédite depuis si longtemps : le choix entre le Christ ton Sauveur et l'Antéchrist ton destructeur, entre la Civilisation et la barbarie, entre la Liberté et l'esclavage !

"Si toute ma vie de travaux, de sacrifices, de déboires et de tribulations n'aura réussi à ne te faire comprendre que cela, eh ! bien, je n'aurai pas vécu en vain."

Adrien Arcand,
causerie faite au Sambo,
Montréal, 2 octobre 1966.

Annexe

L'UNITÉ NATIONALE

LES OUTILS DE COMBAT

Le mouvement inspiré par Adrien Arcand a publié de nombreux journaux, brochures, fascicules, circulaires, imprimés de toutes sortes pour rejoindre sa clientèle d'un bout à l'autre du Canada.

Pour le bénéfice des curieux et des collectionneurs, nous avons regroupé les principaux titres.

PROGRAMME

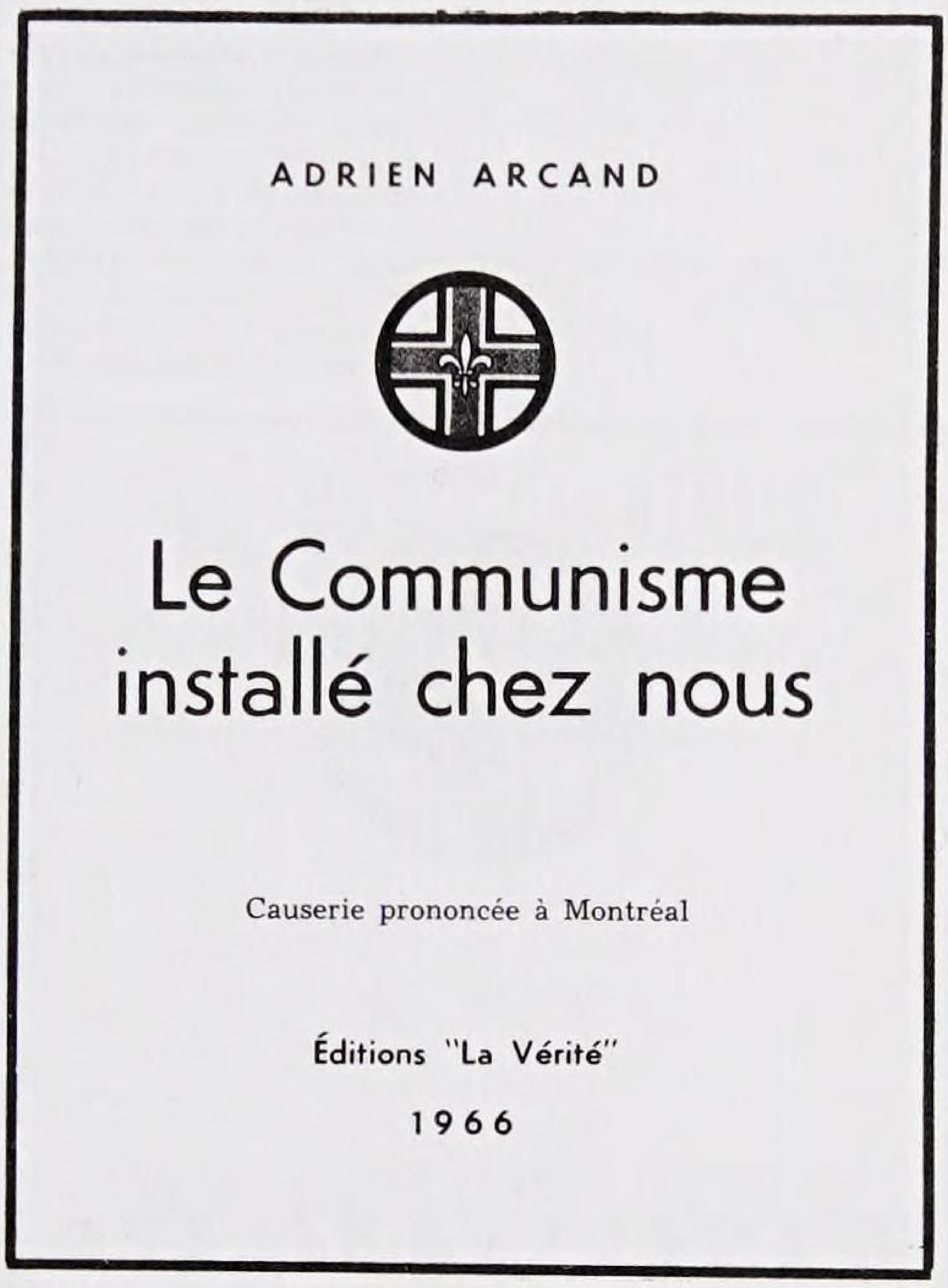
DU PARTI

DE

L'UNITÉ NATIONALE

DU CANADA

Edition — 1966


ADRIEN ARCAND

Le Communisme installé chez nous

Causerie prononcée à Montréal

Éditions "La Vérité"

1966

ADRIEN ARCAND

À bas la haine !

No.

Les Editions *LA VERITE*

ADRIEN ARCAND

La Révolte du Matérialisme

Causerie prononcée à Montréal

Éditions "La Vérité"

1966

Le Dr Hamel loue le corporatisme social

"C'est le meilleur moyen que suggère l'Eglise pour apaiser les luttes de classes", affirme le député de Québec-Centre, dans une causerie à Saint-Alphonse d'Youville.

"Réformer l'individu sans se soucier de corriger les sources d'anémie, de corruption, de contamination pour la collectivité, ce serait vouer toute tentative de restauration à un complet échec. Pour sauver la société, il faut la destruction impitoyable de la dictature économique, la grande semeuse de communisme et le perfide obstacle à toute évolution économique et sociale. Appliquons le cadenas sur ses coffres-forts où s'entassent les millions arrachés injustement au peuple. Les gens les plus avertis et les plus clairvoyants admettent qu'à moins de la dompter, cette dictature, nous n'échapperons pas au bouleversement social. Que ne met-on au moins autant d'acharnement à faire disparaître la cause, la dictature économique, que nous en mettons à vouloir étouffer l'effet: le communisme".

L'INEVITABILITE D'UNE RECONSTRUCTION SOCIALE

ADRIEN ARCAND

Adrien Arcand

Le monde à la croisée des chemins

Le problème du communisme

1982

Qu'est-ce qu'un CANADIEN-FRANCAIS?

Adrien Arcand

La République Universelle

Ce qu'il y a de plus pénible, dans la tempête affreuse qui secoue la civilisation jusque dans ses fondements les mieux assis, c'est l'aveuglement général. Plus triste que les pertes gigantesques de l'humanité, et ses profondes blessures est cette cécité collective qui semble avoir frappé les victimes.

1935 – 1936

Mon livre d'heures

Adrien Arcand

Montréal – Canada

Adrien Arcand

"LE CHRISTIANISME A-T-IL FAIT FAILLITE?"

★ ★ ★

"NOTRE DEVOIR DEVANT LES FAITS"

Deux causeries: mai-juin 1954

Service Canadien de Librairie

Instructions et Serment

33e degré
de la Franc-Maçonnerie

TEMPERATURE: BEAU ET CHAUD

EDITION FINALE

LE MIROIR

5¢

Vol. 2 — No 13 — Montréal, 20 juillet 1930. JOURNAL DU DIMANCHE 987, boulevard Saint-Laurent — LAncaster 1907

5¢ VOL. I No 39 MONTREAL, 2 MAI 1930 LE Rédaction et administration 987 Blvd Saint-Laurent, Montréal Tél. LAncaster 1907 5¢

GOGLU

JOURNAL HUMORISTIQUE

"Rions bien nous mourrons gras"

Circulation nette: 2ième française en Amérique

Le PATRIOTE

Rédigé en collaboration

5 SOUS

Journal hebdomadaire paraissant le jeudi

MONTREAL, 29 JUIN 1933

1725 rue St-Denis — Tél. HArbour 8216

VOL. I — No 9

Les dates d'assemblées se trouvent à la page 12

LE Fasciste CANADIEN

2¢

MONTREAL CANADA — MARS 1938

CASIER POSTAL 2290

VOL. III — No 10

Le Combat national

Organe du Parti de l'UNITÉ NATIONALE du Canada

Prix : 2 sous

MONTREAL, CANADA, JUILLET, 1938

VOL. IV — No 2

La Liberté par la Vérité

L'UNITE nationale

Le Canada aux Canadiens!

DIEU · PATRIE · FAMILLE · TRAVAIL

MONTREAL — JUILLET 1954

VOL. V — No 11 (57)

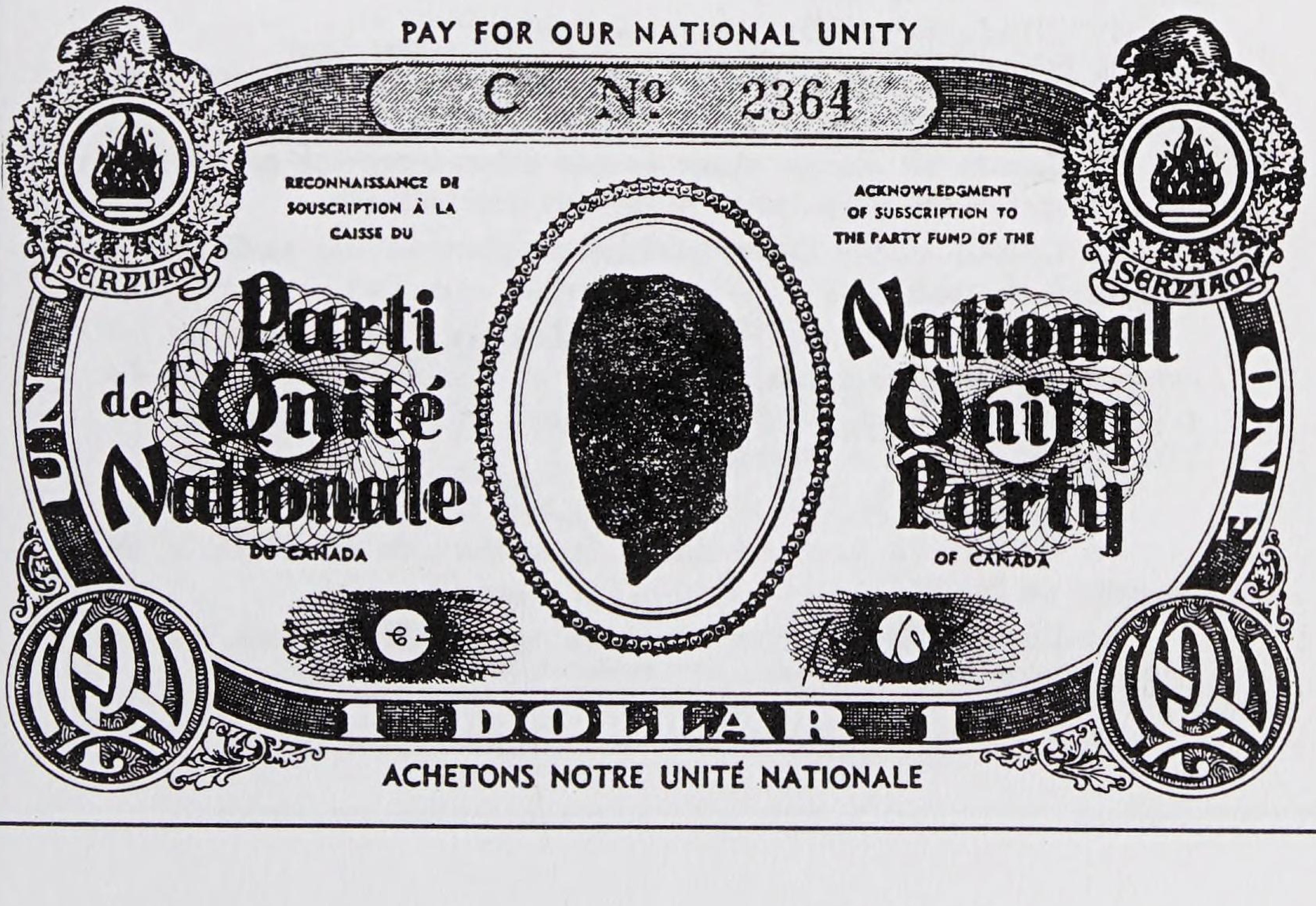
SERVIAM

ADRIEN ARCAND DEVANT LE TRIBUNAL DE L'HISTOIRE

PARTI DE L'UNITE NATIONALE DU CANADA

LA PIASTRE À ARCAND BIEN AVANT LA PIASTRE À LÉVESQUE

Pour le recrutement, les campagnes d'endoctrinement, les assemblées et conférences, le mouvement d'Adrien Arcand disposait – comme toutes les formations politiques organisées – d'un arsenal de gadgets appropriés dont les fonds servaient au financement des stratégies du Parti. Rien de nouveau sous le soleil.



Mai 1939

Le Canada que veut l'Unité Nationale

Le parti de l'UNITE NATIONALE, qui se répand rapidement dans tout le pays, veut:

Un Canada uni;

Un Canada libre de haines, de préjugés, de conflits intérieurs;

Un Canada débarrassé de toutes les doctrines juives, socialistes, maxistes, internationalistes;

Un Canada doté d'une citoyenneté nationale;

Un Canada purgé de tous les abus d'un capitalisme abusif;

Un Canada dont le pouvoir sera totalement aux mains des nationaux;

Un Canada dont les meilleurs bénéfices et avantages seront pour les Canadiens;

Un Canada qui fera lui-même le prix de sa monnaie et sera maître de son crédit.

Un Canada divorcé de la "haute politique" européenne et ses causes de guerre;

Un Canada où le producteur et le travailleur jouiront du plus grand profit de leurs labeurs;

Un Canada où le travail sera obligatoire;

Un Canada où l'unionisme et l'association seront obligatoires pour employés et employeurs;

Un Canada où chaque classe sociale déterminera son propre sort par le moyen de sa corporation économique et politique;

Un Canada où les classes sociales remplaceront les partis politiques au Parlement;

Un Canada où il n'y aura ni la dictature d'une classe sur les autres (dictature des capitalistes comme en démocratie, dictature du prolétariat comme en communisme), mais où règnera l'autorité de TOUTES les classes coopérant ensemble;

Un Canada où le droit de vote sera obligatoire;

Un Canada où aura été détruit le système de la crèche et de l'assiette au beurre;

Un Canada où chacun et chaque chose sera à sa place, comme

En vente aux quartiers-généraux
ou à C. P., 2290 Place d'Armes

•

POURQUOI JE SUIS ANTI-JUIF? . . . 10¢
DISHONOR BEFORE DEATH . . . . . . 5¢
CANADIAN NATIONALIST . . . . . . 5¢
THE GREATEST WAR IN HISTORY . . 5¢
SOUS L'ETREINTE JUIVE . . . . 25¢
LES JUIFS AU POUVOIR . . . . 25¢
LE DROIT DE LA RACE SUPERIEURE . . 25¢
JUIF, POISON MORTEL . . . . 25¢

dans une ruche laborieuse;

Un Canada où le bien commun sera la loi suprême et primera l'intérêt particulier;

Un Canada où le parasitisme, l'exploitation, la spéculation véreuse, le renchérissement artificiel seront interdits et rendus impossibles;

Un Canada où l'étranger ne commandera plus, ni directement ni indirectement;

Un Canada où il y aura des hommes d'Etat et non des politiciens;

Un Canada où il y aura de l'autorité et de l'action rapide à la place du laisser-faire;

Un Canada où il y aura de la protection et de la sécurité pour tous, surtout les masses populaires trop longtemps trompées et exploitées;

Un Canada où chaque Canadien aura le privilège de vivre une vie décente;

Un Canada de travail intense et de paix sociale;

Un Canada où la justice la plus ferme sera en vigueur;

Un Canada, qui protégera ses enfants et ne les laissera pas ruiner par le chômage, les agitateurs, les voleurs masqués ou les voleurs à chapeaux de soie;

Un Canada qui ne laissera pas l'enfance s'anémier par la sous-alimentation et la jeunesse se désespérer dans l'inaction;

Un Canada à gouvernement fort, agissant, positif, constructif;

Un Canada nouveau, lancé dans une grande renaissance nationale;

Un Canada pour les Canadiens.

Si c'est le genre de Canada que vous voulez avoir, laissez le communisme et le socialisme juifs, laissez le bleu et le rouge des carotteurs et des "schemers" et joignez les rangs de l'UNITE NATIONALE, quartiers-généraux à 517, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Des livres de documentation pour nos lecteurs et militants

Nous recommandons à nos amis les livres ci-dessous, publiés en France et dont l'intérêt ne leur échappera pas, et qu'ils peuvent maintenant se procurer à Montréal même.

No de Cat.	Auteurs	Titres	Prix
114	Monseigneur Jouin,	Les Protocoles des Sages de Sion	3.00
18	Abbé Auguste Rohling,	Le Juif Talmudiste	0.35
119	G. A. Amaudruz,	Ubu Justicier Au Premier Procès de Nuremberg	1.50
111	M. Bardèche,	Nuremberg II	2.00
112	M. Bardèche,	L'oeuf de Christophe-Colomb	1.75
118	Jacques Isorni,	Souffrance et Mort du Maréchal Pétain	2.30
15	Claude Jamet,	Fifi-Roi	1.25
110	L. Rougier,	Mission Secrète à Londres	1.50
121	Jurgen Thorwald,	Wlassow Contre Staline	2.50
115	Akhimov,	La Puissance dans l'ombre	3.00
16	Walter Hagen,	Le Front Secret	3.45
14	A. Rossi,	Les Communistes Français pendant la drôle de Guerre	4.00
13	Conrad Vilnius,	La croix à l'ombre du Rideau de Fer	1.75
116	Jean Bocognano,	Quartier des Fauves	2.25
117	Charles Maurras,	Réflexion sur la Révolution de 1789	2.00
63	A. A.	La République Universelle	0.50

Pour recevoir ces livres, il suffit d'adresser votre commande au SERVICE CANADIEN DE LIBRAIRIE
Casier Postal 212, Station E,
Montréal 14, Canada.

Ajoutez .05 par livre pour frais d'emballage et de livraison.

Pour l'achat de vos livres, consultez-nous, nous voulons vous aider.

CE QU'IL A DIT, PUBLIÉ ET ÉCRIT

DOSSIER

BIBLIOTHÈQUE

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE de MONTRÉAL
L'INFORMATION NATIONALE
• RENDRE LE PEUPLE MEILLEUR •
L. XIV — No 10 FEVRIER 1966

L'HEURE EST VENUE POUR LE QUÉBEC DE RÉCUPÉRER LE LABRADOR

Par décision du Congrès annuel de mars 1965, le Conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a confié à un comité de spécialistes l'étude de la question controversée des frontières du Labrador. Le président général, Me Yvon Groulx, a rendu publique, le 28 janvier, la prise de position adoptée par le Conseil général, en conformité des recommandations du comité d'experts.

Me Groulx précisa que le Conseil a jugé opportun et même urgent, de faire connaître immédiatement son attitude, ayant appris qu'il était question de la signature, en février, par le Québec, d'un second accord au sujet de l'aménagement des chutes Churchill (anciennement Hamilton), qui se trouvent dans le territoire supposément terreneuvien du Labrador.

Comme principe de base la SSJB de Montréal n'accepte pas la décision du comité judiciaire du Conseil privé rendue le 1er mai 1927.

En conséquence la Société recommande au gouvernement du Québec :

— de ne signer aucune entente officielle, avec quelque gouvernement ou compagnie que ce soit, comportant une reconnaissance explicite ou implicite du jugement de 1927 ;

— de prendre possession dans les faits du territoire du Labrador par l'exercice de ses lois, notamment la loi des cités et villes, de code municipal, la loi scolaire, les impôts, le régime universel de rentes, la sécurité sociale, la loi des mines et les autres lois québécoises ;

— et plus précisément, qu'au point de vue des redevances minières, le Québec considère comme minerai québécois tout le minerai extrait du territoire supposément terreneuvien du Labrador, et qu'il agisse en conséquence.

La SSJB de Montréal recommande également :

— la tenue d'une enquête publique pour l'étude définitive de la question de la souveraineté du Québec sur le territoire du Labrador, afin de déterminer les prises de position qui s'imposent pour récupérer et occuper ce territoire, sous réserve d'une bande littorale de 10 à 15 milles demeurant sous la juridiction de Terreneuve.

Au surplus, la Société Saint-Jean-Batiste de Montréal attire l'attention sur le fait qu'il existe un droit d'appel inaliénable et imprescriptible de la recommandation du Comité judiciaire du Conseil Privé, au Conseil Privé, dont peut se prévaloir tout tiers qui s'en considère lésé, n'ayant pas été entendu par le Comité judiciaire, alors qu'il en aurait eu le droit.

QUÉBEC CANADA

Le Parti de l'Unité Nationale du Canada proclame que *le Labrador* est partie intégrante de la Province de Québec, qui y a un droit historique, moral et géographique.

C'est par une fiction légale que le Labrador est devenu «partie de l'Ile de Terre-Neuve», et cela par un jugement «politique» du Conseil Privé de Londres, pour des considérations de défense impériale et d'accommodement pour la Royal Navy (considérations et accommodement devenus historiquement périmés et inutiles).

La Constitution du Canada est une loi anglaise «appliquée au Canada». Elle n'est jamais née en ce pays, n'a jamais été promulguée en ce pays, n'a jamais résidé en ce pays. Son original est toujours au Parlement de Westminster, à Londres. Aussi est-il aberrant de parler de la «rapatrier», puisqu'elle n'a jamais été indigène et n'a jamais été *expatriée.*

Une richesse unique

La plus grande richesse du Canada, après sa population et surtout sa génération de jeunes gens, c'est son approvisionnement d'eau douce. Aucun pays de la terre ne peut se comparer au nôtre pour ce qui est de l'abondance d'eau potable. En plus des cinq Grands Lacs, qui sont des mers d'eau douce, nous avons d'autres lacs immenses, des fleuves et des rivières à débit abondant, et plus de 500 000 moindres lacs d'eau pure et cristalline dans nos Montagnes Rocheuses, nos Laurentides, nos Alléghanys, nos Monts Notre-Dame.

Jusqu'à ce jour, nos lacs, fleuves et rivières ont suffi à l'irrigation de nos terres arables, aux besoins de nos villes et villages, qui jouissent d'une plus grande abondance d'eau douce que tout autre territoire de la terre.

Mais l'industrialisation intensive de notre continent, les besoins croissants des villes ripuaires américaines, la contamination progressive de nos eaux douces par des résidus chi-

miques ou biologiques, commencent de créer des problèmes très graves.

Les villes américaines riveraines des Grands Lacs sont obligées d'en tirer tellement d'eau, que le niveau de ces Grands Lacs baisse constamment, augmentant chaque année les inondations des fleuves américains qui reçoivent un surplus d'eau pour lequel la nature n'avait pas creusé leurs lits. Parallèlement, Le fleuve Saint-Laurent, qui relie l'océan au plus grand port maritime intérieur du monde (Montréal), reçoit moins d'eau des Grands Lacs, dans la *proportion* que les villes américaines en tirent, ce qui rend la navigation de plus en plus dangereuse et difficile. On ne peut blâmer les Américains de tirer des Grands Lacs, cet océan d'eau douce, ce qui est essentiel à leurs besoins vitaux, car ils y ont autant droit que nous. Quand on prononce le mot «vital», tout ce qui concerne la survie est permis.

La guerre mondiale de 1914-18 coûta, à tous les pays qui y étaient engagés, énormément plus cher (en vies humaines, en blessés, en ruines, en argent et en dettes) qu'ils ne s'y étaient attendus. Même au Canada, si éloigné des champs de bataille, les revenus ordinaires de la taxation fédérale ne purent plus suffire. En 1917, quand les États-Unis entrèrent en guerre de notre côté (grâce à la pression des Sionistes qui avaient eu la promesse britannique d'une Palestine juive), le Canada se vit obligé d'imposer la conscription. Le Gouvernement central canadien intervint pour la première fois dans le domaine de la taxation directe: celle du revenu personnel et des bénéfices des corporations. Le ministre des Finances du temps, Sir Thomas White, admit, à la Chambre des Communes, que le Gouvernement fédéral se voyait obligé, à cause de ses énormes dépenses, d'entrer dans un «champ d'exclusivité provinciale», mais il assura que, aussitôt après la fin de la guerre, il remettrait aux Provinces la taxation directe qu'Ottawa s'arrogeait contre son gré, par force majeure. Après la fin de la guerre, Ottawa qui avait trouvé ces sources de revenus si abondantes et si nourricières, refusa de s'en départir, sous divers prétextes. Et pour que les Provinces ne protestent pas contre

l'entêtement fédéral à garder la taxation directe (primordialement provinciale), Ottawa se mit à faire de la politique provinciale, à envahir l'article 92 de la Confédération, à utiliser ses *impôts directs* pour s'immiscer dans des domaines réservés «en toute exclusivité» aux Provinces: l'éducation, l'hospitalisation, la voirie, le bien-être social, etc... Les centralisateurs d'Ottawa s'imaginaient que les ressortissants des Provinces (en même temps citoyens du Canada) approuveraient cette violation de la Constitution, puisque Ottawa leur offrait, *pour fins provinciales*, des subsides *perçus fédéralement*.

Durant la Deuxième Guerre Mondiale, ce fut pis encore. Québec, par une simple lettre d'un premier ministre, avait concédé au pouvoir central TOUS pouvoirs de taxation imaginables. Il ne faut pas blâmer Ottawa, qui avait besoin des plus grands revenus possibles, à cause de la guerre, qui coûtait dix fois plus que celle de 1914-18; mais il faut blâmer le Gouvernement provincial du Québec, qui donna, abdiqua, concéda tout ce que la Constitution accordait aux Provinces. On en vit partout le résultat quand, à cause de la guerre et des dispositions d'Ottawa, les autobus ne pouvaient circuler dans la Province de Québec, les constructions d'édifices publics, d'écoles, d'églises, de ponts étaient paralysées, à cause des restrictions imposées par le pouvoir central. On peut dire que, de 1939 à 1945, la Constitution canadienne n'existait plus pour les Provinces.

Aussitôt la guerre finie, Maurice Duplessis, fraîchement élu au pouvoir dans Québec, réclama la restitution complète des pouvoirs provinciaux décrétés par la Constitution de 1867. Longtemps, il cria dans le désert, étant seul contre le pouvoir central et toutes les autres Provinces. Puis, à force de courage et de lutte obstinée, il vit toutes les Provinces de langue anglaise, les unes après les autres, et le pouvoir central d'Ottawa, se plier devant la logique implacable de son génie constitutionnaliste, de juriste et d'homme politique. Ce qu'on a appelé dernièrement la «*révolution tranquille*» au Québec n'est en somme, qu'une continuation (souvent aberrante) de la lutte amorcée par Maurice Duplessis, pour le respect de la Constitution canadienne et des droits des provinces.

Ce qui, aujourd'hui, menace le plus gravement et le plus immédiatement l'unité de notre beau pays, c'est *L'intervention du fédéral dans les affaires provinciales*, la violation de l'article 92 de la Constitution canadienne. Ottawa, d'après la Constitution, *n'a pas le droit* de nous arracher des taxes et impôts pour des fins de voirie, pour aider nos universités et autres institutions d'enseignement, pour subventionner nos hôpitaux et la santé publique, l'éducation et les beaux-arts, l'assistance sociale, etc., etc., qui ressortissent de l'article 92 de la Constitution (ou pouvoirs Provinciaux). Aussi longtemps qu'Ottawa s'occupera de ces choses, tout ira mal dans notre pays, ce sera la désunion, la zizanie, la division, la confusion. Tout l'argent qu'Ottawa extorque des citoyens pour ces «fins provinciales», ce sont les provinces qui devraient le percevoir. D'ailleurs, les provinces ne nous taxent pas pour les postes, les communications, la navigation, la diplomatie, la défense nationale ou autres fins fédérales.

Même si le Pouvoir central d'Ottawa cessait subitement de s'occuper d'affaires réservées en toute exclusivité aux provinces existantes, il n'en continuerait pas moins de violer la Constitution du pays par sa main-mise sur *les Territoires du Nord-Ouest canadien*. En effet, le Gouvernement fédéral fait, dans ces territoires, de la politique exclusivement provinciale, en s'y occupant de développement des ressources naturelles, d'éducation, de santé, de voirie, etc., à même les taxes et impôts perçus des dix provinces canadiennes. La lettre et l'esprit de la Constitution ont toujours interdit au Pouvoir central de s'occuper de ces choses.

CORPORATISME

Tout pouvoir nouveau que l'État acquiert, signifie une faiblesse nouvelle pour le peuple. Tout droit nouveau que l'État s'arroge, signifie une perte de liberté pour le peuple. Aucun État n'a jamais fondé de peuple, ce sont les peuples qui ont fondé des États. Les États ont été fondés pour servir les peuples, les protéger, les aider, défendre leurs droits, promouvoirs leurs inté-

rêts; c'est uniquement pour cela que les peuples leur ont conféré leur autorité.

Seul *le Corporatisme*, sommet de la pensée chrétienne-occidentale pour le règlement de la question sociale, peut offrir un seul et même organisme à tout travailleur et à tout employeur pour leurs intérêts diversifiés.

Plusieurs chefs de partis «démocratiques» ont admis, privément, que *le Corporatisme est le système idéal*, mais qu'ils ne pouvaient le soutenir parce que le Corporatisme signifiait la disparition de leur parti.

Le Corporatisme élimine définitivement la nécessité des caisses électorales, donc de la corruption électorale et d'un coût exagéré des travaux publics.

La «démocratie populaire» des pays communistes exige le parti unique, financé par les fonds d'État; la «démocratie capitaliste» exige la multiplicité des partis, financés par des intérêts particuliers; le Corporatisme exige la disparition de tous les partis imaginables et leur remplacement par les classes sociales.

Pour résumer, disons ce que le Corporatisme apportera comme contribution au règlement de la Justice sociale, pour la paix sociale, l'avancement et le progrès des peuples:

1.- Chaque classe ou occupation sociale deviendra un «corps intermédiaire» capable de se policer et de se discipliner, sans avoir à recourir aux politiciens partisans pour se faire discipliner.

2.- Chaque classe ou occupation sociale deviendra son propre parti politique, représenté dans nos parlements.

3.- Chaque classe ou occupation sociale sera maîtresse de son sort économique et financier.

4.- Chaque classe ou occupation sociale deviendra «*le gouvernement*» par ses représentants et par les ministres que ces représentants désigneront pour siéger au sommet de la nation, dans leurs attributions respectives.

5.- Chaque classe ou occupation sociale aura conscience de son importance et de sa contribution comme «partie de la totalité de la nation», chaque partie ne se considérant pas au-dessus du tout, mais coopérant de son mieux au succès et au progrès du tout.

6.- Chaque classe ou occupation sociale travaillera d'abord au plus grand bien commun, ensuite à l'intérêt particulier de ses membres; puis elle s'emploiera à l'expansion des profits possibles à tous ceux qui coopèrent, par le capital ou le travail, à une même activité; enfin elle aidera à l'expansion de la propriété privée, résultant du travail en commun de toutes les forces nécessaires à une même entreprise (sans propriété privée, l'homme devient un esclave, une victime).

7.- Chaque classe ou occupation sociale retrouvera sa dignité, l'importance de sa valeur dans la vie de la nation, son droit de parler au reste de la nation, sa représentation légitime dans les conseils de la nation.

JUDÉO-COMMUNISME

Le vingtième siècle est le siècle de la «question sociale», de la «justice sociale».

Cette question ne peut plus attendre. Il faut la régler.

On nomme ce règlement «socialisme». Mais il y a deux sortes de socialisme: celui d'esprit national et celui d'esprit international; celui d'esprit chrétien et celui d'esprit antichrétien; celui d'esprit gentil et celui d'esprit juif.

La preuve a été faite que l'Internationale Socialiste fondée par l'athée juif Karl Marx n'est qu'un instrument mondial, ayant pour but de promouvoir le messianisme matérialiste juif. Tous les partis socialistes appartiennent à cette Internationale, même le nôtre au Canada, qui s'est appelé C.C.F. puis N.P.D., et qui envoie ses délégués chaque année au congrès mondial du Socialisme International, marxiste et antichrétien.

Néanmoins, puisqu'il faut que la question sociale soit réglée, il s'est levé partout des mouvements opposés à l'International-socialisme, entre autres les mouvements nationaux socialistes. La propagande mondiale judéo-socialiste les a appelés «nazis», abrégé du mot «nazional» en langue allemande. On a tout fait pour que ce mot «nazi» ou «national» soit un objet de mépris.

•

La provocation internationaliste du Judéo-Communisme amena, par voie de cause à effet, un soulèvement nationaliste chez presque tous les peuples occidentaux, du moins chez ceux qui avaient le plus contribué, pendant dix siècles, à élaborer la Civilisation occidentale. Plus l'attaque internationaliste

s'intensifiait, plus la réponse nationaliste se raidissait. L'âme nationale et le coeur national des peuples occidentaux versèrent presque dans le chauvinisme, par voie naturelle de «raison inverse» de force de résistance contre une force agressive. Cela explique les phénomènes historiques de l'Italie de Mussolini d'abord, puisque l'Italie avait tant contribué à la Civilisation dans l'Occident et le reste du monde; puis en Ibérie de Salazar, dont ce noble pays portugais avait tant donné au monde, aux siècles de sa splendeur.

Dans son livre«*The Life of Lord George Bentinck*», le Très Hon. Benjamin Disraéli, Juif, premier ministre d'Angleterre, parle de cette alliance des ploutocrates et des agitateurs juifs en vue de la révolution. Il dit qu'à la tête de chacune des organisations révolutionnaires subversives «*se trouvent des hommes de race juive*». Quel est leur but? Disraéli répond: «Parce qu'ils veulent *détruire cet ingrat christianisme*, qui leur doit même son nom et dont ils ne veulent plus supporter *la tyranie*».

●

Dans «Marxisme et Judaïsme» (*La Revue de Paris*, juillet-août 1928), Saluste a clairement établi comment le communisme a été incubé, en Allemagne, dans les cercles sionistes. Juifs d'argent et Juifs révolutionnaires ont toujours cheminé ensemble, s'appuyant les uns sur les autres, pour amener leur révolution sociale, qui partout et toujours ne profite qu'aux Juifs, tout en dépouillant les Gentils de leurs valeurs spirituelles et matérielles. Les Juifs de la finance dénoncent, avec autant d'ardeur que les Juifs révolutionnaires, les anticommunistes de tous les pays, qu'ils se nomment Pétain ou Laval, Franco ou Salazar, Degrelle ou Mosley, Domville ou Ramsay, MacArthur ou McCarthy, Diem ou Tshombé, Chiang-Kai-Shek ou Verwoerd. La concordance de milliers d'articles, dans les journaux sous contrôle sioniste et judéo-communiste, le démontre amplement.

D'ailleurs, les Juifs de la haute finance internationale et les Juifs des internationales prolétaires (Capital et travail) ont toujours travaillé à l'unisson pour établir le communisme et combattre les anticommunistes. C'est de l'histoire aveuglante qui s'est passée sous nos yeux.

Ce semble être une contradiction, un paradoxe, car nombreux sont ceux qui se demandent comment il se fait que les Juifs du capital international peuvent aider les Juifs des internationales prolétaires, puisque celles-ci dénoncent le capitalisme, prêchent l'abolition de la propriété privée. Le conte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France, avait posé la même question à un richissime banquier juif de New York, à Budapest, en 1919. L'ambassadeur donne la longue réponse du capitaliste juif international dans son livre «*Genève contre la paix*». En résumé, cette réponse du Juif équivaut à ceci: la révolution ne détruit pas la propriété, elle la fait changer de mains. Et comment les Juifs ont accaparé les biens des Russes fut expliqué plus tard, en 1937, par l'ambassadeur soviétique Théodor Butenko rappelé de Bucarest à Moscou pour être «liquidé», mais qui sauva sa peau en s'enfuyant à Rome.

•

François Coty, fondateur de la parfumerie qui porte son nom, fit enquête de son côté et publia dans ses journaux «*Le Figaro*» et «*L'Ami du Peuple*», de Paris, à peu près les mêmes choses que Churchill et Ford. Le grand journal anglais «*The Morning Post*», de Londres joignit ses conclusions à celles de ses confrères américains et français. Tout cela se publiait en 1920. Dès 1918, le gouvernement britannique avait publié un Livre Blanc affirmant dans sa première édition, que le communisme allait se propager dans le monde entier s'il n'était pas immédiatement écrasé dans l'oeuf parce que c'était «un mouvement de Juifs qui voulaient changer pour leur profit l'ordre mondial

des choses». La «Morning Post» mettait en exergue de ses articles, la question suivante: «Avons-nous échappé à la paix germanique uniquement pour tomber dans la paix judaïque»?

•

Après avoir dépensé près de $4 millions en recherches à travers le monde pour se renseigner, Henry Ford 1er publia la même chose dans son magazine «*The Dearborn Independent*». Il découvrit même que les causes de la première guerre mondiale étaient liées directement aux desseins, aux décisions et aux manoeuvres de la Haute Juiverie. Les révélations de M. Ford faillirent conduire sa vaste entreprise à la banqueroute, par la contre-offensive des grands banquiers juifs. Les Juifs se plaisent à dire que Henry Ford a tout répudié. Affreux mensonge encore! C'est son secrétaire William J. Cameron qui, craignant pour la survie de la compagnie, profita d'une absence de Henry Ford pour imiter sa signature, sur une rétractation préparée par le Juif Louis Marshall, de New York. Cameron lui-même a raconté les causes et circonstances de cette indiscrétion, depuis, dans une série d'articles. Quant à Ford, il ne démordit jamais de ce qu'il avait publié. (Ce mensonge des Juifs ressemble à l'autre de leur propagande, qui répète que les tribunaux suisses ont, en 1936, statué que le document appelé «Les Protocoles des Sages de Sion» était un faux. La propagande juive néglige, par légère inadvertance sans doute, de dire qu'en fin d'octobre 1937, le tribunal suisse de la plus haute instance cassa le jugement de 1936 avec des considérants peu flatteurs pour le petit juge et sa procédure. C'est ce que, chez les occidentaux chrétiens, on appelle «mensonge par omission de la vérité»).

•

Comme tout le monde, Taft avait constaté que le *Procès de Nuremberg* n'était qu'un cirque judiciaire, une farce grotesque, où tous les éléments de la justice et de l'équité étaient ignorés. Le tribunal de Nuremberg avait été formé en vertu de la Convention de Londres (1943), qui stipulait clairement que les crimes imputés aux ennemis ne pourraient en aucune façon être imputés à leurs vainqueurs. C'était déjà la négation de toute Justice. Car, pour être juste, une loi doit être appliquée à tous, surtout si c'est une loi de portée criminelle, et elle doit atteindre quiconque viole ses prescriptions.

Cette injustice fondamentale entraîna toute une série d'autres injustices.

Les vainqueurs, parties à la cause judiciaire, se firent accusateurs, juges et bourreaux. Ils érigèrent un tribunal qui ne fut pas international, neutre, impartial, mais uniquement et exclusivement *un tribunal de vainqueurs.*

Ils proférèrent contre leurs vaincus des accusations de crimes qui n'existaient dans aucune loi au monde, qui n'ont jamais été et ne sont pas encore définis dans aucun Code criminel, par exemple: les accusations d'*agression*, de *crimes de guerre*, de *crimes contre l'humanité.* Pour ces prétendus crimes, il n'a jamais été prévu de recours, ni de procédures, ni de peine.

Au procès de Nuremberg, on vit, en somme, des bandits juger des accusés: suprême glorification de la JUSTICE, en notre siècle de progrès!

En effet, *la Russie Soviétique*, agresseur et ravisseur de la moitié de la Pologne, siéga à Nuremberg comme juge de L'Allemagne agresseur et ravisseur de l'autre moitié de la Pologne! D'autre part, L'U.R.S.S. avait été aussi agresseur de la Finlande (1940-41), crime pour lequel l'Angleterre, la France et les États-Unis l'avaient condamnée; or, la même Russie Soviétique, juge au procès de Nuremberg, avait aussi, par son procureur-accusateur devant le juge soviétique, imputé à l'Allemagne l'assassinat de 15 000 officiers polonais catholiques, tués par la tchéka judéo-communiste dans la forêt de Katyn (c'est maintenant prouvé).

De même, s'il faut en croire les auteurs anglais les plus impartiaux, si le Pape Pie XII avait eu à dénoncer les «crimes de guerre», c'est d'abord l'Angleterre et les États-Unis (bien avant l'Allemagne et la Russie) qu'il aurait été obligé de condamner devant la conscience universelle. Le juriste anglais F. J. P. Veale dans «Advance to Barbarism», le major-général anglais J. F. C. Fuller dans «The Second World War» 1939-1945», le capitaine naval anglais Russell Grenfell dans «Unconditional Hatred», imités par bien d'autres, affirment que c'est d'abord l'Angleterre de Churchill qui décida de mettre de côté toutes les lois et usages de guerre occidentaux pour bombarder les civils et non-combattants sans défense, dans les secteurs résidentiels, afin de briser le moral des soldats et des travailleurs allemands, et que l'Allemagne se contenta de protester pendant des mois et des mois avant de riposter. Ils affirment aussi que le déchaînement mondial sans précédent d'une propagande de haine et super-haine (elle était aux mains des Juifs) appelant tous et chacun à haïr, exécrer, mépriser, tuer sans merci, massacrer les survivants, etc., etc., ne fut pas le fait des Allemands ou des Russes durant les premiers mois de la guerre. Dès le début de mai 1940, ce fut une guerre de barbarie, de sauvagerie et de férocité uniques dans les anales de l'Occident. On s'acharna contre les femmes et les enfants, abolissant ainsi des siècles de coutume et de jurisprudence civilisées. Le général Fuller y consacre un chapitre intitulé «la guerre et la moralité».

•

En 1948, le *World Jewish Congress* (Congrès Juif Mondial, dont le Congrès Juif Canadien n'est qu'un instrument et un tout petit écho) a rédigé, patenté, publié et répandu un livre intitulé «Unity in Dispersion». Dans ce livre, le C.J.M. se décrit comme une espèce de Gouvernement mondial pour tous les Juifs du monde, avec ce qui ressemble à des ministres de cabinet et des ministères variés. Dans ce livre aussi, le Congrès Juif

Mondial se vante d'être accrédité auprès des Nations-Unies, il se vante d'avoir eu *le monopole exclusif de la préparation des preuves d'atrocités* devant être soumises aux *procès des criminels de guerre.* Ce livre reproduit même une lettre de remerciements et félicitations au C.J.M., pour avoir préparé ces preuves, lettre envoyée par un Juge de la Cour Suprême de Washington du nom de JACKSON, qui agissait alors comme premier procureur en poursuite des États-Unis, au procès de Nuremberg, contre les ennemis vaincus de sa nation.

Eh bien! ce monopole exclusif de préparer les preuves d'atrocité par le Congrès Juif Mondial, pour lequel le C.J.M. a été si chaleureusement remercié par le procureur américain Jackson, qu'a-t-il produit?

On a présenté un film provenant des archives allemandes, comme étant un film des atrocités allemandes à Buchenwald, mais il n'était en réalité qu'un film allemand des 120 000 femmes et enfants allemands brûlés par les bombes incendiaires des Alliés, lors de la destruction sans pitié de la ville-refuge de DRESDE par les avions anglo-américains! D'autre part, j'ai moi-même reçu, de diverses organisations arabes, des photos authentiques des crimes d'atroce barbarie, commis en 1948 par les Juifs contre les Arabes de Palestine, et des profanations, commises par les Juifs du même pays, d'autels, de monastères, d'églises et de couvents catholiques... Pourtant, nos journaux «irrévocablement dévoués aux intérêts catholiques» n'ont jamais rien reproduit de ces crimes et de ces profanations faits par les Juifs!

Par décision de la JUSTICE anti-occidentale et antichrétienne de Nuremberg, on a pendu des milliers d'Allemands occidentaux et chrétiens, à cause de ce «*monopole exclusif* des preuves d'atrocité fournies par le Congrès Juif Mondial»... Puis, l'on s'est aperçu en haut lieu, que ces *preuves* n'étaient que des inventions, des fabrications, des torrents de parjures, des extorsions d'aveux obtenus par la torture. À mesure qu'une enquête officielle du gouvernement d'Adeanauer (pourtant favorable aux Juifs) révélait que, sur tout le territoire allemand, il n'y avait jamais eu de chambres à gaz ou de fours

crématoires, le *gazage* et la crémation des Juifs se déplaça vers la Pologne. On en est rendu aujourd'hui, pour le seul camp d'Auschwitz, à compter près de 4 500 000 victimes de gazage et de crémation, ce qui, avec les moyens attribués à ce camp, aurait normalement pris au moins 120 ans, d'après les calculs les plus précis des scientistes experts en la matière!

•

Beaucoup de Juifs (du menu peuple) nous disent, quand on discute avec eux, qu'ils ne savent rien de tout cela... C'est vrai. Tout ce qu'ils en savent, c'est ce qui leur est enseigné, ce qui leur est ordonné de faire... et de payer, par leurs autorités supérieures. Exactement comme les catholiques qui suivent fidèlement les directives reçues du Souverain Pontife. Il est normal que les brebis suivent le pasteur qui est chargé de les diriger. Ainsi en est-il des Juifs... *Anti-chrétiens à cause du TALMUD*, ils suivent la route indiquée par les suprêmes interprètes du TALMUD, et ils croient être ainsi dans la bonne voie. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'une discussion sérieuse sur les problèmes difficiles qui divisent les Chrétiens et les Juifs, le petit fidèle ignorant de la Synagogue ne comprend guère plus que le petit fidèle ignorant de notre Église.

> MAURICE SAMUEL: «Un siècle de tolérance partielle nous a donné, à nous les Juifs, accès à votre monde. Durant ce temps une grande tentative fut faite, par des avant-gardes de réconciliation, afin de rapprocher nos deux mondes (celui des Juifs et celui des Gentils). Ce fut un siècle de faillite. Nos Juifs radicaux commencent à le comprendre vaguement.
>
> «Nous les Juifs, nous les destructeurs, resterons des destructeurs pour toujours. *Rien* de ce que vous ferez ne satisfera à nos besoins et nos exigences. Nous continuerons toujours de détruire parce qu'il nous faut un monde à nous, un monde-dieu qu'il n'est pas dans votre nature de construire».

•

Quelque part sont conservés les journaux juifs du temps, journaux de tous pays et de toutes nuances judaïques. Ces publications (1917 à 1919) rapportent que, dans tous les cercles juifs et toutes les synagogues du monde entier, ce furent des frénésies d'allégresse, une véritable hystérie de triomphalisme, lorsque Lénine et Trotsky s'emparèrent du pouvoir sur des morceaux de cadavres chrétiens, puis ensuite à chaque décret antichrétien et antioccidental. Pour égarer les chrétiens timorés ou «nonos», la propagande juive nous a dit que si le communisme est arrivé, c'est à cause du maréchal allemand Ludendorf, qui permit à Lénine de passer de Suisse en Russie, dans un wagon de fret plombé. Les mêmes Juifs oublient de nous dire qu'à ce moment-là, en Allemagne, le Juif Albert Ballin était pratiquement dictateur des chemins de fer et de toutes autres communications, comme ministre dans le cabinet de Bethmann-Hollweg. Même en admettant comme vérité «totale» la propagande juive, comment expliquer que le Juif Léon Trotsky alias Leuba Braunstein, comparse de Lénine, prisonnier dans un camp d'internement canadien à Kapuskasing, puis prisonnier dans la forteresse navale canadienne de Halifax, N.-É., ait pu traverser la mer infestée de sous-marins allemands, traverser l'Europe Alliée, l'Europe Ennemie et rejoindre Lénine juste en temps pour la révolution bolchéviste d'octobre 1917? Là-dessus, la propagande juive est d'un mutisme hermétique, de même que les... autorités canadiennes et alliées! C'est à se demander si les chefs «inconnus» de la Triple Alliance et de la Triple Entente, dirigeant d'un même centre, ne s'entendaient pas comme larrons en foire pour implanter le Communisme triomphant sur les ruines et les morts de tous les belligérants. Comme a écrit le Juif Benjamin Disraéli: «Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse»! (*In politics, all is race*).

On peut se demander aussi comment il se fait que 485 Juifs de l'East Side de New York ont pu, en même temps que Trotsky, traverser l'océan, les territoires alliés et les territoires ennemis, pour se trouver à Petrograd et Moscou au moment opportun. Ces Juifs américains, dont les noms et occupations ont été publiés tant et plus, sont devenus les commissars ou dictateurs de l'Union Soviétique en 1917, formant 80% du personnel en haute autorité.

•

Les décorations juives pullulent, c'en est une épidémie. Les Juifs ont remplacé la Couronne comme dispensateurs de récompense. On voit même la Synagogue se substituer à l'Église pour récompenser ceux des chrétiens qui l'ont bien servie (la Synagogue).

Ce sont des plaques, des citations, des diplômes, des cornes de bélier, des parchemins, des médailles, des proclamations, des gravures, des adresses enluminées, des rouleaux, etc., émis par la franc-maçonnerie juive des B'naï B'rith, le World Jewish Congress, l'American Jewish Congress, le Canadian Jewish Congress, l'Anti-Defamation League, des Sociétés judéo-chrétiennes, l'American Jewish Committee, une interminable série de «fondations» judaïques et talmudistes. Ce n'est plus au palais de Buckingham, à la chapelle de Windsor, à la Basilique St-Pierre de Rome, à Rideau Hall qu'on va recevoir ces décorations et nouvelles marques d'«honneur», c'est à la synagogue ou dans une salle d'hôtel toute placardée d'étoiles de Sion. Et il faut que «tout le monde» y passe: gouverneur, chefs d'États, ministres de la Couronne, maires, recteurs d'universités et parfois autre plus *menu fretin*.

Pour ce qu'on en a vu à la télévision, le sublime du ridicule a été atteint. Les «décorateurs» juifs semblent croire dur comme fer qu'ils ont la majesté d'un saint Louis créant un chevalier ou la grandeur d'une reine Victoria investissant un Commandeur de l'Ordre du Bain. Quant aux décorés chrétiens-gentils, c'est

pis encore: leur visage ébaubi de sainte stupeur comme celui d'un franc-maçon ou d'un Chevalier de Colomb à sa première initiation.

•

Un grand industriel allemand, assez près du Gouvernement de Bonn, disait récemment à un petit groupe d'hommes d'affaires canadiens: «Vous demandez combien de temps encore nous paierons des *réparations* à l'État d'Israël? Bah! L'argent, vous savez, ça vient et ça va, ça passe comme du vent dans l'histoire... «Nous continuerons de payer, afin que tout Allemand qui est taxé pour ces réparations, n'oublie pas ce qu'on lui a fait et ce qu'on lui fait encore... Chaque fois qu'il prend une tasse de thé ou une cuillerée de sucre, il sait qu'il lui en a coûté une parcelle de pfennig en faveur des Juifs... Et puis, cela a l'immense avantage d'établir *la responsabilité collective* que les Juifs rejetaient durant la guerre, qu'ils rejettent encore aujourd'hui concernant «*le déicide*, mais qu'ils auront créée et consacrée eux-mêmes pour les aléas futurs de l'histoire. Je crois que l'extorsion vaut la peine d'être payée comme prix de l'établissement d'un principe.»

La crise algérienne et le procès Eichmann le prouvent

GERARD PELLETIER fausse la vérité

GERARD PELLETIER FAUSSE LA VERITE

Votre canal 2 nous a fait voir plusieurs camps de concentration allemands. J'en ai été ébloui. Des bâtisses en pierre et en brique! C'est du grand luxe à côté des camps de concentrations canadiens qui n'étaient que des écuries de bois. J'en sais quelque chose puisque je détiens le record de durée de captivité dans tout l'empire, battant celui des présents ministres d'Afrique du Sud, de Gandhi, du chef du clan Ramsay, de l'amiral Domvile, de Mosley et de n'importe quel canadien. J'en suis sorti trois mois après la fin des hostilités en Europe, à cause de mon entêtement. Un ministre libéral demandait seulement $10,000 pour m'aider à "sortir vite". Eugène Berthiaume, à qui j'avais rendu des services, me fit dire par mon épouse qu'il était disposé à payer la rançon. Je lui fis répondre: "Merci, mais je préfère crever en captivité si la liberté est à vendre au Canada". Et quand je suis allé au camp de concentration, je le sus un mois avant le gouvernement libéral canadien. Lord Lothian, ambassadeur britannique à Washington, m'avait fait dire que "la pression juive était si forte qu'elle était devenue intenable et qu'il faudrait que je sois interné **for the duration**". Il est vrai que j'avais commis un grand crime. J'avais fait publier dans 400 journaux de divers pays un article où il était dit: "La guerre est inévitable parce que la Haute Juiverie l'a décidée et va l'imposer. Si nos hommes d'Etat laissent faire, l'unique résultat sera de voir le communisme, seul vainqueur, se répandre sur le corps épuisé d'un monde mutilé". On donna au public comme prétexte officiel de mon internement et celui de mes amis, que nous étions "soupçonnés d'avoir l'intention" de nous emparer du pouvoir par la force. Et c'était le député juif communiste Fred Rose (qui alors espionnait pour Moscou et volait nos plus précieux secrets) qui battait la grosse caisse, à la satisfaction des libéraux du temps. Quand, après la guerre, nous demandâmes les procès que le gouvernement nous avait promis, le ministre de la Justice M. Saint-Laurent (1er oct. 1945) répondit qu'il avait fait faire une enquête à ce sujet par son sous-ministre Varcoe et son procureur Gérald Fauteux, que nous n'aurions pas de procès parce que l'enquête révélait que nous n'avions jamais rien fait d'illégal. Nous prîmes des procédures contre le gouvernement mais on nous répondit que "King can do no wrong" (même s'il a été trompé par ses ministres). A une réflexion de notre avocat, le juge en chef Thorson déclara que, sur ce plan, nous sommes exactement comme en Russie communiste. Vous ne vous formaliserez pas, Monsieur Ouimet, que je parle ainsi des camps de concentration; c'est vous, sur le réseau financé avec nos deniers, qui avez soulevé la question.

Vous nous avez montré, le soir du 15, des tas de gens nus dans des camps allemands. Il est visible que ces gens sont assez gras. Mais j'ai vu mieux, beaucoup mieux au Canada et cela pendant cinq ans et cinq semaines, une fois par mois. Tous tant que nous étions, pendant des heures et des heures, nus comme des vers en attendant que le médecin (souvent juif) vienne nous regarder avec un sourire triomphant et goguenard. Le vieux Socio nu devant ses trois fils nus, le notaire Corbo devant son vieux père nu, l'avocat Lattone nu

GÉRARD PELLETIER FAUSSE LA VÉRITÉ

devant son vieux père (pasteur anglican), et Jos. Frascadore et son père, et le Rév. Père Maltempi, provincial des servites de Marie devant ses servants de messe, ses paroissiens, ses pénitents, et moi-même devant mes parents et amis, et Houde devant ses intimes. Ce pauvre Père Maltempi, il en était tellement mortifié qu'il en pleurait pendant deux jours et en devenait malade pour quinze jours. Je ne peux répéter ce que notre sympathique Camillien (qui ne paraissait pas un Adonis en pareille tenue) mugissait de sa voix de stentor après pareilles exhibitions. Et cela ne se passait pas en Allemagne ni en Russie, Monsieur Ouimet!

Et la censure des paquets qui cassait les cigares en deux pour y trouver des messages, qui ouvrait les boîtes de sardines (au cas où) sans vouloir même nous donner les boîtes, qui brisait en miettes les gâteaux envoyés par des petites filles à leur père, qui hurlait "Speak English!" quand de pauvres vieilles ne connaissant que le français ou l'italien venaient visiter leurs fils; et la Croix-Rouge Canadienne qui interdisait de ne rien donner de ses envois aux Canadiens-français, à tel point que les autres prisonniers se privaient un peu pour nous faire une part de ce qu'ils recevaient des Croix-Rouges allemande, italienne et internationale. Et ce pauvre nègre catholique Messidi, sujet hollandais, héros de la Deuxième Guerre (naufragé deux fois en haute mer), qu'on laissa mourir seul comme un chien dans une petite cambuse alors qu'on savait qu'il était mourant. Et les prisonniers canadiens-français qui devaient aller se laver dehors à l'eau glacée, dans des froids tels que les tuyaux éclataient (Petawawa); qui, à Fredericton, durent coucher dans des tentes non chauffées jusqu'aux neiges, trouvant l'eau gelée dans leurs verres le matin (spectacle bien constaté par la chapelainerie catholique et protestante qui n'en croyait pas ses yeux). Plusieurs de mes amis qui s'y trouvaient pourraient vous faire un intéressant reportage d'histoire plutôt que de propagande, sur ce sujet, avec une infinité de détails croustillants comme vous les aimez, si vous vouliez pour une fois servir le peuple canadien plutôt que le gouvernement d'Israël.

Mieux que quiconque, Monsieur Ouimet, vous connaissez le jeu subtil de la propagande, la puissance des idées bonnes ou mauvaises répétées mille fois, l'influence terrible de certaines suggestions. Pourquoi alors vous révélez-vous comme un Julius Streicher nouveau ou un génie publicitaire comme Paul-Joseph

RIPOSTE À UN MENTEUR

Goebbels? Pourquoi répétez vous si souvent, sur le réseau de Sa Majesté, par **Gérard Pelletier** et par d'autres, comme une incantation, la phrase atrocement cruelle: "la solution finale: tuer tous les juifs", "la solution finale: tuer tous les juifs", **"la solution finale: tuer tous les juifs"**? Si c'est Jérusalem qui a demandé cela, il n'y a plus qu'à redire **"Quos Jupiter vult perdere, primo dementat"**. Mais Radio-Canada n'est pas obligé de perdre aussi la tête. Son devoir de réseau chrétien (?), c'est de "les sauver malgré eux".

Cordialement vôtre,

(signé) **Adrien Arcand**

(copie authentique)

LES DROITES INTELLECTUELLES ET LEURS REPRÉSENTANTS

Pour les lecteurs qui s'interrogent et veulent en savoir plus sur les intellectuels de droite qui ont marqué les générations précédentes, nous publions une liste de noms dignes d'intérêt.

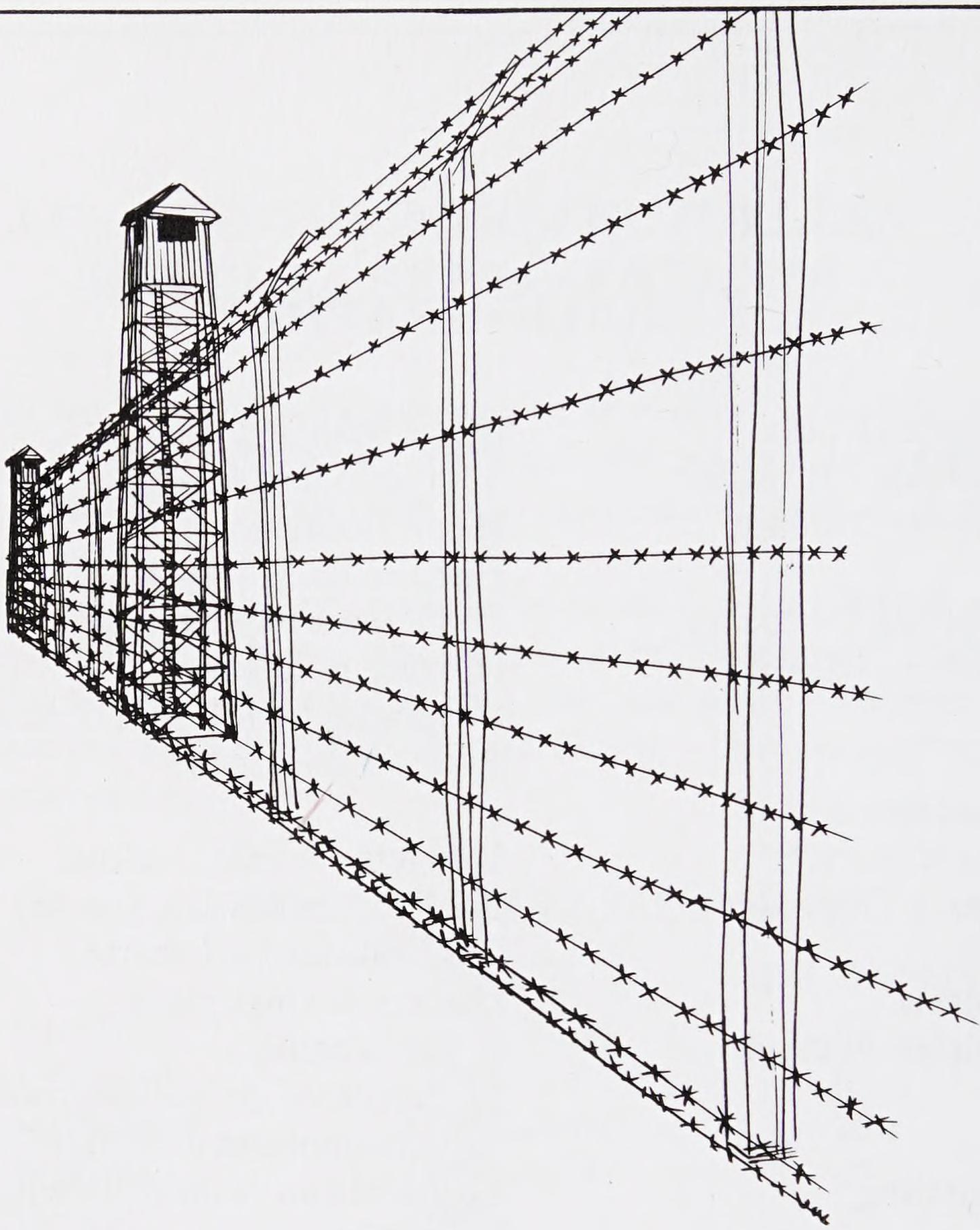
Adrien Arcand et Raymond Barbeau ont représenté la droite extrême; Par sa rigueur, ses ouvrages exceptionnels, Esdras Minville, économiste et sociologue, est sans doute – comme en témoigne ses études sur la forêt québécoise – l'un des maîtres à penser des années «30».

POUR EN SAVOIR PLUS

NOMS	DATES	ÂGE EN 1945
Lionel Groulx	(1878-1967)	67
Georges Pelletier	(1880-1947)	65
Raymond Barbeau	(1930-1992)	15
Esdras Minville	(1896-1975)	49
Paul Bouchard	(1908-)	37
François-Albert Angers	(1909-)	36
Robert Rumilly	(1897-1983)	48
André Dagenais	(1917-)	28
Roger Duhamel	(1916-1985)	29
Richard Arès	(1910-1989)	35
Gustave Lamarche	(1895-1987)	50

BIBLIOGRAPHIE

Lionel Groulx	Notre Maître le passé
Adhémar Raynault	Témoin d'une époque
Robert Rumilly	Henri Bourassa
	Histoire de Montréal
Linteau, Durocher, Robert, Ricard	Le Québec depuis 1930
	Histoire pour tous
	Révélations sur les accords secrets de décembre 1940
Madeleine des Rivières	Une femme mille enfants
Pierre Trépanier	Les Cahiers des Dix (no 46)
	Les Éditions La Liberté
Dönitz	Dix ans et vingt jours
Adrien Arcand	À bas la haine
	Le problème du communisme
	Le christianisme a-t-il fait faillite?
J. Staline	Le marxisme et les problèmes de linguistique.
Michael A. Hoffman II	The Great Holocaust Trial
Joseph Bourdon	Histoire de Montréal Matin
Jean-François Noël	Le Saint-Empire
	Presses universitaires de France
J. Derosy	Histoire secrète d'Israel
Marcel Liebman	Qu'est-ce que le sionisme? (Professeur à l'Université de Bruxelles)
Feliçia Langer	Je témoigne
Docteur Manfred Roeder	Auschwitz
Moshe Menuhin	Jewish critics of zionism



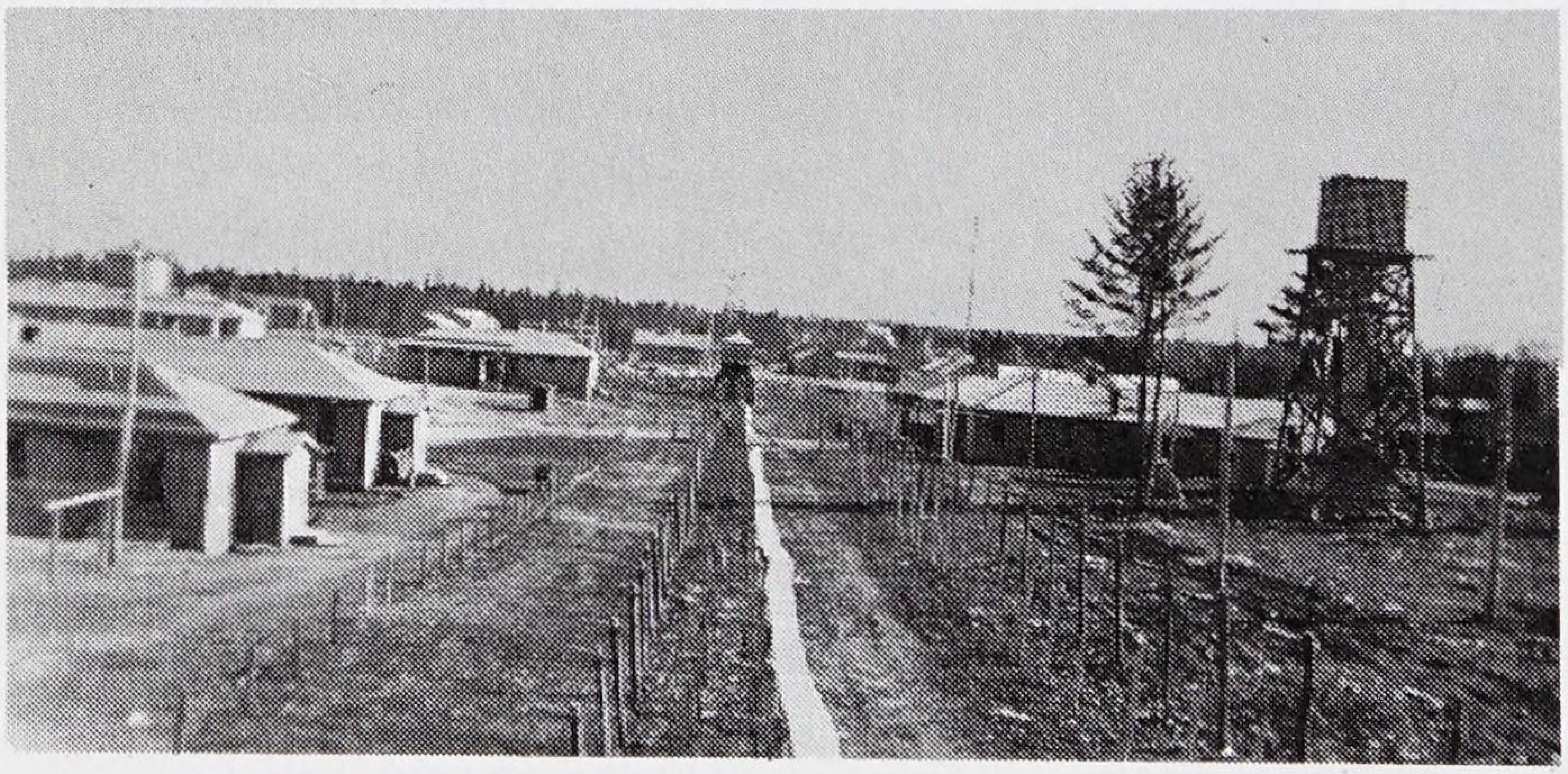


TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 7

Adrien Arcand, fiche signalétique 9

Préface 11

Chapitre 1

RENDEZ-VOUS AVEC L'OGRE DE LANORAIE 17

Chapitre 2

LA PRESSE LE CONGÉDIE
POUR ACTIVITÉS SYNDICALES. 27

Chapitre 3

IL FONDE «LE GOGLU» EN PLEINE
CRISE ÉCONOMIQUE 43

Chapitre 4

TIREZ-LE À VUE! (SHOOT HIM) 55

Chapitre 5

À L'HIPPODROME DE NEW YORK,
LA VISITE D'ARCAND DÉCLENCHE UNE ÉMEUTE . . . 65

Chapitre 6

AVEC HITLER, L'ALLEMAGNE A UN
NOUVEAU MAÎTRE 81

Chapitre 7

OTTAWA JOUE GODBOUT CONTRE DUPLESSIS 91

Chapitre 8

ARCAND ET SES LIEUTENANTS SONT INTERNÉS . . . 99

Chapitre 9

À LA DÉFENSE DE LA VÉRITÉ 137

Chapitre 10

LE CORPORATISME, UNE FORMULE GAGNANTE . . . 155

Chapitre 11

SOLDAT DU CHRIST, À SES RISQUES ET PÉRILS. . . . 171

Chapitre 12

L'ADIEU À SES FIDÈLES. 179

Hommage d'un collègue 188
Joseph Bourdon

Annexe
CE QU'IL A DIT, PUBLIÉ ET ÉCRIT 205

Nous vous prions de prendre
note que des erreurs à l'atelier
se sont produites dans la première
édition, corrigées dans la deuxième
édition.

L'éditeur.

566036

DATE DUE / DATE DE RETOUR

JAN 0 8 2003			
JAN 0 8 2003			

CARR McLEAN 38-297

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0416729 2

A sa manière, à son époque, dans un style flamboyant, ADRIEN ARCAND incarna – à la fin des années «20» – les forces de droite au Québec.

L'auteur nous entraîne dans le sillage du chef du Parti National Social Chrétien, fondé en 1933, mouvement qui devint le Parti de l'Unité Nationale quatre ans plus tard.

Journaliste de profession, polyglotte, servi par une prodigieuse érudition, bagarreur refusant les compromis, personnage controversé, Adrien Arcand s'engagea dans une lutte homérique contre le judéo-communisme qu'il qualifia du «pire fléau de l'humanité».

Opposé à la participation du Canada aux «guerres de l'Angleterre», au libéralisme et au capitalisme sauvage, il fut arrêté – avec plusieurs de ses disciples – et interné durant toute la durée du conflit de 1939-45.

Stoïquement, il accepta son sort et se comporta avec la dignité de ceux qui ont pesé depuis longtemps l'inconsistance et la fourberie des politiciens.

Pour résoudre la lutte des classes, le chômage et les problèmes économiques, il proposa la formule du corporatisme.

Ce livre instructif, riche de détails historiques nous fait mieux comprendre les hommes qui ont marqué un siècle turbulent déchiré par deux guerres impitoyables.

CDN 11-00-1489-8 20.00$
NO
ADRIEN ARCAND
2-9801677-3-8 95/03 0231 ( )